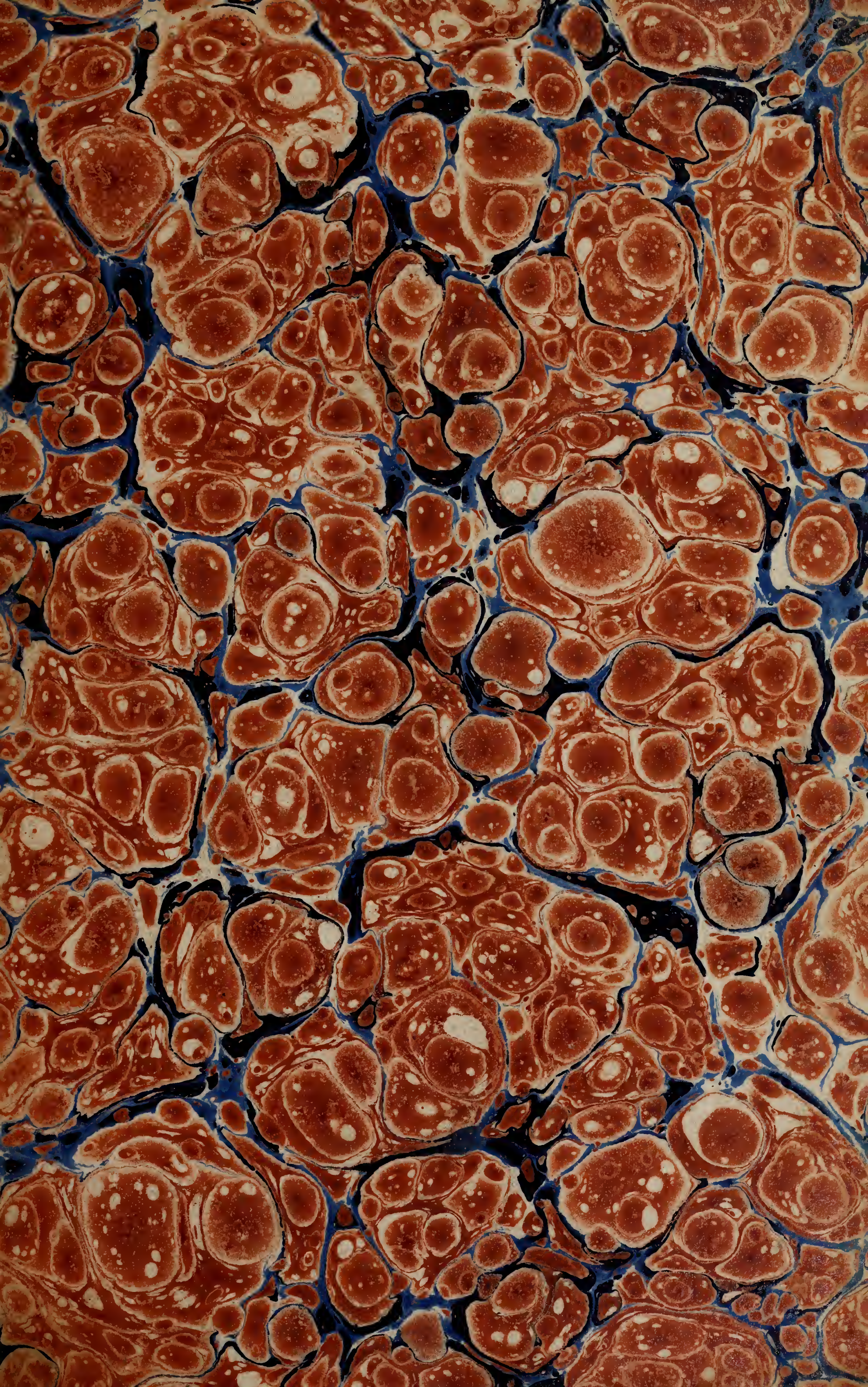



SUB TEGMINE FAGI



Early reproductions of
the Holbein drawing
in the copy of the 1514 ed
in Basle Museum

John Burns.

L

May 1917



Holbein p. S. Gränicher f.

ERASMUS.

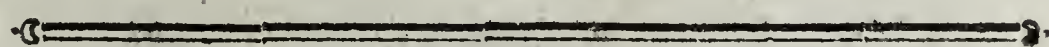
ÉLOGE
DE
LA FOLIE

NOUVELLEMENT
TRADUIT DU LATIN
D'ÉRASME

Par M. DE LA VEAUX.

AVEC LES FIGURES
DE
JEAN HOLBEIN

GRAVÉES D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX.



A BASLE
Imprimé avec des caractères de G. HAAS
Chez J. J. THURNEYSEN, le Jeune.

M. DCC. LXXX.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Il existe deux Traductions françoises de l'Éloge de la Folie. La première qui est de George Halluin fut publiée en 1517. Érasme n'en fut pas content, & il s'en plaint ouvertement dans une lettre à Gérard Lystre, où il accuse l'auteur d'avoir passé plusieurs endroits qu'il ne comprenoit pas ou qu'il ne pouvoit pas rendre ; & d'avoir ajouté des passages de sa façon. La seconde est celle qui a été faite en Hollande

par Guedeville. Tous ceux qui entendent le latin, & qui ſavent le françois, conviendront qu'on peut, ſans injuſtice, dire de cette traduction ce qu'Éraſme avoit dit de la première. Nous avons cru que le Public verroit favorablement les efforts que nous avons faits pour lui offrir enfin une Traduction françoiſe de cet Ouvrage, que tous les ſiècles & toutes les nations ont lu & liront toujours avec plaiſir.

Nous n'avions pas eu deſſein d'abord, de faire graver les deſſins de Holbein, mais en comparant les gravures qu'on en a publiées juſqu'à préſent, avec les originaux qui

ſont à la bibliothèque publique de Bâle, nous avons vu que la plupart n'étoient que des copies répétées les unes des autres, & qu'il n'y avoit même aucune édition où l'on eût gravé tous ces deſſins. Voilà ce qui nous a engagés à remettre ſous les yeux du Public les véritables deſſins de ce grand Peintre. Nous les avons fait copier tous & graver exactement de la même grandeur que les originaux. Nous avouons avec les Critiques, qu'il y a pluſieurs figures dans cet ouvrage qui paroiſſent deſſinées avec négligence; mais il y en a auſſi pluſieurs qui ſont très-belles; & dans

toutes, on apperçoit toujours quelque chose qui caractérise l'esprit & la finesse de son crayon & de sa plume.

Nous avons cru devoir supprimer les vies d'Érasme & de Holbein; la première parce qu'elle est connue de tout le monde, & la seconde parce qu'elle nous a paru un peu étrangère à cet ouvrage.

PRÉFACE
D'ÉRASME
ADRESSÉE
À THOMAS MORUS
SON AMI.

Revenant dernièrement d'Italie en Angleterre, je ne voulois pas perdre en rêveries inutiles le tems que j'étois obligé de rester à cheval; j'aimai mieux m'occuper tantôt à repasser en moi-même nos études communes, tantôt à m'entretenir dans l'agréable souvenir des chers & savans amis que j'avois laissés ici. Vous fûtes un de ceux qui se présentèrent le plus souvent à ma mémoire, mon cher Morus; je me retraçois, en votre absence, ces momens heureux que j'ai

passés auprès de vous ; momens qui ont été, je vous assure, les plus doux de ma vie.

Ayant donc résolu de faire quelque chose, & n'étant pas dans des circonstances favorables pour composer un ouvrage sérieux ; il me prit envie de m'égayer en faisant l'Éloge de la Folie. Quelle Minerve, direz-vous peut-être, vous inspira cette singulière idée ? D'abord, en pensant à vous, votre nom de famille Morus *me rappella celui de* Moria *que les Grecs donnent à la Folie, quoique ce rapport ne soit que dans les noms, & que vous soyez bien éloigné d'avoir part aux influences de cette Déesse comme tout le monde en convient. Je m'imaginai aussi que cette*

plaiſanterie ſeroit de votre goût. Car je ſais que, tel que Démocrite, vous riez quelquefois de la vie humaine, & que vous aimez ces ſortes de plaiſanteries, quand elles ne ſont pas tout-à-fait dépourvues de ſel & d'agrément; &, ſi je ne me trompe, celle-ci eſt dans ce cas. Quoique la ſupériorité de votre eſprit vous élève fort au-deſſus du vulgaire, vous poſſédez l'art de vous mettre à la portée de tout le monde, & votre bonté naturelle vous fait trouver du plaiſir à l'exercer ſouvent.

Recevez donc, je vous prie, cette déclamation, & comme un gage de mes ſentimens pour vous, & comme un ouvrage que je mets ſous votre protection, & qui vous appartient plus

qu'à moi, puisqu'il vous est dédié. Car je ne doute point qu'il ne se trouve des Zoïles mal-intentionnés qui crieront que ces bagatelles sont indignes d'un Théologien, que ces satyres sont contraires à la modestie chrétienne; ils me reprocheront peut-être de faire renaître la malignité de l'ancienne comédie, & de mordre tout le monde comme Lucien. Mais je prie ceux qui trouveront trop peu d'importance dans le sujet, & qui se scandaliseront du ton badin dont il est traité; je les prie de vouloir bien observer que je ne suis pas le premier qui ait écrit dans ce genre, mais que j'ai suivi en cela l'exemple de plusieurs grands hommes. Homère s'est amusé, il y a bien des siècles, à écrire la guerre des rats &

des grenouilles ; Virgile a fait un poëme ſur le moucheron ; Ovide en a fait un ſur la noix ; Polycrate a écrit l'Éloge de Buſiris, qui fut corrigé par Iſocrates ; Glaucon a loué l'injuſtice ; Favorin, Therſite & la fièvre quarte ; Syneſius les têtes chauves ; Lucien les mouches & les paraſites. Sénèque a décrit en badinant l'apothéoſe de l'Empereur Claude. Plutarque a compoſé un Dialogue entre Ulyſſe & Grillus changé en cochon. Lucien & Apulée ont écrit ſur l'âne ; & un auteur dont je ne ſais pas le nom a fait le teſtament d'un cochon, dont St. Jérôme fait mention dans ſes ouvrages. Si mes cenſeurs ne ſe payent pas de ces raiſons qu'ils s'imaginent que je joue aux échecs ou à quelque jeu d'en-

ſant. En effet, ne ſeroit-ce pas être bien injuſte envers les gens de lettres, de leur interdire des amuſemens qu'on permet à toutes les conditions ; car enfin leurs amuſemens peuvent être utiles, & un lecteur d'un peu de bon ſens peut quelquefois en tirer plus de profit que des ouvrages pompeux de bien des gens. L'un célèbre la Rhétorique & la Philoſophie par un diſcours bigarré de phraſes volées de tous côtés, l'autre fait l'éloge d'un prince, celui-ci prêche pour engager les peuples à entreprendre la guerre contre les Turcs, un autre s'ingère de prédire l'avenir, un autre s'amuſe à diſputer ſur des êtres de raiſon. Comme il n'y a rien de ſi puéril que de traiter les choſes ſérieuſes d'une manière plaiſante ; de

même auſſi, il n'y a rien de plus plaiſant que de paroître vouloir traiter ſérieuſement les plaiſanteries. C'eſt au public à juger de cet ouvrage ; mais, ſi l'amour propre ne m'aveugle point, je crois que l'éloge de la Folie n'eſt pas tout-à-fait l'ouvrage d'un fou.

Mais pour répondre à ceux qui pourront m'accuſer d'avoir été ſatyrique ; je ſoutiens qu'il a toujours été permis aux gens de lettres de plaiſanter ſur la vie humaine, pourvu que cette plaiſanterie ne dégénérât point en rage & en fureur. Rien n'eſt plus ſingulier que la délicateſſe de notre ſiécle, qui ne peut ſouffrir que des titres d'uſage. Il y a même des gens dont les ſcrupules ſont ſi déplacés, qu'ils aimeroient mieux en-

tendre des blaſphèmes contre Jéſus-Chriſt, que la plus légère plaiſanterie ſur les Papes ou ſur les grands, quoique ces plaiſanteries puſſent tourner à leur avantage. Mais celui qui fronde la vie humaine, ſans attaquer perſonne en particulier, ne paroît-il pas vouloir plutôt avertir & reprendre par des conſeils que bleſſer par la ſatyre ? D'ailleurs combien de fois ne me ſuis-je pas attaqué moi-même? Celui qui n'épargne aucune condition humaine, fait bien voir que c'eſt aux vices, & non aux hommes qu'il en veut. S'il ſe trouve donc quelqu'un qui croye qu'on l'ait offenſé dans ce badinage, il faut ou que ſa conſcience l'accuſe en ſecret, ou qu'il craigne que le public ne ſoit en droit de l'accuſer. St. Jérôme

lui-même a exercé la ſatyre avec bien plus de licence, & de malignité, puiſqu'il a été quelquefois jusqu'à dire les noms des perſonnes qu'il vouloit attaquer. Pour moi, outre que j'ai toujours évité de nommer quelqu'un, j'ai donné à cet ouvrage un ſtyle ſi modéré, que tout lecteur raiſonnable verra bien que j'ai plutôt cherché à m'amuſer qu'à bleſſer perſonne. Je n'ai pas, comme Juvénal, remué la ſentine empeſtée des vices ſecrets; je me ſuis plus attaché aux défauts ridicules qu'aux vices honteux. Enfin ſi quelqu'un ne veut point encore ſe contenter de ces raiſons, qu'il ſonge qu'il eſt honorable d'être blâmé par la Folie, & qu'ayant choiſi cette Déeſſe pour faire elle-même ſon éloge, il a

bien fallu m'accommoder à ſon caractè-re. Mais pourquoi vous ſuggérer des moyens de défenſe, à vous qui êtes un ſi bon avocat, que les cauſes qui ne ſont pas des plus excellentes deviennent très-bonnes entre vos mains? Adieu très-ſavant Morus. Défendez avec ſoin cette Folie qui vous appartient à préſent.

à la Campagne ce 10 *Juin* 1508.

ÉLOGE

ÉLOGE
DE
LA FOLIE.

La Folie parle.



QU'ON dise de moi tout ce qu'on voudra, (car je n'ignore pas comme la Folie est déchirée tous les jours, même par ceux qui sont les plus foux,) c'est



pourtant moi, c'eſt moi ſeule qui, par mes influences divines, répands la joie ſur les Dieux & ſur les hommes.

En effet dès que j'ai paru dans cette nombreuſe aſſemblée, dès que je me ſuis diſpoſée à parler ; n'a-t-on pas vu briller tout à coup ſur vos viſages une gaieté vive & extraordinaire ? N'a-t-on pas vu vos fronts ſe dérider auſſitôt? Et les éclats de rire qui ſe ſont fait entendre de toutes parts ; n'ont-ils pas annoncé la gaieté charmante qui s'emparoit de vos cœurs, & le plaiſir que vous cauſoit ma préſence? Quand je vous conſidère maintenant, il me ſemble voir les Dieux d'Homère enivrés de nectar & de népenthé (*a*) ; au lieu qu'aupara-

(*a*) Plante fabuleuſe dont le ſuc mêlé avec le vin, excitoit à la joie.

vant, vous reſtiez là triſtes & inquiets, comme des gens ſortis depuis peu de l'antre de Trophonius (*b*). Tel que l'Aſtre brillant du jour, lorſque ſes premiers rayons diſſipent les ténèbres qui couvroient l'horizon ; ou tel que le Printems lorſqu'après un rigoureux Hiver, il ramène à ſa ſuite la troupe folâtre des doux Zéphyrs : tout change auſſitôt ſur la terre ; un coloris plus brillant embellit tous les objets ; & la nature rajeunie offre à nos yeux un ſpectacle plus agréable & plus riant : ainſi ma préſence a produit tout à coup ſur vos phyſionomies le changement le plus heureux. Ce que de grands Orateurs ont bien de la peine à faire avec

(*b*) Antre de la Lébadie qui paſſoit pour rendre des Oracles ; l'on croyoit auſſi que ceux qui y deſcendoient, ne rioient plus de toute leur vie.

des diſcours très-longs & très-étudiés; cette ſeule préſence l'a fait en un inſtant: vous m'avez vue, & auſſitôt vos inquiétudes ſe ſont diſſipées.



Or vous allez ſavoir pourquoi je parois aujourd'hui devant vous dans cet accoutrement bizarre; pourvu cependant que vous ne vous laſſiez pas de



m'écouter. Mais n'allez pas vous imaginer que j'exige ici de vous cette attention, dont vous honorez ordinairement vos Prédicateurs; point du tout: écoutez-moi comme vous avez coutume d'écouter les bouffons, les farceurs, les bateleurs, les charlatans Mountebanks des places publiques; ou comme notre ami Midas écouta jadis la muſique du Dieu Pan. Car j'ai envie de faire un peu la ſophiſte avec vous. Je ne parlerai pourtant pas comme ces pédans, qui ſurchargent aujourd'hui la tête des enfans d'un fatras de bagatelles difficiles, Trash & qui leur enſeignent à diſputer avec plus d'opiniâtreté que des femmes; mais j'imiterai les anciens, qui pour éviter le nom de Sages, fort décrié de leur tems, aimèrent mieux prendre

celui de Sophiſtes. Or ces Sophiſtes là s'appliquoient à célébrer par des éloges les Dieux & les Héros. Je vais donc auſſi vous faire un Éloge; ce ne ſera ni celui d'Hercule, ni celui de Solon; mais ce ſera le mien, c'eſt-à-dire *l'Éloge de la Folie.*

Vous ſaurez d'abord que je me ſoucie fort peu de ces ſages qui, parce qu'un homme ſe donne lui-même des louanges, le traitent auſſitôt de fat & d'impertinent. Qu'ils le traitent de fou, à la bonne heure; mais qu'ils avouent, du moins, qu'en agiſſant ainſi, il ſe conduit d'une manière tout-à-fait conforme à cette qualité. En effet eſt-il rien de plus naturel que de voir la Folie exalter ſon propre mérite, & chanter elle-même ſes louanges? Qui pourroit

mieux que moi me peindre telle que je ſuis ? À moins cependant qu'il ne ſe trouve quelqu'un qui prétende me connoître mieux que je ne me connois moi-même.

D'ailleurs, en agiſſant ainſi, je crois me conduire encore bien plus modeſtement que le commun des ſages & des grands : retenus par une mauvaiſe honte, ils n'oſent ſe louer eux-mêmes; mais ils attirent ordinairement auprès d'eux quelque panégyriſte doucereux, quelque poëte hableur qui, lying pour de l'argent, s'engage à les louer, c'eſt-à-dire à leur débiter des menſonges. Cependant le Héros pudibond ſe rengorge comme un paon, & lève Bridles up his chin arrogamment la crête, lorſque ſon prôneur impudent oſe égaler aux Dieux


le plus méprisable des faquins; lorsqu'il propose comme un modèle parfait de toutes les vertus, celui qu'il sait plongé dans tous les vices; lorsqu'il pare la corneille des plumes du paon; lorsqu'il tâche de blanchir la peau d'un nègre; lorsqu'il s'efforce de faire passer une mouche pour un éléphant. Enfin je fais ce que dit le proverbe: *Si personne ne te loue, tu feras bien de te louer toi-même.*

Mais en vérité, j'admire pourtant l'ingratitude, ou si vous voulez, la négligence des hommes à mon égard. Ils ont tous pour moi la vénération la plus profonde, ils aiment tous à ressentir mes bienfaits; & malgré cela, depuis tant de siècles, il ne s'en est pas encore trouvé un seul, qui se soit avisé

de célébrer mes louanges par quelqu'éloge flatteur : tandis que les Bufiris, les Phalaris (*c*), la fièvre quarte, les mouches, les têtes chauves & mille autres peftes de cette efpèce ont eu des panégyriftes qui n'ont épargné ni tems ni peines, pour les célébrer par des éloges pompeux.

Le difcours que je vais vous faire, ne fera ni prémédité, ni étudié ; & par conféquent il en contiendra moins de menfonges. N'allez pourtant pas croire que ce que je dis là, foit une de ces rufes que les Orateurs emploient ordinairement pour vanter leur efprit. Car vous favez que ces Meffieurs, après avoir travaillé trente ans à un difcours, dont ils ont quelquefois pillé la meil-

(*c*) Voyez la Préface d'Érafme.

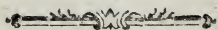

leure partie, nous le donnent enſuite comme un ouvrage qu'ils ont écrit ou dicté en s'amuſant, dans l'eſpace de trois jours. Pour moi, j'ai toujours aimé à dire tout ce qui me vient à la bouche.

N'attendez de moi ni définition, ni diviſion de Rhéteur. Rien ne feroit plus déplacé. Me définir, ce feroit me donner des bornes; & ma puiſſance n'en a point: me diviſer, ce feroit diſtinguer les différens cultes que l'on me rend; & je ſuis adorée également ſur toute la terre. Et puis, pourquoi chercher à vous donner, par une définition, une copie idéale de moi-même qui ne me reſſembleroit pas plus que mon ombre; puiſque vous voyez devant vous l'original?

Je ſuis donc, comme vous voyez, cette vraie diſtributrice de biens, cette Folie que les Latins & les Grecs ont reconnue ſous différens noms. Mais qu'étoit-il beſoin de le dire? Ma phyſionomie ne me fait-elle pas aſſez connoître? Et ſi quelqu'un s'aviſoit de ſoutenir que je ſuis Minerve ou la Sageſſe; aurois-je beſoin de lui peindre mon ame par mes diſcours? Ne lui ſuffiroit-il pas de me regarder un inſtant, pour être convaincu du contraire? Il ne peut y avoir chez moi ni fard, ni diſſimulation quelconque; & jamais on n'apperçoit ſur mon front les apparences d'un ſentiment qui n'eſt pas dans mon cœur. Enfin je ſuis par-tout ſi ſemblable à moi-même, que perſonne ne ſauroit me cacher, pas même ceux







qui veulent jouer le rôle de ſages, & qui déſirent le plus de paſſer pour tels. Malgré toutes leurs grimaces, ils reſſemblent à des ſinges revêtus de pourpre, ou à des ânes couverts de la peau du lion; ils ont beau faire, il paſſe toujours quelque petit bout d'oreille qui décèle, à la fin, la tête de Midas.



En vérité cette eſpèce d'hommes eſt bien ingrate envers moi! ils ſont les plus fidelles de mes ſujets, & cependant ils ont tant de honte de porter mon



nom en public, qu'ils vont même jusqu'à le reprocher aux autres, comme une marque de deshonneur & d'infamie. Mais ces foux parfaits qui veulent qu'on les croye aussi sages que des Thalès *(d)*, ne méritent-ils pas bien qu'on leur donne le nom de *Morosophes* (e)? Car, pour le coup, je veux imiter ici les Rhéteurs de nos jours, qui se croient autant de petits Dieux, lorsque, comme la sangsue (*f*), ils paroissent se servir de deux langues; & qui regardent comme quelque chose de bien merveilleux, d'entrelacer, à tort & à travers, dans un discours latin, quelques mots

(*d*) Un des sept Sages de la Grèce.

(*e*) Mot composé de deux mots grecs qui signifient *follement sages*.

(*f*) Pline dit que la sangsue a la langue fourchue.

grecs qui le rendent énigmatique. S'ils ne ſavent aucune langue étrangère, ils tirent de quelque bouquin moiſi, quatre ou cinq vieux mots avec leſquels ils éblouiſſent le lecteur : ceux qui les comprennent ſont flattés de trouver une occaſion de ſe complaire dans leur propre érudition; & plus ils paroiſſent inintelligibles à ceux qui ne les comprennent pas, plus ils en ſont admirés. Car ce n'eſt pas un petit plaiſir pour mes amis, d'admirer beaucoup les choſes qui viennent de loin. Si parmi les derniers, il s'en trouve quelques-uns qui ayent la vanité de vouloir paſſer pour ſavans; un petit ſourire de ſatisfaction, un petit ſigne d'approbation, un mouvement d'oreille à la manière des ânes, ſuffira pour ſauver leur igno-



rance aux yeux des autres. Mais revenons à nos moutons.

Maintenant donc, Auditeurs très . . Comment dirai - je ? Auditeurs très-foux ? Pourquoi pas ? c'eſt le titre le plus honorable que la Folie puiſſe donner à ſes initiés. Eh bien donc, Auditeurs très-foux ! vous ſavez maintenant mon nom ; mais comme il y a bien des gens qui ignorent mon origine, je vais tâcher de vous la faire connoître, moyennant l'aſſiſtance des Muſes.

Je ne ſuis ſortie ni du Cahos, ni des Enfers ; je ne dois le jour ni à Saturne, ni à Japet, ni à aucune autre de ces vieilles Divinités de rebut. Mais c'eſt Plutus (*g*) qui fut mon père ; ce Plutus qui, n'en déplaiſe à Homère,

(*g*) Le Dieu des richeſſes.

à

à Héſiode & au grand Jupiter-même, eſt le père des Dieux & des hommes; ce Plutus qui, aujourd'hui comme autrefois, bouleverſe à ſon gré, & met ſans deſſus deſſous toutes les choſes profanes & ſacrées; ce Plutus qui conduit à ſa fantaiſie la guerre, la paix, les Empires, les conſeils, les tribunaux, les aſſemblées des peuples, les mariages, les traités, les alliances, les loix, les arts, le ſérieux, le plaiſant, le... (Je perds haleine) ce Plutus enfin, qui gouverne comme il lui plaît toutes les affaires publiques & particulières des hommes; ce Plutus ſans le ſecours duquel toute la troupe des Dieux poëtiques, & j'oſe dire les grands Dieux eux-mêmes ou n'exiſteroient point du tout, ou du moins feroient très-

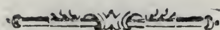

maigre chère ; ce Plutus dont la colère est si redoutable, que Pallas elle-même ne sauroit en garantir ; & dont les faveurs sont si précieuses, & la protection si puissante, que le mortel heureux qui en est l'objet peut braver Jupiter & sa foudre.

Mon père ne m'a point conçue dans son cerveau, comme Jupiter conçut jadis cette vilaine bourrue de Minerve ; mais il m'a donné pour mère Néotète (*h*), la plus jolie, la plus gaie, la plus égrillarde de toutes les Nymphes. Je ne suis pas non plus le fruit des devoirs d'un triste mariage, comme ce boiteux de Vulcain ; mais je suis née, comme dit le bon Homère, au milieu des transports délicieux de l'amour. Et,

(*h*) La jeunesse.

afin que vous ne vous y trompiez pas, ce n'eſt point lorſqu'il étoit déjà vieux & preſqu'aveugle, comme le dépeint Ariſtophane, que Plutus m'engendra; mais jadis, lorſqu'il étoit dans toute la vigueur de l'âge; lorſque le feu de la jeuneſſe bouillonnoit dans ſes veines; & dans un de ces inſtans agréables, où le nectar qu'il avoit ſablé à la table des Dieux, l'avoit mis en belle humeur.

Vous voudriez peut-être auſſi ſavoir le lieu de ma naiſſance; car aujourd'hui l'on croit que le lieu où un enfant a jetté les premiers cris, eſt fort eſſentiel à ſa nobleſſe. Je vous dirai donc que je ne ſuis née, ni dans l'île flottante de Délos, ni ſur les vagues de la mer, ni dans des cavernes profondes: j'ai



vu le jour dans les Isles Fortunées, pays charmant où la terre, ſans être cultivée, produit d'elle-même les plus riches préſens. Le travail, la vieilleſſe, les maladies n'approchèrent jamais de ces campagnes heureuſes ; on n'y voit croître ni mauve, ni lupin, ni fève, ni toutes ces autres plantes qui ne ſont bonnes que pour le vulgaire ; mais le moly (*i*), la panacée (*k*), le népenthé, la marjolaine, les roſes, les violettes & les hyacinthes y charment de toutes parts l'odorat & la vue ; & font de ces lieux charmans des jardins mille fois plus délicieux que ceux d'Adonis.

(*i*) Plante fabuleuſe qui ſervoit de contre-poiſon ; Homère dit qu'Ulyſſe s'en ſervit contre les enchantemens de Circé.

(*k*) Plante qui guérit toutes ſortes de maladies.





Née au milieu de ce ſéjour enchanteur, ma naiſſance ne fut point annoncée par mes larmes; dès que je fus au monde, on me vit ſourire gracieuſement à ma mère. J'aurois grand tort d'envier à Jupiter le bonheur d'avoir été allaité par une chèvre, car les deux plus gracieuſes Nymphes du monde, *Méthé* (*l*) fille de Bacchus, & *Apædie* (*m*) fille de

(*l*) L'ivreſſe.

(*m*) L'ignorance.



Pan, furent mes nourrices. Vous les voyez ici parmi mes compagnes & mes ſuivantes.

Mais à propos de mes ſuivantes, il faut pourtant bien auſſi vous les faire connoître. Celle qui vous regarde là d'un air arrogant, c'eſt l'*Amour-propre*; cette autre qui a le viſage gracieux & les mains toutes prêtes à applaudir, eſt la *Flatterie*; ici vous voyez la Déeſſe de l'*Oubli* qui s'endort, & paroît déjà aſſoupie; plus loin la *Pareſſe* a les bras croiſés, & s'appuie ſur ſes coudes; ne reconnoiſſez-vous pas la *Volupté* à ſes guirlandes, à ſes couronnes de roſes, & aux eſſences délicieuſes dont elle eſt parfumée? N'en voyez-vous pas une qui promène de tous côtés ſes regards effrontés & incertains? c'eſt la *Démence*;

cette autre dont la peau eſt ſi luiſante, le corps ſi gras, ſi potelé, c'eſt la Déeſſe des *Délices*. Mais vous appercevez auſſi deux Dieux parmi toutes ces Déeſſes. L'un eſt *Comus* & l'autre *Morphée*. C'eſt par le ſecours de ces ſerviteurs fidelles que je ſoumets à mon empire tout ce qui exiſte dans l'univers; c'eſt par eux que je gouverne ceux qui gouvernent le monde.

Vous connoiſſez donc mon origine, mon éducation & ma ſuite. Maintenant, afin que perſonne ne croye que je me ſois arrogé trop légèrement le titre de Déeſſe, je vais vous raconter quels ſont les avantages que je procure aux Dieux & aux hommes; je vais vous montrer toute l'étendue de mon empire : écoutez de toutes vos oreilles.



Si c'eſt avec raiſon qu'on a dit: C'eſt être Dieu que de faire du bien aux hommes; ſi c'eſt avec juſtice qu'on a placé au rang des Immortels ceux qui ont inventé le bled, le vin, ou qui ont procuré à leurs ſemblables, quelqu'autre avantage de cette eſpèce: ne dois-je pas être regardée comme la plus grande de toutes les Divinités, moi qui répands ſur les mortels tous les avantages & tous les biens enſemble?

D'abord eſt-il rien de plus doux, rien de plus précieux que la vie? Or n'eſt-ce pas moi qui ſuis l'origine de ce bien? Ce n'eſt ni la lance de la fière Pallas, ni l'égide du puiſſant Jupiter, qui engendre & multiplie les hommes. Ce Jupiter lui-même, ce roi du ciel & de la terre, qui d'un ſeul regard fait

trembler tout l'Olympe, eſt obligé de dépoſer ſa foudre redoutable; de quitter cet air menaçant qui effraye, à ſon gré, tous les Dieux; & enfin de ſe déguiſer comme un pauvre comédien; toutes les fois qu'il lui prend envie de faire... ce qu'il fait de tems en tems... de travailler à devenir père.

Après les Dieux, les ſtoïciens ſont, du moins ſelon eux, les plus ſublimes de tous les êtres. Eh bien! donnez-moi un ſtoïcien, fût-il trois fois, quatre fois, mille fois plus ſtoïcien que tous les ſtoïciens enſemble; ſi je ne parviens pas à lui faire couper ſa barbe, qu'il regarde comme le ſigne de la ſageſſe, quoique ce ſigne lui ſoit commun avec les boucs; je le forcerai du moins à quitter ſon air bourru, je lui

dériderai le front, je le ferai renoncer à ses principes sévères ; il se livrera pendant quelque tems à la joie, à l'extravagance, à la Folie : en un mot, quelque sage qu'il puisse être, s'il veut se procurer les plaisirs de la génération ; c'est à moi, à moi seule qu'il doit avoir recours.



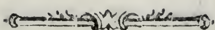
Mais pourquoi ne pas vous dire, à mon ordinaire, les chofes tout naturellement? Dites-moi, je vous prie, eft-ce la tête, le vifage, la poitrine, les mains, les oreilles, eft-ce quelqu'un de ces membres honnêtes qui engendre les Dieux & les hommes? Point du tout; la partie qui fert à la propagation du genre humain eft fi folle, fi ridicule, qu'on ne fauroit la nommer fans rire. C'eft pourtant de cette fource facrée, bien plus que des nombres de Pythagore (*n*), que découle la vie de tous les êtres.

Et, de bonne foi, quel eft le mortel qui voudroit préfenter fa tête à la bride du mariage, s'il avoit confidéré

(*n*) Pythagore attribuoit aux nombres la formation de tous les êtres.

auparavant, en homme ſage, les inconvéniens de cet état? Quelle eſt la femme qui voudroit céder aux pourſuites amoureuſes d'un homme, ſi elle avoit ſongé férieuſement aux incommodités de la groſſeſſe, aux douleurs, aux dangers de l'accouchement, & aux travaux rebutans de l'éducation? Or puiſque vous devez la vie au mariage, & que les mariages ſont formés par la *Démence* qui eſt une de mes ſuivantes; jugez combien vous devez m'avoir d'obligations! De plus, lorſqu'une femme a éprouvé une fois toutes ces incommodités, pourroit-elle s'y expoſer de nouveau, ſi ma bonne amie la Déeſſe de l'*Oubli*, ne répandoit ſur elle ſes influences? Que le poëte Lucrèce diſe tout ce qu'il vou-



dra (*o*)! Vénus elle-même ne peut pas nier que, ſans mon ſecours divin, tout ſon pouvoir n'auroit aucune énergie, qu'il reſteroit ſans force & ſans effet.

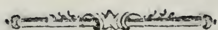
C'eſt donc de ce jeu extravagant & ridicule auquel je préſide, que proviennent ces philoſophes préſomptueux, auxquels ont ſuccédé ces gens que le vulgaire appelle *Moines;* c'eſt de là que viennent & les Rois couverts de pourpre, & les Prêtres du Seigneur, & les Papes nos Très-Saints Pères: enfin c'eſt de là que vient auſſi toute cette multitude innombrable de Divinités poëtiques, que l'Olympe, tout grand qu'il eſt, peut à peine contenir. Mais c'eſt peu de vous avoir démontré que

(*o*) Lucrèce regarde Vénus comme le principe de toute génération.

c'eſt de moi que vous tenez le principe & le commencement de la vie; je vais vous faire voir maintenant que tous les avantages, tous les agrémens de cette vie ſont autant de préſens que vous devez à ma bienfaiſance.

En effet, qu'eſt-ce que la vie, ſi vous en retranchez les plaiſirs? Mérite-t-elle alors le nom de vie? Vous m'applaudiſſez, mes amis! ah! je ſavois bien que vous étiez tous trop fous, c'eſt-à-dire, trop ſages pour ne pas être de mon avis. Ouï, ouï, les ſtoïciens eux-mêmes aiment le plaiſir; ils ne ſauroient le haïr, ils ont beau diſſimuler, ils ont beau tâcher de diffamer la volupté aux yeux du vulgaire, en l'accablant des injures les plus atroces: pures grimaces! ils tâchent d'en éloigner les autres,



pour en jouir eux-mêmes avec plus de liberté. Mais, par tous les Dieux! qu'ils me disent donc quel est l'instant de la vie, qui ne soit pas triste, ennuyeux, désagréable, insipide, insupportable; s'il n'est assaisonné par le plaisir, c'est-à-dire par la Folie? Je pourrois me contenter ici de rapporter le témoignage de Sophocle, ce grand poëte qu'on ne sauroit jamais assez louer; & qui a fait de moi un si bel éloge quand il a dit: *La vie la plus agréable est celle qui se passe sans aucune espèce de sagesse*: mais examinons pourtant la chose un peu en détail.

D'abord, n'est-il pas vrai que l'enfance, ce premier âge de l'homme, est le plus gai & le plus charmant de tous les âges? On aime les enfans, on les

baiſe, on les embraſſe, on les careſſe, on prend ſoin d'eux; un ennemi même ne peut s'empêcher de les ſecourir: d'où vient cela? C'eſt que, dès l'inſtant de leur naiſſance, la nature cette mère prévoyante, a répandu autour d'eux un atmoſphère de Folie, qui charme ceux qui les élèvent, les dédommage de leurs peines, & attire ſur ces petits êtres la bienveillance & la protection dont ils ont beſoin.



Et

Et l'âge qui ſuccède à l'enfance, quels charmes n'a-t-il pas aux yeux de tout le monde ? avec quelle ardeur ne s'empreſſe-t-on pas de le favoriſer, de l'aider, de le ſecourir ? Or qui donne à cet âge charmant ces grâces qui le font chérir, qui les lui donne, ſi ce n'eſt moi ? J'écarte des jeunes gens la ſageſſe importune ; &, par là, je répands ſur eux le charme ſéduiſant des plaiſirs. Et, afin que vous ne vous imaginiez pas que je vous fais ici des contes en l'air, conſidérez les hommes dès qu'ils ont pris tout leur accroiſſement, & que l'expérience & les leçons ont commencé à les rendre ſages ; auſſitôt la beauté commence à ſe faner, la gaieté s'éteint, les forces diminuent, les grâces s'envolent ; à meſure qu'ils s'éloignent de moi, la vie



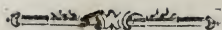
les abandonne de plus en plus, jufqu'à ce qu'enfin, ils arrivent à cette vieilleffe chagrine qui eft à charge à elle-même & aux autres.

Et certes, il n'eft aucun mortel qui pût la fupporter, cette vieilleffe, fi les mifères de l'humanité ne m'engageoient à venir encore une fois à fon fecours. Semblable aux Dieux des poëtes qui, lorfque les mortels font près de perdre la vie, les foulagent par quelque métamorphofe; je change auffi les vieillards qui font fur le bord du tombeau, & je les ramène, autant que je puis, vers l'âge heureux de l'enfance.

Si quelqu'un veut favoir par quels moyens j'opère cette métamorphofe, je ne lui en ferai point un myftère. Je les mène à la fource du Léthé qui eft

dans les Isles Fortunées, (car il ne coule dans les enfers qu'un très-petit ruiſſeau de ce fleuve) là, je leur fais boire à longs traits l'oubli de toutes les miſères de cette vie; leurs inquiétudes & leurs chagrins ſe diſſipent peu à peu; ils rajeuniſſent.

Mais, me direz-vous peut-être, ils extravaguent, ils radotent. Sans doute: & voilà préciſément ce qui s'appelle retomber en enfance. Extravaguer, radoter, n'eſt-ce pas être enfant? N'eſt-ce pas ſur-tout parce qu'il manque de raiſon que cet âge nous divertit & nous amuſe? En effet un enfant auſſi ſage qu'un homme fait, ne ſeroit-il pas déteſté de tout le monde, ne ſeroit-il pas regardé par-tout comme un monſtre? Le proverbe a raiſon de dire: *Je*

hais dans un enfant une sageſſe préma-turée. Eh! qui pourroit ſupporter le commerce & la ſociété d'un vieillard qui auroit autant de préſence d'eſprit que de jugement & d'expérience?

C'eſt donc moi qui procure au vieillard le délire qui le fait extravaguer; mais auſſi c'eſt ce délire heureux qui chaſſe loin de lui toutes ces inquiétudes, tous ces chagrins qui tourmentent le ſage. Convive agréable, il ſait encore, le verre à la main, faire raiſon à ſes amis; il vit gaiement, & ſent à peine le fardeau de la vie que les gens les plus robuſtes ont bien de la peine à ſupporter. Quelquefois même, il fait comme le bon vieillard de Plaute; il apprend encore à dire le doux mot *j'aime.* Qu'il ſeroit à plaindre s'il étoit

ſage ! Cependant, heureux par mes bienfaits, il eſt chéri de ſes amis, & il fait encore très-bien ſa partie dans une converſation joyeuſe. Car ſi l'on en croit Homère, des diſcours plus doux que le miel couloient de la bouche du vieux Neſtor, tandis que l'impétueux Achille s'exhaloit en paroles amères; &, ſelon le même poëte, les vieillards, à l'abri de leurs murs, tenoient des diſcours gaillards & plaiſans. À cet égard, la vieilleſſe l'emporte encore ſur l'enfance; car celle-ci, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs fort agréable, eſt pourtant privée d'un plaiſir bien doux dans la vie, du plaiſir de babiller.

De plus, les vieillards aiment beaucoup la compagnie des enfans, & les enfans celle des vieillards; ce qui vient



de la grande reſſemblance qu'il y a entr'eux; car chacun ſe plaît avec ſon ſemblable. En effet, ſi l'on en excepte les rides & le nombre des années qui ſont particulières à la vieilleſſe, y a-t-il deux choſes qui ſe reſſemblent mieux que le vieillard & l'enfant? Ils ont tous deux les cheveux blancs, une bouche ſans dents, un corps rabougri; ils aiment le lait, ils bégayent, ils babillent; la ſottiſe, l'oubli, l'indiſcrétion tout concourt à former entre ces deux âges une reſſemblance parfaite. Plus les hommes deviennent vieux, plus ils reſſemblent à des enfans; juſqu'à ce qu'enfin ils ſortent de ce monde, comme de vrais enfans, ſans être dégoûtés de la vie, & ſans appercevoir la mort.

Que l'on compare, à préſent ſi l'on veut, ce bienfait que je répands ſur les hommes, avec les métamorphoſes des autres Dieux. Je ne parlerai point ici de ces métamorphoſes qu'ils ont faites dans leur colère, examinons celles qu'on a regardé comme les plus grandes marques de leur faveur. Que font-ils pour leurs amis mourans? Ils les changent en arbre, en oiſeau, en cigale, ou même en ſerpent. Mais n'eſt-ce pas mourir que changer ainſi de nature? Pour moi, ſans détruire l'homme, je le ramène au tems le plus heureux & le plus doux de la vie. Ah! ſi les hommes, renonçant entièrement à la ſageſſe, paſſoient avec moi tout le tems de leur vie; ils ignoreroient les déſagrémens de la triſte vieilleſſe, & les charmes d'une jeuneſſe



continuelle répandroient à chaque instant ſur eux la joie & le bonheur.

Voyez ces gens maigres, triſtes & chagrins qui s'appliquent à l'étude de la philoſophie, ou à quelqu'autre choſe difficile & ſérieuſe; leur ame ſans ceſſe agitée par une foule de penſées diverſes, influe ſur leur tempérament; les eſprits ſe diſſipent en trop grande abondance, l'humide radical ſe deſſéche, & ordinairement ils deviennent vieux avant que d'avoir été jeunes. Mes bons amis, au contraire, toujours gras & dodus, portent ſur leur figure l'image brillante de la ſanté & de l'embonpoint; on diroit autant de pourceaux d'Acarnanie (*p*): & certes, ils ne reſſentiroient

(*p*) Les pourceaux d'Acarnanie paſſoient chez les anciens pour les meilleurs & les plus gras.

aucune des infirmités de la vieilleſſe, s'ils n'étoient pas toujours un peu atteints de la contagion des ſages. Mais l'homme n'eſt pas fait pour être parfaitement heureux ſur la terre.



Un ancien proverbe ſert encore à prouver ce que j'avance : *La Folie ſeule*, dit-il, *rallentit la courſe rapide de la jeuneſſe, & éloigne de nous la vieilleſſe importune.* Ainſi on a eu raiſon de dire des Brabançons que plus ils vieilliſſent, plus ils deviennent foux, au



rebours des autres hommes, qui d'ordinaire deviennent prudens avec l'âge. Il n'y a pourtant point de nation dont le commerce ſoit plus agréable, & qui ſe reſſente moins des ennuis de la vieilleſſe. Un peuple qui reſſemble aux Brabançons autant par leurs mœurs que par le climat qu'ils habitent, ce ſont mes bons amis les Hollandois. Pourquoi ne les appellerois-je pas mes bons amis, puiſqu'ils m'honorent & me ſervent avec tant de zèle, qu'ils ont mérité le ſurnom de foux, & que loin d'avoir honte de cette épithète honorable, ils en font gloire, & la regardent comme un de leurs plus beaux titres.

Allez, maintenant, mortels extravagans, allez invoquer les Médées, les

Circés, les Vénus, les Aurores; allez chercher par-tout je ne ſais quelle fontaine imaginaire qui doit vous rajeunir: ah! toutes vos peines ſeront inutiles; c'eſt moi ſeule qui peux rendre cette jeuneſſe ſi déſirée, c'eſt moi ſeule qui la rends en effet à tous les hommes: c'eſt moi qui poſſède cette recette merveilleuſe dont ſe ſervit la fille de Memnon pour prolonger la jeuneſſe de Tithon ſon ayeul: c'eſt moi qui ſuis cette Vénus qui ſut ſi bien rendre à Phaon toutes les grâces & toute la force de la jeuneſſe, que Sapho en devint éperduement amoureuſe. S'il eſt quelques herbes magiques, s'il eſt quelques enchantemens, quelque fontaine qui ait la vertu de rappeller la jeuneſſe, ou ce qui vaut bien mieux encore, de la

conſerver toujours; c'eſt chez moi qu'il faut les chercher. Si vous convenez donc tous qu'il n'y a rien de ſi aimable que la jeuneſſe, rien de ſi déteſtable que la vieilleſſe; vous connoîtrez ſans doute, combien vous devez m'avoir d'obligations, à moi qui fais retenir un ſi grand bien & éloigner un ſi grand mal.

Mais c'eſt trop parler des mortels: parcourons enſemble la vaſte étendue de l'Olympe; examinons tous les Dieux les uns après les autres; & je conſens qu'on me reproche mon nom comme une injure, s'il s'en trouve un ſeul, pour peu qu'il ſoit aimable & de quelque conſéquence, qui ne doive à mes faveurs la plus grande partie de ſa gloire. Pourquoi cette jeuneſſe charmante qui brille ſans ceſſe ſur le viſage de Bacchus?





Pourquoi cette chevelure d'adolefcent qui tombe fi gracieufement fur fes épaules? C'eft que ce Dieu toujours fou, toujours ivre, paffe fa vie au milieu des jeux, des danfes & des feftins, & qu'il fe garde bien d'avoir le moindre commerce avec Pallas. Loin qu'il veuille paffer pour fage, c'eft au contraire par les jeux & les plaifirs de la Folie qu'on peut lui rendre un culte qui lui foit



agréable; & il ne s'offenſe point du ſurnom de fou que lui donne le proverbe, ſurnom qui lui vient de ce qu'étant aſſis à la porte du Temple, les laboureurs le barbouilloient ſouvent de vin doux & de figues nouvelles. De plus, l'ancienne Comédie ne l'a-t-elle pas toujours repréſenté comme un fou? Oh! le plaiſant Dieu, diſoient les anciens, qui ne méritoit pas même de naître par où naiſſent les hommes & les Dieux! Mais pourtant, eſt-il quelqu'un qui n'aimât mieux reſſembler à ce Dieu extravagant & ridicule; être comme lui toujours gai, toujours jeune, toujours divertiſſant & porter partout la joie & les plaiſirs: que d'être ce Jupiter dont la mine ſombre & ſévère fait trembler le ciel & la terre; ou ce Pan qui empoi-

ſonne tout par les vaines frayeurs qu'il cauſe; ou ce Vulcain toujours couvert de cendres & de charbon, toujours environné d'étincelles, toujours noirci par la fumée de ſa forge; ou même cette Pallas qui vous regarde de travers & vous fait trembler avec ſa lance & ſon égide épouvantable.

Pourquoi Cupidon eſt-il toujours enfant? Pourquoi? C'eſt que toujours folâtre & badin, il ne fait & ne dit que des folies. Pourquoi voit-on le Printems de la jeuneſſe conſerver ſans ceſſe les attraits de Vénus? C'eſt qu'elle eſt un peu de ma famille. Et peut-être ne ſeroit-elle pas ſi blonde, ſi cette couleur ne lui venoit de mon père: d'ailleurs, s'il en faut croire les Poëtes & les ſtatuaires leurs rivaux, le rire

folâtre ne règne-t-il pas continuellement ſur ſa figure charmante? Flore, cette Déeſſe voluptueuſe qui fait naître tant de plaiſirs, ne fut-elle pas la Divinité que les Romains honorèrent avec le plus de zèle?

Mais ſi nous voulions ſuivre auſſi, dans Homère & dans les autres Poëtes, la vie des Dieux qui paſſent pour les plus triſtes & les plus ſévères; nous les verrions à chaque inſtant ſe ſoumettre au doux empire de la Folie. Car, ſans parler des autres exploits du foudroyant Jupiter, vous connoiſſez ſes amourettes & les bons tours qu'il a joués ſur la terre; & cette Diane ſi fière qui oublie ſon ſexe, pour chaſſer ſans ceſſe au milieu des forêts, & qui finit par brûler d'amour pour le bel Endymion.

J'aimerois

J'aimerois pourtant mieux que Momus reprochât encore, comme autrefois, à ces Dieux toutes leurs extravagances; mais dernièrement ils furent si courroucés contre lui, de ce qu'il venoit toujours mal à propos troubler leurs plaisirs par sa sagesse, qu'ils le précipitèrent du haut du ciel avec la Discorde. Depuis ce tems-là, il erre de tous côtés sur la terre, sans qu'aucun mortel ait encore daigné lui donner un asyle; & il n'a sur-tout aucune espérance d'être jamais reçu dans les cours; car la *Flatterie* qui est une de mes suivantes y commande en souveraine; & la Flatterie ne s'accorde pas mieux avec Momus, que les loups avec les agneaux.

Débarrassés maintenant de ce censeur importun, les Dieux se livrent avec

Pilferings

bien plus de plaiſir & de liberté à toutes ſortes de divertiſſemens frivoles. Que d'équivoques & de plaiſanteries ne fournit pas le ridicule Priape? Quel plaiſir pour les Dieux de voir ſans ceſſe les filouteries & les tours de paſſe-paſſe que fait ce fripon de Mercure? Il n'y a pas juſqu'à Vulcain même qui ne ſe mêle auſſi de les divertir par ſes bouffonneries quand ils ſont à table. Tantôt il les fait rire par ſa démarche comique (*q*), tantôt il réveille leur gaieté, & les excite à boire par ſes quolibets & ſes bons mots. Silène tout vieux qu'il eſt s'amuſe encore à faire l'amour, & à danſer avec Polyphème & les

(*q*) Homère dit que Vulcain ſert les Dieux à table, qu'il les fait rire par ſa démarche boiteuſe; & que, lorſqu'il verſe à boire à Junon ſa mère, il lui dit quelque plaiſanterie qui tend à la raccommoder avec ſon époux.

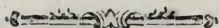



Nymphes des danfes burlefques & ridicules. Les Satyres aux pieds de chèvres font mille poftures lafcives qui réveillent la volupté; Pan avec fes chanfons ruftiques & groffières fait rire tous les Dieux qui préfèrent fa mufique à celle des Mufes, fur-tout lorfque le Nectar commence à leur monter à la tête. Ah! fi je difois toutes les extravagances qu'ils font après le repas, lorfqu'ils font tout à fait ivres; en vérité toute folle que je fuis, je ne puis quelquefois m'empêcher d'en rire. . . Mais chut. Quelque Dieu pourroit nous entendre, & je craindrois le fort de Momus.

Mais, à l'exemple d'Homère qui va tour à tour de la terre aux cieux, & des cieux à la terre; je quitte l'Olympe pour revenir encore une fois parmi les

hommes. Non, il n'y a ſur la terre ni joie, ni bonheur, ni plaiſir qui ne vienne de moi. Voyez d'abord avec quelle prévoyance la nature cette tendre mère du genre humain, a eu ſoin de ſemer partout l'aſſaiſonnement de la Folie! Car, ſelon les Stoïciens, être ſage, c'eſt prendre la raiſon pour guide, être fou, c'eſt ſe laiſſer aller au gré de ſes paſſions. Or Jupiter, pour adoucir un peu les amertumes & les chagrins de la vie, n'a-t-il pas donné aux hommes plus de paſſions que de raiſon? La proportion des unes à l'autre, eſt comme celle d'un grain à une dragme. Et cette raiſon (*r*), il l'a reléguée dans un petit coin de la tête, tandis qu'il a

(*r*) Platon place la raiſon dans le cerveau, la colère dans le cœur, & la convoitiſe dans les parties inférieures de l'homme.


livré le reſte du corps aux agitations continuelles des paſſions; puis il a encore oppoſé à cette pauvre raiſon qui eſt toute ſeule, deux tyrans très-impétueux & très-violens: la Colère qui règne dans la partie ſupérieure, & par conſéquent dans le cœur qui eſt la ſource de la vie; & la Concupiſcence dont la puiſſance s'étend ſur toutes les parties inférieures. La Conduite des hommes montre aſſez tous les jours ce que peut la raiſon contre ces deux puiſſans ennemis. Elle preſcrit les loix de l'honnêteté, elle crie juſqu'à s'enrouer pour les faire obſerver; & c'eſt là tout ce qu'elle peut faire; ſes ennemis ſe moquent de cette prétendue reine, ils l'inſultent & font plus de bruit qu'elle, juſqu'à ce qu'enfin, laſſe de faire une

résistance inutile, elle se rend & consent à tout ce qu'ils veulent.

Mais comme l'homme destiné aux affaires, n'avoit pas assez d'un petit grain de raison pour se conduire; Jupiter ne sachant comment faire, m'appella comme à son ordinaire pour me consulter. Je lui donnai bientôt un conseil digne de moi: faites une femme, lui dis-je, & donnez-la à l'homme pour compagne; il est vrai que la femme est un animal extravagant & frivole; mais il est aussi plaisant & agréable: en vivant avec l'homme, elle saura tempérer & adoucir par ses folies son humeur chagrine & bourrue.

Lorsque Platon paroît douter s'il doit placer la femme dans la classe des animaux raisonnables, ou dans celle des

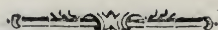


brutes, il veut feulement nous défigner par-là, l'extrême folie de ce fexe charmant. En effet s'il arrive qu'une femme s'avife de vouloir paffer pour fage; elle ne fait qu'ajouter une nouvelle folie à celle qu'elle avoit déjà; car lorfqu'on a reçu de la nature quelque penchant vicieux, c'eft l'augmenter que de vouloir y réfifter ou le cacher fous le mafque de la vertu. *Un finge eft toujours finge*, dit un proverbe grec, *même lorfqu'il eft revêtu de pourpre*: de même auffi une femme eft toujours femme, c'eft-à-dire toujours folle, quelques efforts qu'elle faffe pour fe déguifer.

Je ne crois pas que les femmes foient affez folles pour fe fâcher de ce que je dis ici. Je fuis de leur fexe, je fuis la Folie; prouver qu'elles font folles, n'eft-

ce pas le plus grand éloge que je puisse faire d'elles? En effet, à bien prendre les choses, n'est-ce pas à cette Folie qu'elles ont l'obligation d'être infiniment plus heureuses que les hommes? N'est-ce pas d'elle qu'elles reçoivent d'abord ces grâces, ces attraits, qu'elles ont raison de préférer à tout, & qui leur servent à enchaîner les plus fiers tyrans?

D'où vient chez les hommes cet extérieur rebutant & sauvage, cette peau velue, cette forêt de barbe, & cet air de vieillesse qu'ils ont dans tous les âges? Tout cela vient du plus grand de tous les vices, de la prudence. Les femmes au contraire ont toujours les joues unies, la voix douce, la peau délicate, tout en elles offre l'image charmante d'une jeunesse continuelle. D'ailleurs ont-elles


d'autre desir dans cette vie que celui de plaire aux hommes? N'est-ce pas là le but de ces parures, de ces fards, de ces bains, de ces frisures, de ces parfums, de ces odeurs, & enfin de toutes ces préparations cosmétiques, qui servent à embellir, à peindre ou à déguiser le visage, les yeux & la peau? Eh bien! n'est-ce pas par la Folie qu'elles peuvent atteindre à ce but si désiré? Et si les hommes souffrent tout aux femmes, n'est-ce pas uniquement dans la vue du plaisir qu'ils en attendent? Et ce plaisir, en quoi consiste-t-il? dans la Folie. On sera convaincu de cette vérité, si l'on fait attention à toutes les fadaises que dit un homme, à toutes les folies qu'il fait avec une femme, toutes les fois qu'il lui prend envie de jouir de ses faveurs.





Vous ſavez donc maintenant quelle eſt la ſource du plus grand plaiſir de la vie ; mais bien des gens, & ſur-tout les vieillards, préférant les faveurs de Bacchus à celles de l'Amour, font conſiſter la ſouveraine volupté dans les plaiſirs de la table. Je n'examinerai point ici ſi l'on peut faire un bon repas ſans femme ; mais ce qui eſt bien certain, c'eſt qu'il n'y en aura aucun qui ne ſoit triſte & inſipide, s'il n'eſt égayé par la

Folie. Deſorte que ſi, dans un repas, il ne ſe trouve perſonne qui ſoit réellement fou, ou qui veuille faire ſemblant de l'être; on paye un bouffon, ou l'on fait venir quelque paraſite jovial qui, par ſes plaiſanteries & ſes bons mots, c'eſt-à-dire, par ſes folies, chaſſe le ſilence & la mélancolie, & fait rire les convives. En effet à quoi bon ſe farcir le ventre de tant de viandes & de friandiſes délicieuſes, ſi les yeux & les oreilles ne prennent en même tems part à la fête; ſi l'eſprit n'eſt égayé par les jeux, les ris & les plaiſirs? Or c'eſt moi ſeule qui les fait naître ces jeux, ces ris & ces plaiſirs. Toutes ces cérémonies joyeuſes uſitées dans les repas, comme tirer au ſort le roi du Feſtin (*s*), chanter & boire

(*s*) Cérémonie uſitée dans les repas des anciens, comme elle l'eſt encore à préſent dans certains pays le jour de l'Épiphanie.

à la ronde, danſer, ſauter, faire des gambades, qui croyez-vous qui les ait établies? Les ſept ſages de la Grèce? point du tout; c'eſt moi qui les ai inventées pour le ſalut du genre humain. Plus il y a de folie dans ces ſortes de divertiſſemens, plus ils prolongent la vie des hommes, qui, lorſqu'elle eſt triſte, ne mérite pas le nom de vie; or elle ſera toujours triſte ſi tous ces plaiſirs ne chaſſent l'ennui qui la pourſuit ſans ceſſe.

Il y a peut-être auſſi des gens qui, inſenſibles à tous ces plaiſirs, ne trouvent de bonheur que dans le commerce mutuel des amis; l'amitié, ſelon eux, eſt le plus grand de tous les biens; auſſi néceſſaire à la vie que l'eau, le feu & l'air, elle eſt pour l'homme, ce que le



ſoleil eſt pour la nature; elle eſt enfin ſi agréable, ſi honnête (ce mot ne faiſoit rien à l'affaire) que les Philoſophes eux-mêmes l'ont miſe au nombre des plus grands biens. Eh bien! ſi je vous prouvois que c'eſt encore moi qui donne la naiſſance & la vie à toutes les amitiés? Rien n'eſt plus facile: je vais vous rendre la choſe auſſi claire que le jour; mais je n'emploierai pour cela ni dilemmes, ni ſorites, ni aucun autre de ces raiſonnemens captieux dont ſe ſervent ordinairement nos ſubtils logiciens; je me contenterai de ſuivre les lumières du ſens commun. Je commence donc.

Conniver aux déréglemens de ſes amis, fermer les yeux ſur leurs défauts, les imiter, aimer en eux les plus grands vices, les admirer comme autant de ver-

tus ; n'eſt-ce pas là ce qu'on appelle donner dans la Folie ? Un amant qui baiſe amoureuſement un ſigne qu'il apperçoit ſur la peau de ſa maîtreſſe, ou qui flaire voluptueuſement l'odeur infecte qu'elle rend par le nez ; un père dont le fils eſt louche, & qui lui trouve le (Squint-eyed) regard tendre : ne ſont-ce pas là de pures folies ? Oui, dites tant que vous voudrez que ce ſont des folies, & des folies des plus pommées ; mais convenez pourtant que ce ſont ces folies qui forment & entretiennent les amitiés. Je ne parle ici que des mortels, qui naiſſent tous avec des défauts, & dont le meilleur eſt celui qui en a le moins ; car pour ces ſages qui ſe croient autant de petits Dieux, l'amitié ne les unit presque jamais ; ou ſi cela arrive quelque-


fois, c'eſt une amitié toujours triſte & déſagréable, & qui ne s'étend qu'à un très-petit nombre de perſonnes; aſſurer qu'ils n'aiment abſolument perſonne, je m'en ferois un ſcrupule; car la plupart des hommes ſont foux, on peut même dire qu'il n'en eſt aucun qui n'ait pluſieurs eſpèces de folies: ils ſe reſſemblent tous en cela; or c'eſt ſur la reſſemblance que ſont fondées toutes les amitiés.

Si donc ces Philoſophes ſévères ſe lient quelquefois entr'eux par les nœuds mutuels d'une bienveillance réciproque, cette union peu ſolide ne ſauroit durer long-tems entre des gens toujours triſtes & de mauvaiſe humeur, qui ont des yeux de lynx pour appercevoir les défauts de leurs amis, & qui ſont aveugles ſur leur propre compte; entre des

gens

gens enfin pour qui la fable de la be-
face (*t*) femble avoir été faite. En effet quand on penfe que tous les hommes font condamnés par la nature à avoir quelques défauts effentiels ; quand on confidère la différence prodigieufe que l'âge, le caractère & les inclinations diverfes mettent entr'eux ; quand on réfléchit à toutes ces foibleffes, à ces erreurs, à ces accidens auxquels leur vie mortelle eft continuellement fujette : comment s'imaginer que la douceur de l'amitié puiffe fubfifter l'efpace d'une heure entre des gens fi pénétrans ; à moins que la Folie, que vous appellerez fi vous voulez complaifance, ne vienne adou-

(*t*) Fable d'Éfope, où cet auteur feint que Jupiter a donné une beface à tous les hommes ; qu'il a rempli la poche de devant des défauts des autres, & qu'il a mis les nôtres dans celle de derrière.



cir la févérité de leur caractère. Mais quoi ? Cupidon, l'auteur & le père de toutes les liaifons agréables, n'eft-il pas un Dieu aveugle ? ne prend-il pas fouvent la laideur pour la beauté ? C'eft auffi par lui que tous les hommes font contens de ce qu'ils aiment ; c'eft par lui que le vieillard aime fa vieille amie, comme un jeune homme aime fa jeune maîtreffe. Voilà ce qui fe voit partout ; voilà ce qu'on trouve toujours ridicule : mais c'eft pourtant ce ridicule qui forme & refferre tous les liens de l'amitié.

Ce que je viens de dire de l'amitié, convient encore bien mieux au mariage. Grands Dieux ! que de divorces, que d'événemens plus funeftes encore ne verroit-on pas arriver tous les jours, fi

la Flatterie, les Jeux, la Complaiſance, la Diſſimulation & les Ruſes qui ſont toutes des perſonnes de ma ſuite, ne ſoutenoient & n'entretenoient ſans ceſſe l'union de l'homme & de la femme! Ah! qu'on verroit peu de mariages s'accomplir, ſi le futur avoit toujours la prudence de s'informer ſoigneuſement de tous les petits jeux que ſa jeune Agnès, qui paroît ſi modeſte & ſi réſervée, a joués long-tems avant les noces! Et de ceux qui ſont accomplis, combien y en auroit-il où l'union ſe conſervât long-tems, ſi la négligence ou la ſottiſe des maris ne les aveugloit ſur les faits & geſtes de leurs chères épouſes? Tout cela n'eſt que folie, on a raiſon d'en convenir; mais c'eſt cependant cette folie qui fait que la femme



plaît au mari, le mari à la femme; c'eſt elle qui conſerve la paix dans le ménage, & qui empêche les ruptures & les divorces. On ſe moque d'un mari, on l'appelle cocu, cornard, que ſais-je moi, tous les noms qu'on lui donne? pendant que le pauvre homme ſèche par ſes baiſers les larmes perfides de ſon épouſe infidelle. Mais n'eſt-il pas



mille fois plus heureux de ſe livrer à cette douce erreur, que de s'abandonner aux tourmens & aux inquiétudes dévorantes de la jalouſie, & de ſemer par-tout la confuſion & le déſordre par des ſcènes violentes & tragiques? En un mot, ſans moi vous ne verrez dans la vie aucune liaiſon agréable ou permanente : le monarque deviendra bientôt inſupportable à ſon peuple, le valet à ſon maître, la ſuivante à ſa maîtreſſe, le diſciple à ſon précepteur, l'ami à ſon ami, le mari à ſa femme, l'hôte à ſon hôte, le camarade à ſon camarade; s'ils ne ſont occupés ſans ceſſe à ſe bercer mutuellement des douces illuſions de l'erreur, de la flatterie, de la complaiſance, ou de quelqu'autre agréable folie. Je ne doute point que


vous ne ſoyez déjà émerveillés de tout ce que je viens de vous dire ; mais vous allez entendre bien autre choſe.

Dites-moi, je vous prie, peut-on aimer quelqu'un, quand on ſe hait ſoi-même ? Peut-on vivre en bonne intelligence avec les autres, quand on n'eſt pas d'accord avec ſon propre cœur ? Peut-on apporter quelqu'agrément dans la ſociété, quand on eſt ennuyé & fatigué de ſa propre exiſtence ? il faudroit être plus fou que la Folie même pour répondre affirmativement à toutes ces queſtions. Or ſi l'on me retranche de la ſociété, l'homme, bien loin de pouvoir ſupporter les autres, ne pourra ſe ſouffrir lui-même ; dégoûté de tout ce qui aura quelque rapport avec lui, il deviendra bientôt à ſes propres yeux un

objet de haine, d'averſion & d'horreur. Car la nature, ſouvent plus marâtre que mère, a donné à tous les hommes, & ſur-tout à ceux qui ont quelque ſageſſe, un malheureux penchant qui les porte à dédaigner ce qu'ils ont, pour admirer ce qu'ils n'ont pas: penchant funeſte qui altère & détruit enfin entièrement tous les avantages, tous les agrémens, tous les charmes de la vie. À quoi ſervira la beauté, préſent le plus précieux que les Immortels puiſſent faire aux hommes, ſi celui qui la poſſède ſe déplaît à lui-même? Quels ſeront les avantages de la jeuneſſe, ſi elle eſt infectée par le noir venin de la mélancolie? Sera-t-il enfin, dans la vie, aucune action publique ou particulière, que vous puiſſiez faire à propos & de



bonne grâce, (car l'à-propos n'eſt pas ſeulement le grand principe des arts, il l'eſt encore de toutes les actions de la vie) ſans le ſecours de l'Amour-propre que vous voyez ici à ma droite; & qui, par le zèle qu'il témoigne par-tout pour mes intérêts, mérite bien toute la tendreſſe que j'ai pour lui?

Qu'y a-t-il de plus fou que de ſe complaire dans tout ce qu'on fait, & de s'admirer ſoi-même? Avouez pourtant, que c'eſt à cette folie que vous devez tout ce que vous avez jamais fait de beau & d'agréable. Ouï, ſans l'Amour-propre, plus d'agrément, plus de grâce, plus de convenance dans toutes vos actions; ce doux charme de la vie une fois détruit, il n'y aura plus de feu dans l'action de l'Orateur, plus d'agré-

mens dans les ſons du Muſicien, plus de comique dans les geſtes du Farceur: on ſe moquera du Poëte & de ſes Muſes, on mépriſera le Peintre & ſon art, & l'on verra le Médecin au milieu de ſes rémèdes mourir de faim & de miſère. Enfin un Nirée (*u*) paſſera pour un Therſite, un Phaon (*x*) pour un Neſtor; un homme d'eſprit ſera regardé comme un ſot, un homme de mérite comme un enfant, & le cavalier le plus poli comme un ruſtaud. Tant il eſt néceſſaire que chacun ſe careſſe ſoi-même, & obtienne pour ainſi dire ſon propre ſuffrage, avant que de prétendre à celui des autres.

(*u*) Nirée étoit, ſelon Homère, le plus beau des Grecs qui aſſiégèrent Troye; comme Therſite étoit le plus laid.

(*x*) Phaon fut rajeuni par Vénus; & Neſtor, ſelon Homère, vécut trois ſiécles.





Être content de ce que l'on eſt, de ce que l'on a, n'eſt-ce pas la plus grande partie du bonheur ? Eh bien! c'eſt mon cher Amour-propre qui vous procure cet avantage ; c'eſt lui qui fait que chacun eſt content de ſa figure, de ſon eſprit, de ſa naiſſance, de ſa condition, de ſes mœurs, de ſa patrie ; c'eſt par lui que l'Irlandois ſe croit plus heureux que l'Italien, le Thrace que l'Athénien, le Scythe qu'un habitant des Isles-Fortunées. Admi-

rable effet des ſoins prévoyans de la nature, qui, malgré la diverſité infinie des dons qu'elle diſtribue aux mortels, tient toujours dans un juſte équilibre les biens qu'elle leur donne à chacun! ſi elle refuſe à l'un d'eux quelques-uns de ſes dons, elle lui accorde en récompenſe un peu plus d'Amour-propre. Mais que je ſuis folle de dire qu'elle lui refuſe alors quelque choſe ! l'Amour-propre, n'étoit-il pas le préſent le plus précieux qu'elle pût lui faire?

Mais je vais vous prouver auſſi qu'il n'y a point de belles actions dont je ne ſois le mobile, point de ſcience, point d'art un peu recommandable qui ne me doive ſon exiſtence. La guerre, par exemple, n'eſt-elle pas la ſource de toutes les actions que les hommes ad-



mirent? n'eſt-ce pas elle qui prépare les champs glorieux où les héros vont moiſſonner des lauriers? Or eſt-il rien de plus fou que de s'engager dans des querelles qui s'élèvent ſouvent on ne ſait pourquoi, & qui ſont toujours plus nuiſibles qu'utiles aux deux partis qui les ſoutiennent? Car ceux qui ſont tués à la guerre on les compte pour rien. Et puis lorſque deux armées ſont en préſence, & que le ſon aigu des trompettes vole au milieu des airs; à quoi ſerviroient ces figures de philoſophes qui, épuiſés par l'étude, traînent avec peine une vie triſte & languiſſante? Il faut là de ces gens forts & robuſtes, qui ont d'autant plus de courage qu'ils ont moins de bon ſens. À moins que l'on n'aime mieux des ſoldats tels que Dé-

moſthène, qui, ſelon le conſeil d'Archiloque, dès qu'il eut apperçu l'ennemi, jeta ſon bouclier, prit la fuite, & prouva ainſi qu'il avoit autant de poltronerie à la guerre que d'éloquence au barreau.

Vous me direz peut-être, la prudence eſt bien néceſſaire à la guerre. J'en conviens, elle eſt néceſſaire aux chefs, encore eſt-ce une prudence militaire qu'il leur faut, & point du tout une prudence philoſophique; mais elle eſt inutile à tout le reſte d'une armée; c'eſt à des paraſites, à des infames, à des voleurs, à des aſſaſſins, à des payſans, à des imbécilles, à des gueux, en un mot à tout ce qu'on appelle la lie du peuple, qu'il appartient de cueillir les lauriers de la victoire; lauriers

qui ne ſont point faits pour Meſſieurs les Philoſophes.

Et ſi vous voulez vous convaincre à quel point ces pauvres Philoſophes ſont ineptes à toutes les affaires de ce monde; regardez Socrate, ce Philoſophe que l'Oracle d'Apollon avoit ſi ſottement appellé le plus ſage de tous les hommes; étant un jour obligé de traiter je ne ſais quelle affaire en public, il s'en acquitta ſi mal que tout le monde ſe moqua de lui. Il faut avouer pourtant qu'il avoit quelquefois des idées qui n'étoient pas ſi ſottes; par exemple, lorſqu'il refuſa le titre de ſage, en diſant qu'il n'appartenoit qu'à la Divinité; ou bien lorſqu'il dit que le Philoſophe ne doit point ſe mêler du gouvernement. Il eût cependant encore mieux fait d'enſeigner

que pour être homme il faut renoncer abſolument à la ſageſſe. Et qui fut cauſe des accuſations qu'on forma contre lui, & du jugement qui le condamna à boire de la ciguë? N'eſt-ce pas la ſageſſe? Ce malheur ne lui feroit pas arrivé, ſi, au lieu de s'occuper à philoſopher ſur les nuées & ſur les idées, au lieu de s'amuſer à meſurer le pied d'une puce, & de s'extaſier au bourdonnement d'une mouche, il eût appris ce qui eſt néceſſaire pour le commerce ordinaire de la vie. Mais je vois Platon, ce célèbre diſciple de Socrate, tremblant pour la vie de ſon maître, s'avancer pour plaider ſa cauſe: l'excellent avocat! troublé par le bruit de l'aſſemblée, à peine peut-il venir à bout de prononcer la moitié de ſa première période. Théophraſte

ne fut-il pas à peu près dans le même cas, lorfque voulant un jour prononcer un difcours en public, il fut d'abord fi troublé qu'il ne put proférer une feule parole? Cet homme-là n'étoit-il pas bien propre à infpirer du courage aux foldats dans le fort d'une bataille? Ifocrate étoit fi timide, qu'il n'ofa jamais ouvrir la bouche en public; & Cicéron lui-même, le père de l'Éloquence Romaine, avoit l'air gauche, il trembloit & bégayoit comme un enfant, en commençant l'exorde de fes plaidoyers. Il eft vrai que Fabius regarde cette timidité comme la marque d'un orateur prudent qui connoît le danger. Mais parler ainfi, n'eft-ce pas avouer ouvertement que la fageffe empêche toujours de bien faire? La belle contenance,

qu'auroient

qu'auroient faite tous ces grands hommes à la vue de l'ennemi, eux qui n'avoient pas une goutte de ſang dans les veines, quand il s'agiſſoit ſeulement de ſe battre avec la langue! Malgré cela Dieu ſait comme on fait ſonner cette fameuſe ſentence de Platon: *Heureux les États, ſi les Philoſophes étoient Souverains, ou ſi les Souverains étoient Philoſophes!* Mais conſultez les hiſtoriens, & vous verrez qu'il n'y a jamais eu de Princes plus funeſtes aux États que ceux qui ſe ſont amuſés à étudier la Philoſophie ou les Belles-Lettres. Ne ſuffiroit-il pas pour le prouver de l'exemple des deux Catons? L'un trouble la tranquillité de la République par des délations inutiles; l'autre en voulant défendre avec trop de ſageſſe la liberté du Peuple

Romain, la détruit de fond en comble. Ajoutez à cela les Brutus, les Caſſius, les Gracques & Cicéron lui-même qui fit autant de mal à la République Romaine, que Démoſthènes à celle des Athéniens. J'avouerai, ſi vous voulez, que Marc-Antonin étoit un bon Empereur. Quoique je puſſe très-bien n'en pas convenir, puiſque le titre de Philoſophe l'a rendu inſupportable & odieux aux citoyens. Mais en ſuppoſant donc que ſon règne ait procuré quelques avantages à la République; ces avantages peuvent-ils entrer en comparaiſon avec les maux qu'il lui a cauſés, en laiſſant pour ſucceſſeur un fils dont le règne a été ſi funeſte? Tous ceux qui s'appliquent à la Philoſophie, & qui ont ordinairement tant de guignon

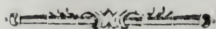


dans toutes les affaires de la vie, réussissent sur-tout très-mal dans la formation de leurs semblables. Ce qui vient, à ce que je crois, d'une sage précaution de la nature qui veut empêcher cette malheureuse sagesse de faire trop de progrès parmi les hommes. On sait que Cicéron eut un fils qui ne lui ressembloit guère; &, comme quelqu'un


l'a fort bien obſervé, les enfans de Socrate tenoient plus de leur mère que de leur père, c'eſt-à-dire qu'ils étoient foux.

On paſſeroit encore aux Philoſophes d'être ineptes aux emplois & aux charges publiques, s'ils étoient du moins bons à quelque choſe dans le commerce de la vie privée. Mais placez un Philoſophe dans un feſtin, ſon ſilence mélancolique, ou ſes queſtions déplacées troubleront à chaque inſtant la joie des convives; faites-le danſer, vous verrez les grâces & la légèreté d'un chameau; traînez-le malgré lui au ſpectacle, ſa préſence ſeule fera fuir les plaiſirs; & le ſage Caton ſera forcé de ſortir du théâtre s'il ne peut quitter pour quelque tems ſon air grave & ſévère. Qu'il

entre dans une compagnie où la converſation eſt animée, ſon apparition fera naître tout à coup le ſilence. Eſt-il queſtion d'acheter quelque choſe, de contracter avec quelqu'un, ou de faire quelques-unes de ces choſes qui ſont indiſpenſables dans le commerce journalier de la vie, notre pauvre Philoſophe n'aura pas l'air d'un homme, il vous paroîtra auſſi ſtupide qu'une ſouche. Blockhead
Enfin il eſt ſi inepte à toutes les affaires de la vie, il eſt ſi éloigné des opinions & des coutumes ordinaires, qu'il ne peut être d'aucune utilité ni à lui-même, ni à ſa patrie, ni aux ſiens. Des mœurs & des ſentimens ſi extraordinaires doivent néceſſairement lui attirer une haine univerſelle. Car ſe fait-il quelque choſe dans le monde qui ne ſoit marqué au


coin de la Folie, qui ne ſoit fait par des foux & pour des foux? Si quelqu'un s'aviſe de vouloir s'oppoſer lui ſeul à cette Folie univerſelle, je lui conſeille d'imiter plutôt l'exemple de Timon le Miſanthrope, & d'aller s'enfoncer dans quelque ſolitude profonde pour y jouir tout ſeul de ſa chère ſageſſe.

Mais pour en revenir à ce que je diſois d'abord; quelle force a pu contraindre les hommes naturellement durs, ſauvages & ruſtiques à ſe raſſembler dans des villes pour y vivre en ſociété? C'eſt la Flatterie. Car c'eſt là ce que ſignifie la lyre d'Amphion & d'Orphée. Lorsque le Peuple de Rome révolté contre le Sénat étoit prêt à ſe porter aux dernières extrémités, comment parvint-on à le ramener à la paix & à la concorde?

Fut-ce par un discours philosophique? Point du tout. Il ne fallut pour cela que la fable ridicule & puérile des Membres & de l'Estomac. Et Thémistocle avec la fable du Renard & du Hérisson, qui est aussi ridicule que la première, produisit un effet à peu près semblable. Quel est le sage, qui, avec toute son éloquence pourroit jamais faire ce que Sertorius (y) fit avec sa fable de la Biche, & l'apologue ridicule des queues de cheval; ce que Lycurgue fit avec ses deux chiens? Sans parler ici de Minos

(y) Sertorius faisoit accroire aux Ibériens que Diane lui avoit donné une biche blanche qui lui disoit tout ce qu'il désiroit savoir. Le même général voulant prouver à ses soldats que l'esprit vaut mieux que la force, fit venir deux chevaux, & ordonna à un homme fort d'arracher la queue de l'un d'eux, mais il n'en put venir à bout, parce qu'il la prenoit à poignée; tandis qu'un homme plus foible vint à bout d'arracher celle de l'autre cheval, en la prenant crin à crin.



ni de Numa, qui par les fables qu'ils inventèrent vinrent tous deux à bout de gouverner la populace extravagante. C'est par de pareilles niaiseries qu'on Silliness peut remuer cet énorme & puissant animal qu'on appelle peuple.





D'ailleurs, quelle eſt la ville qui ait jamais conſenti à recevoir les loix de Platon ou d'Ariſtote, ou à ſuivre les maximes de Socrate ? Qui eût jamais pu perſuader aux Décius de ſe ſacrifier pour leur patrie, à Curtius de ſe précipiter dans un gouffre, ſi non la vaine gloire, cette Syrène enchantereſſe qui déplaît ſi ſouverainement aux ſages ? Quoi de plus extravagant, diſent-ils, que de flatter lâchement le peuple pour avoir part à ſes grâces, que d'acheter ſes faveurs par des profuſions, de rechercher avec ardeur l'applaudiſſement de tant de foux, d'être enivré de tant d'acclamations tumultueuſes, de ſe laiſſer porter en triomphe comme les images des Dieux, ou de ſe faire élever comme une ſtatue au milieu d'un marché pour être vu de

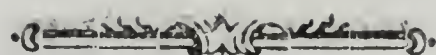
la populace ? Ces noms, ces ſurnoms, tous ces honneurs divins rendus à des gens qui ne méritent pas même le nom d'hommes, toutes ces apothéoſes publiques en faveur des tyrans les plus odieux; toutes ces choſes, diſent les Philoſophes, ne ſont-elles pas autant de folies ridicules dont on ne ſauroit aſſez ſe moquer ? Eh! Meſſieurs, qui vous dit le contraire ? Mais c'eſt pourtant pour l'amour de ces folies que les plus grands héros ont fait toutes ces actions éclatantes, que les Poëtes & les Orateurs ont élevées juſqu'aux cieux. C'eſt cette Folie qui élève les villes, c'eſt cette Folie qui ſoutient les Empires, les loix, la religion, les conſeils, les tribunaux; en un mot, c'eſt cette Folie qui eſt la baſe & le fondement



de la vie humaine, & qui gouverne l'Univers au gré de ſa marotte.

Mais, pour dire auſſi quelque choſe des ſciences & des arts, n'eſt-ce pas la ſoif de la gloire qui a excité les hommes à inventer & à tranſmettre à la poſtérité tous ces arts, toutes ces ſciences que l'on regarde comme quelque choſe de ſi merveilleux ? Plus foux que tous les autres foux enſemble, les inventeurs de ſciences & des arts ont cru que je ne ſais quelle réputation, qui eſt pourtant la choſe du monde la plus chimérique, pourroit les dédommager de leurs travaux & de leurs veilles. Enfin c'eſt à leur Folie que vous devez les principaux agrémens de la vie, & vous avez par-là le plaiſir bien doux de jouir même de la Folie des autres.

Après avoir loué ma puiſſance & mon induſtrie, que diriez-vous ſi je m'aviſois auſſi de faire l'éloge de ma prudence? Bon! me direz-vous, prouver que la prudence peut s'allier avec la Folie, c'eſt prouver que l'eau peut ſe mêler avec le feu. J'eſpère pourtant en venir à bout, ſi vous voulez m'écouter auſſi attentivement que vous l'avez fait juſqu'à préſent. D'abord ſi la prudence conſiſte dans l'expérience; qui mérite mieux le titre glorieux de prudent, ou le ſage que la crainte ou la honte empêchent de rien entreprendre; ou le fou qui n'ayant point de honte, & ne voyant jamais le danger, entreprend hardiment tout ce qui lui paſſe par la tête? Le ſage, le nez toujours collé ſur les livres des anciens, n'apprend



que de vaines paroles ſubtilement combinées ; le fou au contraire, expoſé ſans ceſſe à tous les caprices du ſort, apprend à ce qu'il me ſemble, au milieu des revers, à connoître la véritable prudence. Homère, tout aveugle qu'il étoit, a très-bien vu cela quand il a dit : *Le Fou apprend à être ſage à ſes propres dépens.* Car il y a deux choſes qui empêchent ſur-tout l'homme de parvenir à bien connoître les choſes : la honte qui offuſque ſon ame ; & la crainte qui lui montre le danger, & le détourne d'entreprendre de grandes actions. Or la Folie nous débarraſſe à merveilles de ces deux choſes. Il y a bien peu de gens qui ſentent quelle foule d'autres avantages ſe procurent ceux qui renoncent pour toujours à la

honte & à la crainte. Il y en aura peut-être qui préféreront cette prudence qui confiſte à ſe faire une juſte idée des choſes ; mais écoutez-moi, de grâce, vous allez voir combien on eſt éloigné de cette vertu, même lorſqu'on croit la poſſéder toute entière.

D'abord il eſt clair que toutes les choſes humaines, telles que les Silènes d'Alcibiade (z), ont deux faces tout à fait différentes. Vous voyez d'abord l'extérieur des choſes ; mais tournez la médaille, le blanc deviendra noir, le noir vous paroîtra blanc ; vous verrez la laideur au lieu de la beauté, la miſère au lieu de l'opulence, la gloire au lieu de l'infamie, l'ignorance au lieu de

(z) Ces Silènes d'Alcibiade étoient des boëtes dont l'extérieur repréſentoit quelque figure ridicule, mais qui renfermoient au-dedans de jolies ſtatues.

la ſcience ; vous prendrez la foibleſſe pour la force, la baſſeſſe pour la grandeur d'ame, la triſteſſe pour la gaieté, la diſgrace pour la faveur, la haine pour l'amitié : vous verrez enfin toutes les choſes changer à chaque inſtant, ſelon le côté dont il vous plaira de les enviſager. Vous direz peut-être que je m'explique ici d'une manière trop philoſophique ; eh bien ! je vais vous parler plus clairement.

Qu'eſt-ce qui ne regarde pas un roi comme un mortel très-riche & très-puiſſant ? Mais ſi ſon ame n'eſt ornée d'aucune qualité eſtimable, s'il n'eſt pas ſatisfait de ce qu'il poſſède, n'eſt-il pas en effet très-pauvre ? ſi ſon ame eſt ſoumiſe à l'empire de pluſieurs paſſions vicieuſes, n'eſt-il pas le plus vil de tous

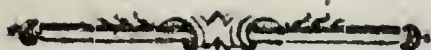
les

les esclaves ? On peut raisonner de même sur toutes les autres choses de ce monde, mais cet exemple suffit. À quoi aboutissent tous ces raisonnemens me direz-vous peut-être ? Vous allez voir. Quelqu'un qui, s'avisant d'arracher le masque des acteurs au moment où ils jouent leurs rôles, montreroit aux spectateurs leurs figures naturelles, ne troubleroit-il pas la scène, ne mériteroit-il pas d'être chassé du théâtre comme un extravagant ? Cependant tout changeroit aussitôt de face ; la femme deviendroit un homme, le jeune homme un vieillard ; les rois, les héros, les Dieux disparoîtroient aussitôt, & l'on ne verroit plus à leurs places que des misérables & des faquins. En détruisant l'illusion on feroit disparoître tout l'in-

térêt de la pièce. C'eſt ce traveſtiſſement, ce déguiſement qui attache les yeux du ſpectateur. Or qu'eſt-ce que la vie? c'eſt une eſpèce de comédie continuelle, où les hommes, déguiſés de mille manières différentes paroiſſent ſur la ſcène, jouent leurs rôles; juſqu'à ce que le maître du théâtre, après les avoir fait quelquefois changer de déguiſement, & paroître tantôt ſous la pourpre ſuperbe des rois, tantôt ſous les haillons dégoûtans de l'eſclavage & de la miſère, les force enfin à quitter le théâtre. À la vérité ce monde-ci n'eſt qu'une ombre paſſagère, mais telle eſt pourtant la comédie qu'on y joue tous les jours.

Si un ſage, tombé du ciel, paroiſſoit tout à coup au milieu de nous, & qu'il s'écriât: celui que vous regardez tous





comme votre Dieu & votre Seigneur, ne mérite pas même le nom d'homme, il n'eſt pas au-deſſus de la claſſe des bêtes, puiſqu'il ſe laiſſe conduire comme elles au gré de ſes paſſions brutales; il eſt le plus vil des eſclaves, puiſqu'il ſe ſoumet volontairement à tant de maîtres mépriſables. S'il diſoit à un homme qui pleure la mort de ſon père: réjouis-toi! ton père a commencé de vivre,



car la vie de ce monde n'eſt qu'une eſpèce de mort; s'il diſoit à un noble orgueilleux de ſes titres: tu n'es qu'un roturier & un bâtard, puiſque tu n'as point la vertu, ſans laquelle il n'eſt point de véritable nobleſſe. Enfin s'il parloit de cette manière de toutes les choſes de la vie; dites-moi, je vous prie, que gagneroit-il avec tous ces beaux discours? il ſe feroit regarder par-tout comme un furieux & un extravagant. Il eſt auſſi imprudent d'avoir une prudence pernicieuſe, qu'il eſt fou d'avoir une ſageſſe déplacée. Or il n'eſt point de prudence plus pernicieuſe que celle qui ne ſait pas s'accommoder au tems & aux circonſtances; & qui voudroit que la comédie ne fût point une comédie. *Buvez, ou allez vous-en*, diſoient

autrefois les Grecs à leurs convives; & ils avoient raiſon. La vraie prudence conſiſte, puiſque nous ſommes hommes, à ne pas vouloir être plus ſage que notre nature ne le comporte. Il faut ou ſupporter de bonne grâce les folies de la multitude, ou ſe laiſſer entraîner avec elle par le torrent des erreurs. Mais, direz-vous, c'eſt folie de ſe conduire ainſi; j'en conviens, pourvu que vous conveniez auſſi que c'eſt vraiment là ce qui s'appelle jouer la comédie de la vie.

Grands Dieux!... dirai-je, ne dirai-je pas, ce qui me reſte à dire? pourquoi le taire, puiſque rien n'eſt plus vrai? Mais peut-être feroit-il à propos, dans un ſujet de cette importance, d'appeller à mon ſecours, ces Muſes divines

que les poëtes invoquent ſi ſouvent pour des bagatelles. Deſcendez donc pour un moment de l'Hélicon, puiſſantes filles de Jupiter! inſpirez-moi: je vais prouver qu'aucun mortel ne ſauroit parvenir au Temple de la Sageſſe, à ce Temple ſacré & merveilleux, qu'on regarde comme l'aſyle impénétrable du bonheur, à moins que la Folie ne ſe charge de l'y conduire.

D'abord il eſt clair que toutes les paſſions déréglées ſont produites par la Folie. Car toute la différence qu'il y a entre un fou & un ſage, c'eſt que le premier obéit à ſes paſſions, & le ſecond à la raiſon. Voilà pourquoi les ſtoïciens ont interdit au ſage toutes les paſſions comme autant de maladies. Mais ce ſont pourtant ces paſſions qui ſervent

de guides à ceux qui volent avec ardeur dans la carrière de la ſageſſe; ce ſont elles qui les excitent à remplir tous les devoirs de la vertu, & leur inſpirent la penſée & le deſir de faire le bien. Sénèque ce ſtoïcien outré a beau dire que le ſage doit être abſolument ſans paſſions; un ſage de cette eſpèce ne ſeroit plus un homme, ce ſeroit une eſpèce de Dieu, ou plutôt un être imaginaire qui n'a jamais exiſté & n'existera jamais; ou enfin, pour parler plus clairement, ce ſeroit une idole ſtupide, dépourvue de tout ſentiment humain, & auſſi inſenſible que le marbre le plus dur. Que les ſtoïciens jouiſſent tant qu'ils voudront de leur ſage imaginaire, qu'ils l'aiment tout à leur aiſe; ils n'ont point à craindre de rivaux,


mais qu'ils aillent habiter avec lui la ville de Platon, ou le royaume des idées, ou enfin les espaces imaginaires. Comment ne pas abhorrer comme un monstre affreux, comment ne pas fuir comme un spectre hideux un homme de cette espèce, s'il étoit possible qu'il existât jamais. Sourd à la voix de la nature, les sentimens de la tendresse, de la pitié, de la bienfaisance ne font pas plus d'impression sur son cœur que s'il étoit formé du rocher le plus dur. Rien ne lui échappe, rien ne le trompe; la vue d'un lynx n'est pas si perçante que la sienne: il examine, il pèse tout à la dernière rigueur. Sans indulgence pour ses semblables, il n'est content que de lui-même. Il se croit le seul riche, le seul sain, le seul libre; il croit enfin

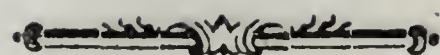
qu'il poſſède tout ce qu'on peut poſſéder dans le monde, mais il eſt le ſeul qui le croye. Sans ſe ſoucier d'avoir des amis, il n'eſt lui-même l'ami de perſonne. Il oſe mépriſer les Dieux mêmes, & tout ce qui ſe fait dans le monde eſt l'objet continuel de ſes critiques & de ſes railleries. Tel eſt l'animal que les ſtoïciens regardent comme un modèle de perfection & de ſageſſe. Dites-moi, je vous prie, quel eſt le peuple qui voudroit élire un tel homme pour ſon magiſtrat? quelle eſt l'armée qui voudroit l'avoir pour chef? Trouvera-t-il un homme qui veuille l'admettre à ſa table, une femme qui veuille l'épouſer, un valet qui conſente à le ſervir? Ou s'il en trouve par hazard, ne leur ſera-t-il pas bientôt à charge &

insupportable? Ne préféreroit-on pas mille fois un de ces aimables foux si communs dans le monde, qui, par cette qualité, font bien plus en état que d'autres de commander & d'obéir à des foux; Un de ces foux complaisans pour leurs femmes, agréables à leurs amis, joyeux dans un repas, aimables en sociétés, indulgens pour tout le monde; un de ces foux enfin qui se font gloire de participer à tout ce qui a quelque rapport à l'humanité. Mais je suis fâchée de m'être arrêtée si long-tems à parler de ce prétendu sage. Continuons d'examiner les avantages que je procure aux hommes.

Turret Si quelqu'un du haut d'une guérite élevée, s'amusoit à considérer le genre humain, comme les poëtes disent que

Jupiter le fait quelquefois; quelle foule de maux ne verroit-il pas affaillir de toutes parts la vie des miférables mortels! Une naiffance mal-propre & dégoûtante, une éducation pénible & douloureufe, une enfance expofée à la merci de tout ce qui l'environne, une jeuneffe foumife à tant d'études & de travaux; une vieilleffe fujette à tant d'infirmités infupportables, & enfin la trifte & dure néceffité de mourir. Ajoutez à cela cette foule innombrable de maladies qui nous affiègent continuellement pendant le cours de cette vie malheureufe, ces accidens qui nous menacent fans ceffe, ces infirmités qui nous accablent tout d'un coup, ce fiel amer qui empoifonne toujours nos inftans les plus doux. Sans parler encore de tous les maux que


l'homme fait à ſon ſemblable, tels que la pauvreté, la priſon, l'infamie, la honte, les tourmens, les embuches, les trahiſons, les procès, les outrages, les fourberies . . . . . Mais comment les compter? ils ſont en auſſi grand nombre que les grains de ſable qui couvrent les bords de la mer. Par quels crimes les hommes ont-ils dont mérité tous ces maux? ou quel Dieu irrité peut les avoir forcés à vivre dans cet abyme de miſères? Je vous dirois bien ce que j'en penſe; mais il ne m'eſt pas permis de le faire à préſent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un homme qui aura réfléchi ſérieuſement ſur toutes ces choſes, pourroit fort bien être tenté d'approuver l'exemple des Miléſiennes (*a*) quelque déplorable qu'il paroiſſe.

(*a*) On dit que les filles de Milet furent ſaiſies d'une fureur qui les portoit à ſe donner la mort.

Et qui ſont ceux que le dégoût de la vie a portés à ſe donner la mort? Ne ſont-ce pas ſur-tout des gens dévoués à la ſageſſe? ſans parler ici des Diogènes, des Xénocrates, des Catons, des Caſſius, des Brutus; Chiron qui pouvoit jouir de l'immortalité, ne préféra-t-il pas la mort? Voyez-donc ce qu'il arriveroit ſi la ſageſſe s'emparoit de tous les hommes. Bientôt la terre ſeroit déſerte, & il faudroit un nouveau Prométhée pour former un nouvel homme. Mais je ſais adoucir tous ces maux de mille manières différentes. Tantôt je diſtribue aux mortels l'ignorance & l'étourderie; tantôt je leur envoie la douce eſpérance d'un ſort plus heureux, ou je ſème ſous leurs pas les roſes éphémères de l'aimable volupté: charmés de



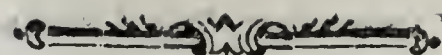
mes bienfaits ils quittent à regret la vie ; même lorſque la Parque n'ayant plus de quoi filer, la vie ſemble les abandonner elle-même ; & loin de prendre le moindre dégoût pour cette vie, ils conſervent pour elle un attachement qui augmente avec les raiſons qui devroient les engager à la quitter.

C'eſt par le moyen de mes bienfaits qu'on voit par-tout tant de vieillards accablés ſous le poids des années, & qui n'ont preſque plus la figure humaine, être encore ſi fort attachés à la vie. Ils bégayent, ils radotent, ils n'ont plus de dents dans la bouche, l'on apperçoit à peine quelques cheveux blancs ſur leur tête chauve ; malgré cela ils ſont encore ſi attachés à la vie, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour paſſer





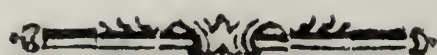
pour des jeunes gens. L'un fait teindre ſes cheveux blancs, l'autre cache ſon crâne pelé ſous une chevelure étran- Bald Pate gère; celui-ci fait enchâſſer dans ſa mâchoire dégarnie les dents de quelqu'animal qui lui reſſemble; celui-là meurt d'amour pour une jeune fille, & fait pour elle plus d'extravagances que


le jeune homme le plus novice & le plus fou. Quant à ces vieillards courbés qui, ſur le bord du tombeau, épouſent ſans dot une jeune fille qui ſera la femme des autres, c'eſt une choſe ſi commune à préſent, qu'on s'en fait, pour ainſi dire, une gloire. Mais ce qui eſt bien plus divertiſſant encore, c'eſt de voir ces femmes décrépites que la vieilleſſe ſemble avoir rétranchées depuis long-tems du nombre des vivans, ces cadavres ambulans, ces carcaſſes infectes qui exhalent par-tout une odeur ſépulchrale, & qui cependant s'écrient à chaque inſtant que rien n'eſt ſi doux que la vie. Le cœur plein de déſirs lubriques, elles ne ſongent qu'aux moyens d'aſſouvir la fureur utérine qui les poſſède encore; elles cherchent par-tout

quelque

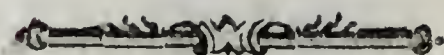


quelque nouveau Phaon qui, pour de l'argent, s'efforce d'apaiser le feu qui les dévore. Sans cesse occupées à se parer, elles se plâtrent le visage de fard; elles passent une partie de la journée devant le miroir, & cherchent à déguiser par toutes sortes de moyens les outrages secrets que les années ont faits



à la nature. Tantôt elles montrent leurs mamelles flasques & dégoûtantes, tantôt elles tâchent de réveiller la vigueur de leurs amans par les glapissemens de leur voix tremblotante & cassée. Elles boivent, elles dansent avec les jeunes filles, & écrivent comme elles des billets doux à leurs amans. Tout le monde se moque de ces extravagances, & ceux qui les font, passent par-tout pour des foux, comme ils le sont en effet. Mais ils s'en soucient fort peu. Contens d'eux-mêmes, ils nagent dans une mer de délices; ils savourent à longs traits les doux plaisirs; en un mot, ils jouissent du bonheur que je leur procure. Que ceux qui trouvent tout cela ridicule, me disent s'il ne vaut pas bien mieux passer ainsi sa vie dans une folie déli-

cieuſe, que de ſonger à chaque inſtant à s'aller pendre! Il eſt vrai que tous ces foux ſont deshonorés aux yeux du public; mais que leur importe? Le deshonneur eſt un de ces maux qu'ils ne reſſentent point, ou s'ils le ſentent quelquefois, ils parviennent bientôt à en chaſſer le ſentiment déſagréable. Qu'une pierre vous tombe ſur la tête, voilà ce qui s'appelle un mal; mais la honte, l'infamie, le deshonneur, les injures ne nuiſent qu'à ceux qui le veulent bien: un mal n'eſt pas un mal pour qui ne le ſent point. Tout le peuple te ſiffle, que t'importe, ſi tu t'applaudis toi-même. Or c'eſt la Folie ſeule qui fait qu'on s'applaudit ſoi-même. J'entends déjà les Philoſophes ſe récrier: c'eſt être malheureux que

d'être fou, que de vivre dans l'erreur & dans l'ignorance. Eh! mes amis, c'eſt être homme. Car en vérité, je ne vois pas pourquoi vous appelleriez malheureux un être qui vit conformément à ſa naiſſance, à ſon éducation, à ſa nature. N'eſt-ce pas là le ſort de tout ce qui exiſte? Tout ce qui reſte dans ſon état naturel ne ſauroit être malheureux; autrement l'on pourroit dire que l'homme eſt à plaindre de ne pas voler comme les oiſeaux, de ne pas marcher à quatre pattes comme les quadrupedes, de n'avoir pas la tête armée de cornes comme les taureaux: l'on pourroit dire de même qu'un beau cheval eſt malheureux de ne pas ſavoir la Grammaire, de ne pas manger des petits pâtés; & que le

ſort d'un taureau eſt déplorable, parce qu'il ne peut apprendre aucun des exercices de l'Académie. Or l'homme n'eſt pas plus malheureux d'être fou, que le cheval de n'être pas grammairien ; car la Folie eſt attachée à ſa nature. Mais voilà mes ſubtils raiſonneurs qui me font une nouvelle objection. Les Dieux, diſent-ils, ont donné à l'homme ſeul la connoiſſance des ſciences & des arts, afin qu'il puiſſe ſuppléer par ſon eſprit à ce que la nature lui a refuſé. Mais, dites-moi, je vous prie, y a-t-il apparence que la nature, cette mère tendre, qui fournit avec tant de prévoyance aux inſectes, aux plantes, & aux plus petites fleurs tout ce qui leur eſt néceſſaire, ait oublié de donner à l'homme les ſciences



& les arts, si elle les eût jugés nécessaires à son bonheur? Or les sciences & les arts ne viennent point de la nature. C'est Theut, génie ennemi du genre humain qui les inventa pour sa ruine. Loin donc qu'elles puissent lui être d'aucune utilité, elles n'ont au contraire été inventées que pour lui nuire, comme le prouve très-bien ce roi dont parle Platon qui condamnoit l'invention de l'alphabet.

C'est donc avec les autres pestes de la vie humaine que les sciences se sont glissées dans le monde; elles doivent leur origine à ceux qui inventèrent tous les crimes & tous les désordres, c'est-à-dire aux démons, génies malheureux qui tirent leur nom de ces sciences funestes. Les bonnes gens de l'âge

d'or ne connoiſſoient point toutes ces ſciences vaines & pernicieuſes; dociles aux impulſions de la nature, ils ſuivoient aveuglément les mouvemens de leur inſtinct. À quoi leur eût ſervi la Grammaire, puiſqu'ils n'avoient tous qu'un même langage, & qu'ils ne parloient que pour ſe faire entendre? Qu'avoient-ils beſoin de Logique, puiſque jamais des opinions contraires n'excitoient entr'eux de vaines diſputes? De quel uſage eût été la Rhétorique, à des gens qui n'avoient point de procès? Comment auroient-ils ſongé à faire des loix ſages & prudentes pour punir les crimes ou réprimer les vices, eux dont les mœurs étoient toujours pures & innocentes? Pleins de reſpect pour les Dieux, ils n'avoient point cette curio-



ſité ſacrilège qui cherche à pénétrer les ſecrets de la nature, à connoître les diſtances, les révolutions & les influences des aſtres, à découvrir les cauſes cachées de toutes les choſes. Ils étoient perſuadés que les foibles mortels ne peuvent ſans crime s'efforcer de paſſer les bornes que la nature a preſcrites à leur intelligence. Quant au deſir de connoître ce qui exiſte au-delà du ciel, c'eſt une extravagance qui ne leur vint jamais en tête.

L'innocence & la pureté de l'âge d'or ſe corrompant peu à peu, les génies mal-faiſans inventèrent, comme je l'ai déjà dit, les ſciences & les arts. Ils furent d'abord en petit nombre, & il y eut peu de gens qui les cultivèrent. Bientôt la ſuperſtition des Chaldéens,

& la légèreté oiſive des Grecs, en inventèrent une multitude innombrable qui devinrent autant de ſupplices pour les eſprits. Car la Grammaire ſeule qui eſt une des moindres, ſuffit pour tourmenter un homme pendant toute ſa vie. Cependant parmi toutes ces ſciences, les plus utiles ſont celles qui ont le plus de rapport avec le ſens commun, c'eſt-à-dire avec la Folie. Les Théologiens meurent de faim, les Phyſiciens ſe morfondent, on ſe moque des Aſtrologues, on mépriſe les Logiciens. Le Médecin lui ſeul vaut mieux que tous ces gens-là. Malgré la difficulté de ſon art, plus il eſt ignorant, étourdi, effronté, plus il lui eſt facile de gagner la confiance du public, & même celle des Princes les plus huppés. D'ailleurs



la Médecine, ſur-tout comme la plupart des Médecins la pratiquent aujourd'hui, n'eſt qu'une eſpèce de flatterie; & à cet égard, on peut dire qu'elle ne reſſemble pas mal à la Rhétorique.

Après les Médecins, les Gens de Loi méritent la ſeconde place; je ne ſais pas même ſi, en bonne juſtice, ils ne pourroient pas exiger la première. Quoiqu'il en ſoit, tous les Philoſophes (car je ne voudrois pas dire cela de moi-même) s'accordent à les tourner en ridicule, & à les regarder comme des ânes. Mais ce ſont pourtant ces ânes qui règlent comme il leur plaît les grandes & les petites affaires de ce monde : ces ignorans augmentent leurs revenus, tandis que le Théologien qui eſt inſtruit de tous les ſecrets de la Divinité, mange triſtement un mauvais plat de légumes, & eſt obligé de faire une guerre continuelle à la vermine qui le ronge.



Or puisque les sciences qui tiennent de plus près à la Folie nous rendent plus heureux que celles qui en sont éloignées; de quel bonheur ne jouissent donc pas ceux qui, n'ayant jamais eu



aucun commerce avec elles, ne suivent d'autre guide que la simple nature : guide fidèle qui ne les abandonne jamais tant qu'ils restent dans les bornes prescrites à l'humanité? La nature est enne-

mie de tout ce qui la déguiſe & la gêne, & ſes productions les plus parfaites ſont celles que l'art n'a point corrompues.

En effet les plus heureux de tous les animaux ne ſont-ils pas ceux qui, vivant ſans règle & ſans art, ne connoiſſent d'autres loix que celles de la nature? Eſt-il rien de plus heureux, de plus admirable que les abeilles? Quoiqu'elles n'ayent pas cinq ſens comme l'homme, leur architecture ne ſurpaſſe-t-elle pas infiniment la vôtre? Leur république n'eſt-elle pas mille fois plus admirable que toutes celles que vos Philoſophes ont imaginées? Conſidérons maintenant le cheval; il participe à toutes les miſères de l'humanité, parce que ſes ſens ont beaucoup de rapport



avec ceux de l'homme, parce qu'il vit avec l'homme. Voyez-le au milieu des combats; tantôt redoutant la honte de la défaite, il s'excite & bat des flancs; tantôt animé du deſir de la victoire, il s'avance avec ardeur & finit ſouvent par être percé de coups, & par mordre la pouſſière à côté de ſon maître expirant. Ajoutez à cela ces freins qui le retiennent, ces éperons qui le déchirent, ces écuries qui lui ſervent de priſons, ces verges, ces houſſines, ces brides, ces licoux, ces ſangles qui le tourmentent & le gênent ſans ceſſe; ces travaux de toute eſpèce qui l'accablent & le ruinent, & toutes les autres eſpèces de ſervitudes auxquelles il s'eſt ſoumis volontairement, lorſqu'à l'exemple de bien des Princes, le deſir de la vengeance

lui fit faire une grande ſottiſe (*b*). La vie des mouches & des oiſeaux n'eſt-elle pas mille fois préférable? ils vivent heureux en s'abandonnant machinalement aux douces impulſions de la nature, pourvu toutefois qu'ils échappent aux pièges des hommes. Enfermez-les dans des cages, accoutumez-les à répéter des mots de vos langues humaines; vous verrez comme ils perdront bientôt leurs grâces & leur beauté naturelle! Tant il eſt vrai, à tous égards, que les choſes qui ne doivent leurs agrémens qu'à la nature, ſont bien au-deſſus de celles que l'art déguiſe ſous des ornemens étrangers! C'eſt pour cela que je ne puis me laſſer de louer le

(*b*) Eraſme veut parler ici de l'Apologue du Cheval & du Cerf qu'on lit dans Horace.

coq de Lucien (*c*) qui, par le moyen de la Métempſycoſe avoit été Pythagore; il avoit paſſé par toutes ſortes de conditions; Philoſophe, homme, femme, roi, particulier, poiſſon, cheval, grenouille, éponge même, à ce que je crois; il avoit goûté de tout: & il jugea à la fin, que l'homme eſt le plus malheureux de tous les animaux, parce qu'il eſt le seul qui ne ſoit pas content de ſon ſort, & qui cherche à ſortir du cercle dont la nature a circonſcrit toutes ſes facultés. Il diſoit auſſi qu'il eſtimoit beaucoup plus les ſtupides & les ignorans que les ſavans & les grands génies;

(*c*) Lucien dans un de ſes dialogues fait parler Mycille avec un coq, à qui il fait dire qu'il a été Pythagore.

génies; & que Gryllus, lorſque Circé l'eut changé en cochon, fut bien plus aviſé que le ſage Ulyſſe, puiſqu'il aima mieux paſſer ſa vie à grogner tranquillement dans une étable, que d'aller avec ce héros s'expoſer de nouveau à tant de fâcheux hazards. Homère, le père des fables, paroît ne pas trop s'écarter de mon ſentiment, lorſqu'il appelle tous les hommes miſérables ; lorſqu'il donne l'épithète d'infortuné à Ulyſſe qu'il nous repréſente comme un modèle de ſageſſe; épithète qu'il ne donna jamais aux Paris, aux Ajax, ni aux Achilles, qui ont tous l'honneur d'être des foux.

Et pourquoi cet Ulyſſe étoit-il ſi malheureux? C'eſt parce que ſa tête étoit toujours remplie de ruſes & d'artifices; parce qu'il ne faiſoit rien ſans


consulter Pallas; & que, s'écartant autant qu'il pouvoit des loix de la nature, il avoit beaucoup trop de sagesse & de prudence.

Ouï, plus les hommes s'adonnent à la sagesse, plus ils s'éloignent du bonheur. Plus foux que les foux mêmes, ils oublient alors qu'ils ne sont que des hommes, & veulent paroître des Dieux; ils entassent, à l'exemple des Titans, sciences sur sciences, arts sur arts, & s'en servent comme d'autant de machines pour faire la guerre à la nature. C'est donc en se rapprochant autant qu'ils pourront de l'ignorance & de la folie des brutes, c'est en n'entreprenant jamais rien qui soit au-dessus de leur condition & de leur nature, que les hommes verront diminuer sensiblement

les misères innombrables qui les tourmentent & les accablent. Voyons un peu si, sans employer les argumens des stoïciens, on ne pourroit pas prouver cela par quelque bon exemple!

Grands Dieux! est-il donc des gens plus heureux sur la terre que ceux à qui l'on donne ordinairement les beaux noms de foux, d'extravagans, d'insensés & d'imbécilles? Vous trouverez peut-être ce que j'avance ici extravagant & ridicule; mais pourtant je puis vous assurer que rien n'est plus vrai. D'abord ils ne craignent point la mort; ce qui, certes! n'est pas un petit avantage. Ils ne connoissent ni les remords dévorans d'une mauvaise conscience, ni les vaines terreurs qu'inspirent aux autres hommes les fables des enfers, ni les frayeurs que



leur causent les spectres & les revenans; jamais la crainte des maux qui les menacent, jamais l'espérance des biens qui peuvent leur arriver, ne sauroit troubler un seul instant la tranquillité de leur ame: en un mot, ils ne sont point déchirés par cette foule de maux qui assiègent continuellement la vie humaine; ils n'ont ni honte, ni crainte, ni ambition, ni jalousie, ni tendresse; & s'ils sont assez heureux pour approcher de bien près de la stupidité des brutes, ils ont même, selon les Théologiens, l'avantage d'être impeccables. O toi! le plus fou de tous les hommes, toi qui aspires à la sagesse, pèses un peu, je te prie, toutes les peines, toutes les inquiétudes qui déchirent jour & nuit ton ame, jettes un coup-d'œil sur

les épines que cette ſageſſe ſème ſur tous les inſtans de ta vie ; & tu connoîtras enfin de quelle foule de maux je préſerve mes favoris ! Toujours gais & contens, non-ſeulement ils jouent, chantent, rient & s'amuſent ſans ceſſe ; mais ils répandent encore les jeux, les ris & les plaiſirs ſur tous ceux qui les environnent. On diroit que les Dieux ne les ont donnés à la terre que pour égayer la triſteſſe de la vie humaine. C'eſt pour cela que les hommes, qui, ſur toute autre choſe, ont des ſentimens ſi différens ; s'accordent tous ſur le compte des foux. On les recherche, on les aime, on les careſſe, on les entretient, on les nourrit, on les ſecoure dans leurs malheurs, enfin on leur permet de tout faire &

de tout dire impunément. Toute la nature eſt ſi éloignée de leur nuire, que les bêtes mêmes les plus féroces, comme ſi elles avoient un ſentiment naturel de leur innocence, les reſpectent & ne leur font aucun mal. On a bien raiſon de les honorer & de les reſpecter ainſi, car ils ſont conſacrés aux Dieux & ſur-tout à moi.

D'ailleurs les plus grands rois ne trouvent-ils pas tant de plaiſir à vivre avec les foux, qu'il y en a quelques-uns, qui ne peuvent ni manger, ni ſe



promener, ni paſſer un ſeul inſtant ſans eux? ils les eſtiment bien plus que ces Philoſophes fades & chagrins qu'ils entretiennent ordinairement par vanité auprès de leurs perſonnes. Cette préférence n'eſt, ſelon moi, ni étonnante, ni difficile à comprendre; car ces ſages-là n'ont jamais que des choſes triſtes & déſagréables à dire aux Princes. Fiers de leur ſcience, ils oſent même quelquefois bleſſer leurs oreilles délicates par des vérités dures & piquantes. Les foux, au contraire, leur procurent mille plaiſirs divers; à chaque inſtant ils les amuſent, les divertiſſent, & les font éclater de rire.

Mais une autre bonne qualité de mes foux, qui n'eſt ſûrement pas à mépriſer; c'eſt qu'ils ſont les ſeuls de tous

les hommes qui ſoient ſincères & véré-diques. Or qu'y a-t-il de plus beau que la vérité? Alcibiade a beau dire dans Platon que l'enfance & le vin la font dire; c'eſt à moi ſeule qu'appar-tient cette gloire; comme le dit fort bien Euripide dans cette belle parole: *Le fou dit des folies.* Tout ce que le fou a dans l'ame, eſt écrit ſur ſon vi-ſage, & ſa bouche le dit ſans déguiſe-ment; au lieu que le ſage, ſelon le même Euripide, a deux langues, l'une pour dire la vérité, & l'autre pour la déguiſer ou la diſſimuler à propos. Il poſſède l'art de changer le blanc en noir, & le noir en blanc; ſa bouche ſouffle également le froid & le chaud; & ſes diſcours ſont ſouvent bien éloignés de ſes penſées.

Malgré tout l'éclat qui les environne, les Princes me paroiſſent pourtant malheureux de n'avoir perſonne qui leur diſe la vérité, & d'être obligés de prendre pour amis des flatteurs qui la déguiſent. Mais, me dira-t-on, les Princes n'aiment pas entendre la vérité, & c'eſt pour cela qu'ils évitent la compagnie des ſages, de peur d'en rencontrer quelques-uns qui oſent prendre la liberté de leur dire plutôt des choſes vraies que des choſes agréables. J'en conviens avec vous; les rois n'aiment pas la vérité. Mais c'eſt une raiſon de plus, d'être étonnés qu'ils entendent avec plaiſir de la bouche de mes foux, non-ſeulement des vérités, mais même les injures les moins équivoques; & qu'un propos, pour lequel ils feroient

pendre un Philoſophe, les divertiſſe dans la bouche d'un fou. La vérité, lorſqu'elle n'offenſe pas, a quelque choſe de naïf qui fait plaiſir; or c'eſt aux foux ſeuls que les Dieux ont accordé le don de la dire ſans offenſer. C'eſt à peu près par la même raiſon que les femmes, qui ſont naturellement ſi portées aux plaiſirs & aux bagatelles, ſe plaiſent ordinairement beaucoup avec les foux; & un autre avantage qu'elles y trouvent encore,



c'eſt de faire paſſer pour des jeux & des badinages tout ce qu'elles font avec eux; quoique ſouvent le ſérieux y entre pour beaucoup: mais les femmes ſont ſi ingénieuſes, ſur-tout lorſqu'il s'agit de colorer leurs ſottiſes!

Pour en revenir donc au bonheur de mes foux; après avoir paſſé leur vie au milieu de la joie & des plaiſirs, ils ſortent de ce monde, ſans craindre la mort, ſans la ſentir, & vont tout droit dans les champs Éliſées, où leurs ames fortunées goûtent dans une ſainte oiſiveté, les plaiſirs les plus raviſſans. Donnez-moi, à préſent, l'homme le plus ſage que vous pourrez imaginer; & comparons-le avec un de mes foux. Il paſſe ſon enfance & ſa jeuneſſe à ſe tourmenter pour apprendre mille ſciences

diverſes; il perd ſes plus belles journées dans les veilles, les peines & les travaux, ſans goûter le moindre plaiſir dans tout le reſte de ſa vie. Toujours pauvre, miſérable, triſte & de mauvaiſe humeur; à charge à lui-même, inſupportable aux autres; la pâleur, la maigreur, la vieilleſſe & les infirmités de toute eſpèce viennent l'accabler au milieu de ſa carrière, & il meurt enfin dans un âge où les autres hommes commencent à vivre. Quoiqu'à dire vrai, l'heure de la mort eſt bien indifférente pour celui qui n'a jamais vécu. Tel eſt le portrait magnifique de cet illuſtre ſage.

Mais j'entends encore coaſſer ces grenouilles ſtoïciennes (*d*). Rien diſent-

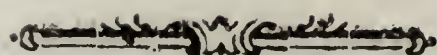
(*d*) On appelloit les Sophiſtes *Grenouilles d'Égypte*, à cauſe de leur babil importun.

ils, n'eſt plus déplorable que la fré-néſie; or la grande Folie approche bien de la frénéſie, ou plutôt c'eſt la fré-néſie elle-même. Qu'eſt-ce qu'un frénétique, n'eſt-ce pas un homme dont l'eſprit eſt égaré? — C'eſt battre la campagne que de raiſonner ainſi. Tâ-chons de pulvériſer encore cette objec-tion, pourvu toutesfois que les Muſes ne m'abandonnent pas. L'argument eſt des plus ſubtils. Mais ces Meſſieurs les Dialecticiens qui veulent tant paſſer pour avoir du bon ſens, devroient du moins ſe ſouvenir que Socrate dit fort bien dans Platon, qu'en diviſant une Vénus en deux, on en fait deux Vénus; qu'en diviſant un Cupidon en deux, on en fait deux Cupidons: & par conſéquent ils devroient penſer auſſi qu'il pourroit

bien y avoir frénésie & frénésie. En effet, toutes les frénésies ne sont pas funestes; car sans cela, Horace n'eût pas dit que la frénésie des poëtes est agréable; Platon n'eût pas compté entre les plus grands biens de la vie la frénésie des poëtes, des prophètes & des amans; la Sybille n'eût pas nommé frénésie les travaux du pieux Énée. Ouï, il y a deux espèces de frénésies. Il en est une, fille affreuse des enfers, que les cruelles Furies répandent sur la terre, toutes les fois qu'elles jettent leurs horribles serpens dans les cœurs des mortels, pour y souffler les fureurs de la guerre, la soif insatiable de l'or, l'amour honteux & criminel; pour y exciter le parricide, l'inceste, & tous les autres crimes de cette espèce: ou enfin, lors-

qu'elles tourmentent elles-mêmes les coupables mortels, en agitant avec fureur dans leurs ames criminelles leurs flambeaux épouvantables. Il en eft une autre, bien différente de la première, qui eft deftinée à faire le bonheur de tous les hommes, & c'eft de moi qu'elle tient fon exiftence. Elle confifte dans une certaine illufion délicieufe qui s'empare de l'ame, lui fait oublier toutes les peines, toutes les inquiétudes, tous les chagrins de la vie, & la plonge dans un torrent de plaifirs. C'eft cette douce illufion que Cicéron, dans une lettre à Atticus, regarde comme un grand préfent des Dieux, parce qu'elle a la puiffance de nous ôter le fentiment défagréable d'un fi grand nombre de maux. C'eft cette illufion que regrettoit

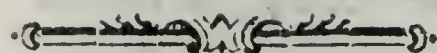


tant un certain Grec, lorsque l'art des Médecins l'eut privé de la plus agréable des folies. Assis tout seul au théâtre pendant des journées entières, il rioit, il applaudissoit, comme s'il eût entendu les plus belles comédies du monde, & cependant il n'entendoit rien. D'ailleurs il remplissoit exactement tous les devoirs de la société; bon ami, mari complaisant, maître indulgent, il ne se mettoit point en fureur pour une bouteille décoiffée. Cruels amis! s'écria-t-il, lorsque les remèdes l'eurent fait revenir à lui, loin de me faire du bien, vous m'ôtez la vie, en m'arrachant à mes plaisirs, en me privant d'une illusion qui faisoit mon bonheur. Il avoit bien raison de parler ainsi; & ceux qui regardoient cette heureuse & douce folie

comme

comme une maladie que la Médecine devoit détruire, ſe trompoient bien lourdement, & avoient plus beſoin d'ellébore que celui à qui ils en faiſoient prendre.

D'ailleurs je n'ai pas décidé que toutes les illuſions des ſens & de l'eſprit fuſſent autant de folies. Un homme, par exemple, qui, parce qu'il a la berlue, prend un mulet pour un âne, ou admire comme un poëme ſublime la plus déteſtable des rapſodies; ne paſſera pas d'abord pour un fou. Au lieu qu'on accordera ſans difficulté ce titre à celui qui, ayant le jugement auſſi troublé que les ſens, garde continuellement une aliénation contraire aux mœurs & aux uſages ordinaires. Tel ſeroit, par exemple, un homme qui,



toutes les fois qu'il entendroit braire une âne, s'imagineroit entendre une ſymphonie raviſſante; ou qui ſe croiroit auſſi riche & auſſi puiſſant que Créſus, quoiqu'il fût né dans la miſère & la baſſeſſe. Cette eſpèce de folie, lorſqu'elle eſt jointe à la gaieté, comme cela arrive ordinairement, divertit beaucoup & ceux qui l'éprouvent, & ceux qui la voient dans les autres, ſans en être atteints eux-mêmes. Et en cela, mon pouvoir a bien plus d'étendue qu'on ne le croit ordinairement. On voit par-tout les foux rire les uns des autres, & ſe procurer ainſi mutuellement du plaiſir. Il arrive même ſouvent que le plus fou rit de meilleur cœur de celui qui l'eſt moins. Mais, ſelon moi, plus on a d'eſpèces de

folies, plus on eſt heureux; pourvu cependant qu'on ne ſorte point du genre de Folie qui m'eſt propre: genre ſi général & ſi étendu, que je doute que l'on puiſſe trouver ſur toute la ſurface du globe un ſeul homme qui ſoit ſage à toutes les heures, & qui ne reſſente pas de tems en tems quelque effet de ma puiſſance. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que celui, par exemple, qui prendroit une citrouille Pumpkin
pour une femme, ſeroit regardé partout comme un fou, parce que ce genre de Folie n'eſt pas ordinaire: au lieu qu'un homme qui ſe félicite d'avoir une femme plus chaſte que Pénélope, & qui vit dans cette douce erreur, pendant que la dame traite aſſez bien un grand nombre d'amans; ne paſſera jamais



pour fou, parce que c'eſt une choſe ordinaire & qui arrive, pour ainſi dire, à tous les maris.

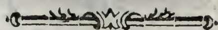
On peut mettre dans la même claſſe ces gens qui n'aiment autre choſe que la chaſſe. C'eſt un très-grand plaiſir, ſelon eux, d'entendre le ſon rude & déſagréable des cors, & les hurlemens affreux des chiens : je crois même qu'ils flairent la fiente de leurs chiens avec autant de volupté que ſi c'étoit du muſc. Quel plaiſir, lorſqu'il eſt queſtion de déchirer une bête ſauvage ! Couper, arracher les membres des bœufs & des moutons, c'eſt une occupation vile & mépriſable qu'on abandonne à la canaille; mais déchirer les membres palpitans d'une bête ſauvage, c'eſt un exercice noble & glorieux qui n'eſt réſervé qu'aux

héros. C'eſt à genoux, la tête nue, avec un couteau conſacré à cet uſage, (car ce ſeroit un crime d'en employer un autre) c'eſt avec certains geſtes, avec un certain reſpect religieux que ſe fait cette impoſante cérémonie; pendant que tous les aſſiſtans rangés autour du ſacrificateur & gardant un reſpectueux ſilence, admirent, comme quelque choſe de merveilleux & de nouveau, ce ſpectacle qu'ils ont peut-être déjà vu plus de mille fois. Heureux le mortel qui eſt admis à goûter un petit morceau de la bête! c'eſt un honneur qu'il regarde comme un des titres les plus glorieux de ſa famille. Tout ce que gagnent ces chaſſeurs déterminés, c'eſt qu'ils deviennent à la fin preſqu'auſſi ſauvages que les bêtes qu'ils pourſuivent & qu'ils

mangent; & malgré cela ils ſont très-perſuadés qu'ils mènent une vie vraiment royale.

Une autre eſpèce de foux qui ne reſſemblent pas mal à ces chaſſeurs, ce ſont ces gens qui, poſſédés de la paſſion inſatiable de bâtir, détruiſent ce qu'ils ont élevé, relèvent ce qu'ils ont détruit, changent continuellement les carrés en ronds & les ronds en carrés; jusqu'à ce qu'enfin, ruinés de fond en comble, ils n'ayent plus ni maiſon ni pain. Mais enfin ils ont toujours paſſé quelques années très-agréablement.

Après ceux-là viennent les Alchimiſtes; la tête continuellement pleine de ſecrets nouveaux, ils cherchent à changer la nature des choſes, ils veulent tranſmuer les métaux, & pourſuivent

par monts & par vaux je ne ſais quelle quinteſſence chimérique qu'ils n'attraperont jamais. Enivrés des vapeurs d'une douce eſpérance, ils ne regrettent ni peines, ni travaux, & leur eſprit merveilleuſement fertile à inventer chaque jour quelque nouvelle erreur qui les trompe agréablement, les conduit enfin à une telle miſère, qu'il ne leur reſte pas même de quoi bâtir le plus petit fourneau. Lorſqu'ils en ſont réduits là, leurs ſonges agréables ne les abandonnent point encore, ils emploient tous leurs efforts pour exciter les autres à courir après ce bonheur qu'ils ne peuvent plus pourſuivre; & quand même cette dernière reſſource leur manqueroit encore, ils ſe conſoleroient aſſez en penſant à cette belle ſentence: *Dans les grandes choſes*,

il ſuffit d'avoir oſé. Peut-être auſſi regretteroient-ils alors que le ciel n'ait pas donné à l'homme une vie aſſez longue, pour venir à bout d'une ſi grande entrepriſe.

Quant aux joueurs, je ne ſais ſi je dois les mettre au nombre de mes foux. Il eſt vrai que rien n'eſt plus fou &



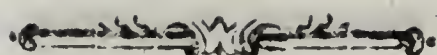
plus ridicule que le ſpectacle qu'ils donnent tous les jours. Tantôt on en

voit qui aiment le jeu avec tant de paſſion, qu'ils ſentent battre & palpiter leur cœur dès qu'ils entendent le ſon des dés. D'autres leurrés ſans ceſſe par le doux eſpoir du gain, viennent briſer le vaiſſeau de leur fortune contre l'écueil dangereux du hazard; échappés tout nus au naufrage, ils finiſſent ordinairement par être fripons; mais par une délicateſſe ſingulière, ils aiment mieux tromper tout autre joueur que celui qui les a dépouillés. Tantôt on voit des vieillards décrépits & preſqu'aveugles jouer encore avec des lunettes ſur le nez ; d'autres, lorſqu'une goutte bien méritée leur a roidi les phalanges des doigts, payent quelqu'un qui jette les dés pour eux. Les joueurs m'appartiennent certaine-

ment à tous ces égards; mais la rage s'empare ſi ſouvent d'eux, que je ferois mieux, à ce que je crois, de les renvoyer aux Furies.

Mais voici des gens qui ſont, ſans contredit, tout à fait des nôtres. Je veux parler de ceux qui ſe plaiſent à écouter ou à débiter toutes ces fables ridicules de miracles & de prodiges. Avec quel plaiſir, avec quelle avidité le peuple n'écoute-t-il pas toutes ces hiſtoires incroyables de ſpectres, d'eſprits, de revenans, d'enfer, & tous les autres prodiges de cette eſpèce! Plus le narrateur s'écarte de la vraiſemblance, plus il eſt ſûr d'en impoſer à ſes auditeurs, & de chatouiller agréablement leurs oreilles avides. Il ne faut pourtant pas croire que toutes ces

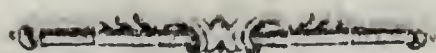
 

choſes n'aboutiſſent qu'à déſennuyer ceux qui les diſent ou qui les écoutent; elles ont une utilité bien plus ſolide, elles ſervent à faire bouillir la marmitte des prêtres & des moines.

Il n'y a pas grande différence entre ces foux-là & ceux qui, par une folle confiance dans la protection des Saints, ſont toujours bercés des plus douces eſpérances. L'un croit qu'il ne lui arrivera aucun mal dans la journée, s'il a le bonheur de voir dans la matinée quelqu'image ou quelque ſtatue coloſſale de St. Chriſtophe le Poliphème des Chrétiens; l'autre eſt perſuadé qu'il ſortira ſain & ſauf d'un combat, parce qu'avant l'action, il a fait un certain petit compliment à la ſtatue de Ste. Barbe; un troiſième ne doute point qu'il ne



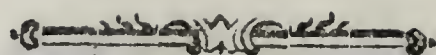
devienne bientôt riche, parce qu'à certains jours de la ſemaine, il ne manque jamais d'aller faire une viſite à l'image de St. Eraſme, de faire brûler devant

elle certains petits cierges en marmotant certaines petites oraiſons. D'autres ont imaginé un St. George, qui leur tient lieu en même-tems, & de l'Hercule, & de l'Hyppolite des Païens. Ils parent avec dévotion ſon cheval de boucles & de harnois précieux; peu s'en faut qu'ils ne lui rendent le même culte qu'au cavalier, pour lequel ils ont tant de vénération qu'ils jurent par ſon caſque comme les Dieux juroient par le ſtyx.

Que dirai-je de ceux qui ſe repoſant tranquillement ſur les indulgences, comptent tellement ſur leur efficace, qu'ils meſurent comme avec un clepſydre le tems qu'ils ont à reſter dans le purgatoire; & en calculent les ſiècles, les années, les mois, les jours & les

heures avec autant d'exactitude que s'ils en avoient fait des tables mathématiques ? Et ces autres qui, pleins de confiance dans certains caractères, dans certaines prières magiques que quelque dévot imposteur aura inventés pour son plaisir ou pour son profit ; ne se promettent rien moins que des richesses, des honneurs, des plaisirs, de la bonne chère, une santé inaltérable, une vieillesse saine & vigoureuse, une vie très-longue, & enfin une place dans le Paradis tout auprès de Jésus-Christ. Quant à ce dernier avantage, ils ne veulent pourtant en jouir que le plus tard qu'ils pourront. C'est seulement lorsque les plaisirs de ce monde les auront entièrement abandonnés, c'est lorsqu'ils ne pourront plus en retenir un seul, qu'ils consen-



tent à goûter les délices céleſtes du Paradis.

Qu'un marchand, qu'un juge tire une petite pièce de monnoie du tas d'argent que lui ont procuré ſes rapines, & qu'il l'emploie à ces pieuſes bagatelles; il n'en faut pas davantage, il croit que ſon ame eſt purifiée de toutes les ſouillures de ſa vie: parjures, impudicités, querelles, débauches, meurtres, trahiſons, perfidies, impoſtures, la petite pièce de monnoie a tout racheté; & ſi bien racheté, qu'il croit n'avoir plus qu'à recommencer ſur nouveaux frais.

Peut-on trouver des hommes plus foux, & par conſéquent plus heureux que ceux qui croient qu'en récitant chaque jour certains verſets des pſeaumes, ils ne manqueront pas d'aller en Paradis?

Paradis? C'eſt, à ce qu'on dit, un certain diable (*e*) goguenard qui trouva



la vertu magique de ces verſets. Plus étourdi que ruſé, il fut aſſez imprudent

(*e*) Le diable, dit une Légende, rencontrant un jour St. Bernard, ſe vanta de ſavoir ſept verſets des pſeaumes qui avoient une telle vertu, qu'en les récitant tous les jours, on étoit ſûr de ſon ſalut. L'homme de Dieu fut curieux de connoître ces verſets: mais le

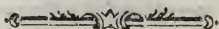
 

pour se vanter à St. Bernard de posséder ce beau secret; mais il avoit affaire à plus fin que lui, & le moine attrapa le diable. Toutes ces extravagances, dont je ne saurois presque m'empêcher de rougir moi-même, sont pourtant approuvées non-seulement par le peuple, mais encore par les Prêtres & les Théologiens.

Quelque chose d'aussi fou & d'aussi plaisant, ce sont ces Saints qu'on érige en protecteurs des différens pays. Chaque petite contrée a son patron, qu'elle honore avec des cérémonies particulières, & qui a aussi ses vertus toutes

diable s'obstina à les lui cacher. Je t'attraperai bien, dit le Saint, car je réciterai tous les jours le pseautier, & par conséquent tes sept versets. Sur cela, le diable craignant d'avoir donné lieu à une si belle dévotion, aima mieux révéler son secret.

particulières. L'un, par exemple, guérit du mal de dents, l'autre ſoulage les femmes en couche; celui-ci fait rendre les choſes volées, celui-là préſerve du naufrage, un autre protège les troupeaux, & ainſi du reſte. Car je n'aurois jamais fini, ſi je voulois rapporter toutes les vertus de ces ſaints patrons. Il y en a qui ont eux ſeuls pluſieurs vertus enſemble; telle eſt, par exemple, la Mère de Dieu, à qui le peuple attribue, pour ainſi dire, plus de puiſſance qu'à ſon fils. Mais les hommes demandent-ils autre choſe à ces divins patrons, que ce qui a rapport à la Folie? Parmi tant d'Ex-voto dont les murailles & même les voûtes de certains temples ſont garnies; en avez-vous jamais vu un ſeul qu'on y ait appendu

pour avoir été délivré de la Folie, ou pour être devenu tant ſoit peu plus ſage ?

L'un eſt échappé du naufrage; l'autre eſt guéri d'une bleſſure conſidérable qu'il avoit reçue dans la mêlée; celui-ci a rendu grâces au Ciel de ce que pendant le fort du combat, il s'eſt ſauvé avec autant de bonheur que de courage; celui-là de ce qu'ayant été pendu, il eſt tombé de la potence par la vertu de quelque ſaint ami des voleurs, & qu'il a pu recommencer de plus belle à détrouſſer les paſſans : ici l'on voit l'offrande d'un ſcélérat qui a forcé ſa priſon, & eſt échappé des mains de la juſtice ; là celle d'un homme qui ayant guéri naturellement d'une fièvre, a trompé l'avidité de ſon Médecin, qui

eſt furieux de ce qu'elle n'a pas duré plus long-tems: celui-ci a trouvé un remède dans un poiſon qui devoit le faire mourir, au grand chagrin de ſa femme qui regrette beaucoup ſon argent & ſes peines; celui-là dont la voiture a verſé, a eu le bonheur de ramener chez lui ſes chevaux ſains & ſaufs; un autre a remercié un ſaint de n'avoir pas été écraſé ſous les ruines d'un bâtiment qui l'ont accablé; un galant ſurpris par le mari de ſa maîtreſſe, ayant eu le bonheur d'en ſortir les braies nettes, a conſacré la mémoire de cette heureuſe avanture: aucun, aucun n'a encore remercié le Ciel d'avoir pu ſe délivrer de la Folie. Elle eſt ſi douce, ſi agréable, cette charmante Folie, que les hommes renonceroient à tout plutôt que de conſentir à en être privés.

Mais pourquoi m'embarquer ſur cet Océan immenſe de ſuperſtitions? Quand j'aurois reçu du Ciel, comme dit Virgile, cent bouches, cent langues & une voix de fer, je ne pourrois jamais venir à bout de rapporter toutes les eſpèces de Folies qui ſont ſur la terre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la vie de tous les Chrétiens eſt remplie d'une multitude d'extravagances de cette eſpèce, que les Prêtres autoriſent & fomentent avec plaiſir, parce qu'ils ſavent bien le profit qu'ils en retirent.

Au milieu de toutes ces folies, s'il s'élevoit quelque ſage importun qui oſât leur dire la vérité, & qu'il s'écriât tout à coup: C'eſt en vivant ſagement que vous éviterez les accidens malheureux; ce n'eſt pas ſeulement par l'ar-

gent que vous donnez aux Prêtres, que vos péchés ſont rachetés; mais c'eſt par l'horreur du péché, par les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes & toutes les autres bonnes œuvres. C'eſt en imitant la vie de tel ou tel Saint que vous mériterez ſa protection. De quelles douces erreurs le bavardage d'un tel homme ne priveroit-il pas tout d'un coup les ames? Quel déſordre ne mettroit-il pas dans les conſciences?

Mettons auſſi dans la claſſe précédente les foux qui, de leur vivant, règlent avec tant d'exactitude les cérémonies de leurs funérailles, qu'ils marquent le nombre de flambeaux, d'aſſiſtans, de chantres, de pleureurs à gage qui doivent accompagner le convoi. On diroit qu'ils eſpèrent jouir de cette



pompe funèbre quand ils feront dans le tombeau, ou qu'ils auroient honte d'être morts, fi leur cadavre n'étoit enterré avec toute cette magnificence. On diroit que la mort eft pour eux une charge d'Édile, & qu'ils s'exercent déjà à ordonner des fêtes & des feftins.

En parcourant avec tant de rapidité toutes les différentes claffes de foux,

n'oublions pourtant pas ces gens qui, avec les mœurs & les inclinations de la



plus vile canaille, ne cessent de vanter leurs vains titres de noblesse. L'un se fait descendre d'Énée, l'autre de Brutus, un troisième du roi Artus. Ils exposent par-tout les statues & les portraits



de leurs ancêtres ; ils vous répétent ſans ceſſe la kirielle ennuyeuſe de leurs ayeux & biſayeux ; ils n'ont à la bouche que des noms & des ſurnoms anciens ; & malgré tous leurs diſcours, on ne voit en eux que des gens auſſi ſtupides que des ſtatues, & qui valent ſouvent moins que les images qu'ils étalent. Avec tout cela, l'amour propre leur fait paſſer une vie heureuſe. Il ſe trouve même des gens aſſez foux pour reſpecter comme des Dieux ces animaux ſtupides qui ne méritent pas même le nom d'hommes.

Mais pourquoi me borner ici à une ou deux eſpèces de foux que l'amour propre rend heureux ? Eſt-ce qu'il ne répand pas de tous côtés le bonheur de mille manières différentes ? L'un ſe croit auſſi beau que Nirée, quoiqu'il ſoit

auſſi laid qu'un ſinge ; l'autre ſe regarde comme un ſecond Euclide ; parce qu'il eſt déjà parvenu à décrire quelques lignes à l'aide d'un compas ; un troiſième s'imagine chanter auſſi bien qu'Hermogène, quoiqu'il n'ait pas plus de diſpoſition pour la muſique que l'âne le plus diſgracié de la nature, & que ſa voix ſoit auſſi déſagréable & auſſi enrouée que celle d'un coq.

Un genre de folie qui n'eſt pas moins agréable que les précédentes, c'eſt celle de ces gens qui ſe vantent, & ſe font gloire des qualités & des talens de ceux qui ſont à leur ſervice, comme ſi c'étoit à eux que le Ciel les eût accordés. Tel étoit cet heureux riche dont parle Sénèque, qui, toutes les fois qu'il racontoit une hiſtoriette avoit toujours des do-


meſtiques à ſes côtés pour lui ſouffler les noms ; & qui, n'ayant qu'un ſouffle de vie, auroit oſé lutter contre les plus fameux athlétes, parce qu'il ſe croyoit la force de tous les eſclaves qu'il avoit chez lui.

Eſt-il beſoin de parler ici de ceux qui profeſſent les beaux-arts ? Ne ſait-on pas bien que l'amour propre leur eſt ſi naturel à tous, qu'il n'en exiſte peut-être pas un ſeul qui n'aimât mieux céder tout ſon petit patrimonie, que ſa réputation d'homme de génie ? Tels ſont ſur-tout les Comédiens, les Muſiciens, les Orateurs & les Poëtes. Moins tous ces Meſſieurs-là ont de talent, plus ils ont d'orgueil, de vanité & d'arrogance. Tous ces foux trouvent cependant d'autres foux qui les applaudiſſent ; que dis-

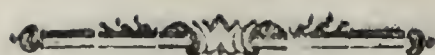
je? plus une chofe eft contraire au bon fens, plus elle s'attire d'admirateurs; ce qu'il y a de plus mauvais, eft toujours ce qui flatte le plus grand nombre: & rien n'eft plus naturel, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, la plus grande partie des hommes font foux. Or puisque les Artiftes les plus ignorants font toujours très-contens de leurs petites perfonnes, & jouiffent de l'admiration du plus grand nombre; ils auroient bien tort d'aller fe donner des peines infinies pour acquérir des vrais talens, qui ne ferviroient, au bout du compte, qu'à faire évanouir l'idée avantageufe qu'ils ont de leur propre mérite, qu'à les rendre plus modeftes, & à diminuer de beaucoup le nombre de leurs admirateurs.

Ce n'eſt pas ſeulement à chaque individu que la nature a diſtribué les dons heureux de l'amour propre ; chaque peuple, chaque nation, chaque ville même en général en a reçu une aſſez bonne doſe. Les Anglois ſe vantent d'être beaux hommes, bons muſiciens, & magnifiques dans leurs feſtins : les Écoſſois ſont fiers de leur nobleſſe, de leurs titres, de leurs alliances avec la maiſon de leurs rois, & de leur ſubtilité merveilleuſe dans les diſputes ſcholaſtiques : les François ſe piquent de politeſſe : les Pariſiens ſe glorifient ſur-tout d'avoir dans leur Sorbonne la plus ſavante école de Théologie : les Italiens perſuadés qu'ils poſſèdent excluſivement les belles-lettres & l'Éloquence, ſe croient les ſeuls peuples de la terre qui ne ſoient point

enfoncés dans les ténèbres de la barbarie ; & parmi eux, les Romains ſont ceux qui jouiſſent le plus de cette douce erreur ; ils rêvent à la grandeur des anciens Romains, & croient bonnement en tenir encore quelque choſe : les Vénitiens ſont heureux en penſant à leur nobleſſe : les Grecs en ſongeant qu'ils ſont les inventeurs des ſciences, & en s'arrogeant les titres de leurs anciens



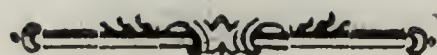


héros : les Turcs & toute cette multitude innombrable de barbares qui couvrent les trois quarts de la terre, ſe vantent d'être dans la vraie religion, & regardent en pitié les Chrétiens qu'ils traitent de vils ſuperſtitieux : les Juifs bien



plus heureux encore, vivent dans la douce attente de leur Meſſie, & ſe tiennent toujours, en attendant, conſtamment attachés à la loi de Moïſe : les Eſpagnols veulent paſſer pour les plus grands guerriers du monde : les Allemands fiers

de leur grande ſtature, ſe piquent auſſi de ſavoir la Magie & d'être de grands ſorciers. Mais ſans aller plus loin, ceci ſuffit ſans doute pour vous faire voir comme l'amour-propre répand par-tout les plaiſirs les plus doux ſur chaque homme en particulier, & ſur tous les hommes enſemble. Cet Amour-propre bienfaiſant a pour ſœur la Flatterie, qui lui reſſemble, pour ainſi dire, comme deux gouttes d'eau. En effet, ſe flatter ſoi-même, c'eſt amour-propre; flatter les autres, c'eſt ce qu'on appelle flatterie. Il eſt vrai qu'aujourd'hui la flatterie eſt en aſſez mauvaiſe odeur, mais c'eſt ſeulement chez les gens qui font plus d'attention au nom qu'à la choſe. Ils croient qu'elle ne ſauroit ſubſiſter avec la fidélité; ils ſe trom-


pent; les bêtes mêmes pourroient leur fournir des exemples du contraire. Eſt-il un animal plus flatteur, & en même tems plus fidèle que le chien? Eſt-il un animal plus careſſant, & pourtant plus ami de l'homme que l'écureuil? Ces exemples doivent ſuffire pour les convaincre; à moins cependant qu'ils ne prétendent que les lions rugiſſans, les tigres cruels, les léopards féroces ont plus de rapport avec l'homme que ces innocens animaux. Je ſais très-bien qu'il y a une autre eſpèce de flatterie barbare, que la perfidie & le perſiflage font ſervir à la perte ou à la honte des malheureux; mais la Perfidie qui m'accompagne n'a point ces caractères odieux; fille de la Complaiſance & de la Douceur, elle approche bien plus

de la vertu que cette miſanthropie chagrine & inſupportable qui lui eſt totalement oppoſée. Elle ranime le courage, charme les ennuis, aiguillonne la nonchalence, détruit la ſtupidité, ſoulage la douleur, adoucit la férocité, calme la fureur, attire & fixe les amours volages: c'eſt elle qui excite les enfans à l'étude des ſciences; qui réjouit par ſes douceurs, les vieillards les plus mélancoliques; qui fait paſſer juſqu'aux princes, ſous le déguiſement agréable de la louange, des avis & des leçons dont ils ne s'offenſent point. C'eſt elle, en un mot, qui donne à tous les hommes cette bonne opinion, cet amour de ſoi-même qui fait la plus grande partie du bonheur.

Voyez avec quelle complaiſance deux



mulets ſe grattent l'un l'autre ! Eh bien ! voilà en quoi conſiſte une grande par-



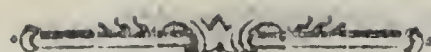
tie de l'Éloquence, une très-grande partie de la Médecine, & pour ainſi dire, la Poëſie toute entière : voilà enfin ce qui fait tout l'agrément, toute la douceur de la vie. Vous me direz peut-être : c'eſt un grand mal d'être trompé. Ah ! dites, dites plutôt que c'eſt un très-grand mal de ne pas l'être. Croire que le bonheur de l'homme conſiſte dans les choſes mêmes, c'eſt pouſſer l'extravagance à l'excès. L'opinion

ſeule nous rend heureux. Tout, dans le monde, eſt ſi obſcur & ſi variable, qu'il eſt impoſſible de rien ſavoir de certain, comme l'ont fort bien remarqué mes bons amis les Académiciens, les moins impertinens de tous les philoſophes; ou ſi l'on parvient à ſavoir quelque choſe, c'eſt preſque toujours aux dépens du bonheur de la vie. Enfin l'homme eſt bâti de manière que les fictions font beaucoup plus d'impreſſion ſur lui que la vérité. En voulez-vous une preuve claire & ſenſible, allez dans vos égliſes quand on y prêche. L'orateur traite-t-il quelque matière ſérieuſe, on s'ennuie, on bâille, on s'endort; mais ſi, changeant tout-à-coup de ton & de matière, comme cela arrive fort ſouvent, il ſe met à débiter avec


emphaſe quelque vieux conte de bonne femme; l'auditoire change auſſitôt de contenance: on ſe réveille, on ſe redreſſe, on écoute, on eſt tout œil & tout oreille. Il en eſt de même dans les ſolennités de l'égliſe. Célèbre-t-on quelque ſaint fabuleux & poëtique, tel que St. George, St. Chriſtophe, ou Ste. Barbe, tout le peuple aura bien plus de reſpect & de dévotion que s'il étoit queſtion de St. Pierre, de St. Paul ou de Jéſus lui-même. Mais il n'eſt pas queſtion d'entrer ici dans tous ces détails.

Pour en revenir donc aux plaiſirs d'opinion; ne ſont-ce pas, de tous les plaiſirs, ceux qu'on ſe procure le plus aiſément? Quelles peines, quels travaux ne faut-il pas ſouvent pour ſe procurer

les connoissances les plus futiles, ne fût-ce même que les principes de la Grammaire? L'opinion au contraire se présente d'elle-même, il semble qu'on la respire; & néanmoins elle fait autant, & même beaucoup plus pour le bonheur que la connoissance réelle des choses. Dites-moi, je vous prie, si un homme savoure un morceau de lard rance dont l'odeur vous paroît insupportable, avec autant de plaisir que si c'étoit de l'ambroisie; le mauvais goût de son mets, retranche-t-il quelque chose au plaisir qu'il trouve à le manger? si un autre au contraire sent soulever son cœur à la vûe des ragoûts les plus exquis, leur saveur délicieuse peut-elle lui causer quelque plaisir? si une femme extrêmement laide paroît



aux yeux de ſon mari auſſi belle que la déeſſe de Cythère ; ce mari n'eſt-il pas réellement auſſi heureux que s'il poſſédoit une Hélène ? Un homme a un mauvais tableau, fait par quelque barbouilleur ignorant, mais il eſt perſuadé qu'il eſt de la main d'Appelle ou



de Zeuxis ; plein de cette douce erreur, il le conſidère, il l'admire ſans ceſſe ; n'a-t-il pas beaucoup plus de plaiſir

que celui qui, ayant payé très-cher quelque chef-d'œuvre de ces grands hommes, n'y trouveroit rien de merveilleux ni d'admirable? Je connois un homme qui porte mon nom (*f*); quelque tems après ſon mariage, il fit préſent à ſon épouſe d'un écrin de diamans Jewel box faux. Comme il aimoit à plaiſanter, il lui fit accroire qu'ils étoient fins, & même d'un très-grand prix. Eh bien, que manquoit-il au bonheur de la dame? ſes yeux & ſon eſprit n'étoient-ils pas auſſi ſatisfaits en conſidérant, en admirant ces petits morceaux de verre, ne prenoit-elle pas autant de plaiſir à

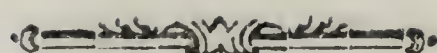
(*f*) Il y a apparence qu'Éraſme veut parler ici de Thomas Morus; cette plaiſanterie eſt aſſez dans le caractère de ce grand homme. La Folie dit que Morus porte ſon nom, parce qu'en grec la folie ſe nomme *Morias.*

les conſerver que ſi c'eût été le plus grand tréſor du monde? Cependant ſon mari évitoit une grande dépenſe, & jouiſſoit de l'erreur de ſa femme qui lui avoit autant d'obligation que ſi le préſent eût couté des ſommes immenſes.

Dites-moi, je vous prie, ſi les foux que Platon ſuppoſe dans une caverne où ils ne voient que les ombres & les apparences des choſes, ſont ſatisfaits de leur ſort, s'ils s'applaudiſſent, & qu'ils ſoient contents d'eux-mêmes; ſont-ils moins heureux que le ſage qui, ſorti de cette caverne, voit les choſes telles qu'elles ſont? Si le ſavetier (*g*) dont

(*g*) Le ſavetier Mycille, dans Lucien, ayant ſoupé chez un richard de ſes voiſins, rêva pendant la nuit qu'il étoit devenu riche lui-même, & qu'il nageoit dans tous les délices de l'opulence. Son coq qui le réveilla fit diſparoître ce ſonge agréable qui le rendoit auſſi heureux que la réalité.

parle Lucien, avoit paſſé toute ſa vie dans les douceurs du ſonge bienfaiſant qui le combloit de richeſſes, auroit-il pu deſirer quelque choſe de plus? Il n'y a donc aucune différence entre les ſages & les foux; ou s'il y en a quelqu'une, elle eſt tout à fait à l'avantage de ces derniers; d'abord parce que leur bonheur qui conſiſte dans la ſeule opinion, leur coute bien moins, & en ſecond lieu, parce que ce bonheur leur eſt commun avec un bien plus grand nombre de gens. Un plaiſir dont on jouit ſeul n'eſt pas un vrai plaiſir. Or ne ſavez-vous pas combien le nombre des ſages eſt petit? Peut-être même auroit-on bien de la peine à en trouver un. Il eſt vrai que pendant une très-longue ſuite de ſiècles, la Grèce ſe vante d'en

avoir produit jusqu'à sept, mais, ma foi ! si l'on vouloit les examiner un peu à la rigueur, je veux mourir si l'on en trouvoit la moitié, ou même le tiers d'un seul.

Parmi toutes les louanges qu'on donne à Bacchus, la plus glorieuse, sans doute, c'est qu'il dissipe les soucis, les inquiétudes & les peines. Mais ce n'est pas pour long-tems : l'ivrogne cuve son vin, & les chagrins reviennent en poste. Le bonheur que je procure aux hommes n'est-il pas bien plus complet & bien plus doux ? je les plonge dans une ivresse continuelle, leur ame nage sans cesse dans une mer de plaisirs & de délices : & tout cela sans qu'il leur en coute la moindre chose.

Plus généreuse que tous les autres

Dieux qui ne répandent leurs dons que ſur quelques mortels, je ne ſouffre pas qu'un ſeul homme ſoit privé de mes bienfaits. Bacchus ne fait pas croître par-tout cette liqueur agréable qui inſpire le courage, diſſipe les chagrins, & remplit les cœurs d'eſpérance & de joie; Vénus accorde rarement le don de la beauté; Mercure plus rarement encore celui de l'éloquence; les richeſſes ne tombent que ſur quelques amis d'Hercule; les couronnes ſur quelques favoris de Jupiter; Mars entend quelquefois les vœux de deux armées ennemies, ſans exaucer ni les uns ni les autres; Apollon attriſte ſouvent par ſes réponſes, ceux qui viennent conſulter ſes Oracles; Jupiter lance quelquefois la foudre; Phœbus envoie de tems en





tems la peſte ſur la terre ; Neptune engloutit plus de navigateurs dans ſes abymes profonds qu'il n'en conduit au port ; ſans parler de toutes les Divinités nuiſibles telles que Pluton, la Diſcorde, les Peines, la Fièvre, & de tant d'autres de même eſpèce qui ſont plutôt

des bourreaux que des Dieux. C'eſt moi ſeule, c'eſt cette Folie que vous voyez, qui donne à tous les hommes tous ces biens que les Dieux ne diſtribuent qu'à quelques-uns de leurs favoris. Et je n'exige pour cela ni vœux ni prières ; je ne m'irrite point contre les mortels, je ne leur demande point de ſacrifices d'expiation lorſqu'ils ont omis quelque cérémonie de mon culte. Je ne trouble point le ciel & la terre, pour me venger d'un homme qui, ayant invité tous les Dieux à quelque gras ſacrifice, n'a pas daigné me mettre de la partie. En vérité, tous les autres Dieux ſont ſi difficiles ſur toutes ces bagatelles, qu'il ſeroit preſque plus utile & plus ſûr de les planter-là tout à fait, que de s'amuſer à leur rendre tous ces


cultes. Ils reſſemblent à ces gens toujours chagrins & de mauvaiſe humeur, & qui ſont ſi prompts à prendre la mouche, qu'il vaut mieux les avoir pour ennemis, que d'être obligé de vivre familiérement avec eux.

Vous me direz, peut-être, perſonne ne fait de ſacrifices à la Folie, perſonne ne lui érige des Temples. Je vous l'ai déjà dit, je ſuis un peu ſurpriſe de tant d'ingratitude; mais ma bonté naturelle fait que je prends très-bien la choſe. D'ailleurs je n'ai pas lieu de regretter beaucoup tous ces ſacrifices. Un petit grain d'encens, un morceau de pâte cuite, un bouc, un cochon, toutes ces offrandes pourroient-elles me flatter, moi qui reçois de tous les mortels qui ſont ſur la terre, un culte

que

que les Théologiens eux-mêmes soutiennent de tout leur pouvoir? Vous ne pensez pas, sans doute, que j'envie à Diane le sang humain qui coule sur ses autels; non, non; je crois mon culte bien établi, quand je vois partout les hommes me porter dans leur cœur, me représenter par leurs mœurs, m'exprimer par leur conduite.

Il est bien peu de Divinités, sans en excepter même les Saints des Chrétiens, à qui l'on rende un culte aussi sincère. Quelle foule de gens croient, par exemple, honorer beaucoup la Vierge, en brûlant, en plein midi, un petit cierge devant une de ses images! Qu'il en est peu, au contraire, qui tâchent d'imiter sa chasteté, sa modestie, & son amour pour les choses spirituelles &





divines! ce ſeroit pourtant là le vrai culte, & celui qui plairoit infiniment à tous les habitans de l'Olympe & de l'Empyrée.

Et qu'ai-je befoin d'un Temple ? Cet Univers entier où je fuis honorée fans ceffe, n'eft - il pas un Temple affez magnifique ? s'il étoit un feul endroit fur la terre où je n'euffe point d'adorateurs, c'eft que cet endroit ne feroit point habité par des hommes. Ne me croyez pas non plus affez fotte pour défirer des images ou des ftatues ; je fais combien toutes ces chofes-là nuifent au vrai culte. Les gens ftupides & groffiers adorent la ftatue au lieu du faint, & nous fommes alors dans le cas de ceux qui font fupplantés par leurs agens. Tous les mortels, quand ils ne le voudroient pas, font autant de ftatues, autant d'images vivantes qui me repréfentent au naturel. Je n'ai donc pas lieu d'envier aux autres Divinités

l'honneur d'être adoré , pendant certains jours, dans tel ou tel coin de la terre. Que Phœbus ſoit honoré à Rhodes, Vénus en Chypre, Junon dans Argos, Minerve à Athènes, Jupiter ſur le mont Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampſaque; que m'importe! pourvu que l'Univers continue toujours à m'offrir à chaque inſtant, des victimes bien plus précieuſes que celles qu'on immole ſur les autels de toutes ces Divinités.

On dira peut-être qu'il y a plus d'effronterie que de vérité dans tout ce que j'avance ici. Mais examinons un peu la vie des hommes, & vous verrez alors & toutes les obligations que doivent m'avoir les mortels, & à quel point je ſuis eſtimée des grands & des

petits. Je n'examinerai point ici toutes les conditions les unes après les autres, la tâche feroit un peu trop longue; je parlerai feulement des plus diftinguées, & d'après cela on pourra juger du refte. En effet, pourquoi m'amuferois-je à examiner la vie de ce qu'on appelle la populace? Quelqu'un peut-il me contefter que tous ces gens-là ne m'appartiennent entièrement? Ils donnent à la Folie tant de formes différentes, ils en inventent chaque jour un fi grand nombre de nouvelles, que mille Démocrites fuffiroient à peine pour rire de leurs extravagances: & ces mille Démocrites, s'ils exiftoient, pourroient bien fournir eux-mêmes de quoi rire à quelque autre nouveau Démocrite.

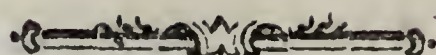


Vous ne ſauriez croire quels divertiſſemens, quels plaiſirs tous ces petits hommes procurent tous les jours aux Dieux. Car vous ſaurez que les habitans de l'Olympe qui ſont fort ſobres pendant toute la matinée, s'occupent juſqu'au dîner, à tenir des délibérations qui dégénèrent ſouvent en querelles; & à écouter les vœux & les prières qu'on leur adreſſe. Mais lorſque les fumées du Nectar leur ont échauffé le cerveau, & qu'ils ne ſont plus en état de s'appliquer aux affaires ſérieuſes, ils montent au plus haut de l'Olympe, ils s'y aſſeyent, regardent ce qui ſe paſſe ſur la terre, & jouiſſent alors du plus divertiſſant de tous les ſpectacles. Grands Dieux! quelle ſcène! quelle multitude extravagante de foux de toute eſpèce!

Je puis en parler ſavamment, car je me trouve auſſi quelquefois parmi les Dieux lorſqu'ils prennent ce divertiſſement.

L'un meurt d'amour pour une femmelette, & moins il en eſt aimé, plus ſa paſſion augmente; l'autre, en ſe mariant, épouſe plutôt la dot que la fille; celui-ci procure lui-même des galants à ſa femme; celui-là eſt ſi jaloux de la ſienne, qu'il ne la quitte pas un inſtant de vue; ici un homme affligé d'une mort imprévue, fait & dit mille extravagances, & loue des pleureurs à gage pour jouer la douleur & les larmes; là un autre, réjoui dans le fond du cœur d'un pareil évènement, fait tous ſes efforts pour paroître triſte, & (*h*) *pleure,*

(*h*) Proverbe grec qui ſignifioit; jouer la triſteſſe, pendant que le cœur eſt dans la joie.



comme diſent les Grecs, *ſur le tombeau de ſa belle-mère ;* plus loin c'eſt un gourmand qui ramaſſe tout ce qu'il a pour ſatisfaire à ſa gloutonnerie, & qui bientôt n'aura pas même un morceau de pain ſec ; ou bien c'eſt un pareſſeux qui trouve ſon ſouverain bonheur dans l'oiſiveté & le ſommeil. Les uns, né-



gligeant leurs propres affaires, ſont toujours en mouvement pour celles des

autres; d'autres, en empruntant de l'argent pour payer leurs dettes, s'imaginent s'enrichir, quoiqu'ils ſoient ſur le point de faire banqueroute; cet avare ne trouve rien de plus agréable que de vivre comme un gueux, afin d'enrichir ſes héritiers; ce négociant inſatiable court de mers en mers, pour un gain léger & incertain, abandonnant aux caprices des vents & des flots, une vie que tout l'or du monde ne ſauroit jamais lui rendre dès qu'il l'aura une fois perdue; un autre aime mieux aller chercher fortune à la guerre que de vivre chez lui tranquillement & à ſon aiſe; quelques-uns eſpèrent devenir facilement riches en empaumant quelque vieillard qui n'a point d'héritiers; d'autres aiment mieux tendre au même but


en ſe faiſant aimer de quelque riche vieille : mais quel plaiſir pour les Dieux quand les uns & les autres ſont trompés par ceux qu'ils vouloient tromper eux - mêmes !

Mais la plus folle & la plus mépriſable de toutes les claſſes humaines c'eſt celle des Marchands. Occupés ſans ceſſe du vil amour du gain, ils emploient pour le ſatisfaire, les moyens les plus infames ; le menſonge, le parjure, le vol, la fraude, l'impoſture rempliſſent leur vie entière ; malgré cela, ils croient que leur or doit les faire paſſer pour les premiers de tous les hommes ; & il ſe trouve aſſez de vils adulateurs qui ne rougiſſent pas de leur donner en public les titres les plus honorables, pour attraper quelque

petite partie d'un bien ſi mal acquis. Ailleurs on voit des gens qui, perſuadés avec les Pythagoriciens, que tous les biens ſont communs, s'approprient ſans ſcrupule tout ce qui tombe entre leurs mains, & s'imaginent le poſſéder auſſi légitimement que s'ils en avoient hérité. Il y en a qui ne ſont riches qu'en eſpérance; ils ſe forgent les idées de fortune les plus brillantes & les plus agréables, & il n'en faut pas davantage pour les rendre heureux. Quelques-uns veulent paſſer pour riches dans le public quoiqu'ils n'aient pas chez eux de quoi dîner. L'un ſe hâte de diſſiper tout ſon bien; l'autre en amaſſe par toutes ſortes de moyens. Celui-ci brigue les charges de l'État; celui-là ne trouve de plaiſir qu'à reſter au coin de ſon feu.

Une grande partie des hommes ſe tourmentent pour ſoutenir des procès éternels, & ſemblent ſe diſputer à qui enrichira & le juge qui les traîne, & l'avocat qui les trompe. Ici l'on eſt avide de nouveautés, là on médite quelque entrepriſe extraordinaire. D'autres vont à Jéruſalem, à Rome, ou à Saint



Jacques où ils n'ont rien à faire, & laiſſent à la maiſon leurs femmes & leurs enfans qui auroient grand beſoin de leur préſence. Enfin ſi, placés dans le globe de la Lune, vous regardiez toutes les agitations innombrables des hommes; il vous ſembleroit voir un tourbillon de mouches & de moucherons, ſe quereller, ſe battre, ſe tendre des embûches, ſe piller, ſe divertir, folâtrer, naître, tomber & mourir. On ne ſauroit s'imaginer quels mouvemens, quels troubles, quelle quantité de ſcènes de toute eſpèce excite ſans ceſſe ſur ce globe l'homme, ce petit animal qui peut à peine ſe promettre un inſtant de vie; & qui eſt continuellement expoſé à voir abréger cet inſtant par la guerre, la peſte & les autres maux qui

ravagent & dépeuplent ſi ſouvent la terre. Mais je ſerois la plus folle de toutes les folles, & Démocrite auroit bien raiſon de rire de moi à gorge déployée, ſi j'entreprenois de rapporter ici toutes les eſpèces de folies & d'extravagances qui règnent parmi le peuple. J'en viens donc à ceux qui portent parmi les hommes l'apparence de la ſageſſe, & qui courent après ce qu'ils appellent le rameau d'or.

Commençons par les pédans qui enſeignent la Grammaire. Ce ſeroit ſans contredit l'eſpèce d'hommes la plus miſérable, la plus à plaindre, & qui paroîtroit la plus haïe des Dieux, ſi je n'adouciſſois, par un certain genre de folie, les miſères du triſte métier qu'ils exercent. Expoſés ſans ceſſe aux

tourmens les plus cruels, la faim, la puanteur leur font une guerre continuelle. Enfoncés dans leurs écoles, ou plutôt dans leurs galères & dans leurs priſons, théâtre affreux de leurs exécutions barbares; ils vieilliſſent dans le travail, au milieu d'une troupe d'enfans, ils deviennent ſourds à force de crier, & la malpropreté les ronge & les deſſéche. Eh bien! malgré tout cela, heureux par mes bienfaits, ils ſe croient les premiers de tous les hommes. Quelles idées agréables ne ſe forment-ils pas de leur propre mérite, lorſqu'ils voient trembler au gré de leurs mines & de leurs voix ſévères & menaçantes, la troupe effrayée de leurs timides ſujets; lorſqu'ils les déchirent impitoyablement à coups de férules,

Horse-whipping

de verges & d'étrivières; & qu'ils font tomber; au gré de leurs caprices, des tourmens de toute eſpèce ſur ces déplorables victimes de leur brutalité? ſem-



blables à l'âne de la ſable, ils ſe croient la puiſſance du lion, parce qu'ils en

ont

ont la peau. Ils s'admirent dans leur malpropreté; la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent leur paroît auſſi agréable que celle du jaſmin ou de la roſe; leur triſte emploi qui n'eſt qu'un miſérable eſclavage, eſt, pour eux, un empire ſi glorieux, qu'ils ne troqueroient pas Barter leur puiſſance contre celle de Phalaris ou de Denis le tyran. Mais ce qui les rend encore bien plus heureux que tout cela, c'eſt la grande idée qu'ils ont de leur érudition; ils farciſſent la tête des Cram w. Stuff enfans d'un tas d'impertinences ridicules, & cependant avec quel mépris, avec quel dédain ne regardent-ils pas les Palémons, les Donats & tous ceux de leur métier qui ont vraiment du mérite! Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils parviennent, je ne ſais comment,

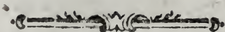
 

à communiquer aux ſots parens de leurs écoliers l'idée qu'ils ont eux-mêmes de leur propre mérite. Un autre plaiſir que je procure encore à ces pédans, c'eſt lorſqu'ils découvrent, par hazard, dans quelque manuſcrit moiſi quelque mot inconnu au vulgaire; ou qu'ils ont déterré quelque vieille pierre avec les veſtiges d'une inſcription. Grands Dieux! quelle joie! quel triomphe! quelle gloire! quels éloges! On diroit Scipion qui vient de terminer la guerre d'Afrique, ou Darius après la conquête de Babylone. Que deviennent-ils encore, lorſque liſant par-tout leurs vers froids & inſipides, ils trouvent quelques ſots qui les admirent? ils croient alors que le génie de Virgile a paſſé tout entier dans leurs cervelles. Mais rien n'eſt ſi plaiſant

que de voir deux de ces pédans ſe renvoyer réciproquement l'admiration & les louanges, comme deux ânes qui ſe grattent l'un l'autre. Si quelqu'un d'eux laiſſe échapper quelque faute de grammaire, & qu'un autre vienne à s'en appercevoir; grands Dieux! quel tapage! quelles diſputes! quelles injures! quelles invectives! Mais écoutez un fait qui eſt très-véritable; que tous les grammairiens me haïſſent ſi j'y ajoute la moindre choſe! Je connois un homme qui poſſède toutes les ſciences; grec, latin, mathématiques, philoſophie, médecine, il ſait tout. Il eſt déjà ſexagénaire, & depuis plus de vingt ans, il néglige toutes ces ſciences; ſe tourmente jour & nuit à étudier la grammaire; & déſire, comme un très-grand bonheur,


de vivre aſſez long-tems pour parvenir à établir une diſtinction claire entre les huit parties d'oraiſon : ce que juſqu'à préſent, ni les Grecs ni les Latins n'ont pu faire encore avec exactitude. Comme ſi c'étoit un très-grand malheur de prendre une conjonction pour un adverbe, & qu'il fallût entreprendre les guerres les plus ſanglantes pour s'oppoſer à un abus auſſi épouvantable. Plein de ce doux eſpoir, il étudie, médite, lit & relit ſans ceſſe tout ce que les grammairiens ont jamais écrit ſur la grammaire, quelqu'ennuyeux, quelque barbare que ſoit leur ſtyle : ce qui en vérité n'eſt pas une petite beſogne ; car on peut dire qu'il y a autant de grammaires que de grammairiens, & même beaucoup plus, puiſque notre ami Halde

lui ſeul en a écrit plus de cinq pour ſa part. Et au milieu de ce pénible travail il éprouve des frayeurs mortelles au moindre écrit qui paroît ſur cette matière, quelque ſot, quelque plat qu'il puiſſe être; craignant toujours que quelqu'un, venant à le prévenir dans cette merveilleuſe découverte, ne lui arrache une ſi belle gloire, & ne lui faſſe perdre le fruit de tant de peines & de travaux. Appellez cela extravagance, Folie, tout comme il vous plaira; mais avouez auſſi que le pédant qui, de tous les animaux, eſt certainement l'animal le plus miſérable, parvient par mon ſecours, à un ſi haut degré de félicité, qu'il ne changeroit pas ſon ſort contre celui du plus grand roi de l'univers.



Les Poëtes ne m'ont pas tant d'obligation; leur état même leur donne un



droit naturel à mes dons. C'eſt, comme vous ſavez, une nation libre, occupée ſans ceſſe à flatter les oreilles des foux Trifles par des fadaiſes & des contes ridicules; & il ne leur en faut pas davantage pour ſe croire en droit de prétendre à l'immortalité & même de la promettre aux

autres. L'Amour-propre & la Flatterie ont pour ces Meſſieurs une amitié toute particulière; & perſonne ſur la terre ne me rend un culte plus pur & plus conſtant.

Les Orateurs, quoiqu'ils s'écartent quelquefois de mes principes, & qu'ils s'entendent un peu avec les philoſophes, m'appartiennent cependant à bien des titres. Mais, pour m'arrêter à un ſeul, ne débitent-ils pas tous les jours un grand nombre de fadaiſes? & de plus, n'ont-ils pas écrit des traités très-longs & très-ſérieux ſur l'art de plaiſanter? L'auteur quel qu'il ſoit qui adreſſe à Hérennius ſon traité de l'art de parler, compte la folie au nombre des plaiſanteries. Démoſthènes, le prince des orateurs a écrit ſur le rire un chapitre plus



long que l'Iliade. Enfin ils ſont tous ſi perſuadés du pouvoir de la Folie, qu'ils croient qu'une plaiſanterie eſt ſouvent plus propre à réſoudre une difficulté, que les raiſonnemens les plus ſérieux. Or perſonne, à ce que je crois, ne me conteſtera le droit excluſif de faire rire par des plaiſanteries.

Ceux qui courent après l'immortalité en faiſant des livres, ſont à peu près de même étoffe que les orateurs. Ils m'ont tous de grandes obligations; mais j'inſpire ſur-tout ceux qui n'écrivent que des bagatelles & des fadaiſes. Car pour ces auteurs qui, par des ouvrages ſenſés, aſpirent aux ſuffrages d'un petit nombre de gens raiſonnables, & ne récuſent pas même pour juges les Perſes & les Lelius, leur ſort me paroît plus

digne de pitié que d'envie. L'esprit sans cesse à la torture, ils ajoutent, changent, retranchent, remettent, repassent, corrigent, consultent; jamais contens de ce qu'ils font, ils travaillent pendant neuf ou dix ans avant que de mettre un ouvrage au jour; & après tant de veilles, de peines & de travaux; après tant de nuits passées sans goûter les douceurs du sommeil, quelle est leur récompense? la chose du monde la plus vaine & la plus frivole, le suffrage d'un très-petit nombre de lecteurs. Ce n'est pas tout encore, la perte de la santé, de l'embonpoint, du repos sont les tristes suites de leur application. Privés de tous les plaisirs de la vie, ils deviennent pâles, maigres, chassieux, quelquefois même aveugles; la pauvreté les

accable, l'envie les tourmente, la vieillesse les atteint au milieu de leur course; & après avoir éprouvé tous les maux de cette espèce, ils finissent par une mort prématurée. Telle est la foule de maux qu'un sage écrivain ne craint point de s'attirer, pour avoir le plaisir d'être loué de trois ou quatre misérables comme lui. Heureux, au contraire, heureux l'auteur qui compose sous mes auspices! Il ne connoît ni la peine ni le travail, il écrit tout ce qui lui passe par la tête, il imprime tous les rêves de son imagination échauffée; jamais il n'efface, jamais il ne corrige: persuadé que plus les fadaises qu'il publie seront extravagantes, plus il aura d'admirateurs; c'est-à-dire, qu'il charmera la foule innombrable des foux & des igno-

rans. Si le petit nombre de gens ſavans & ſpirituels les lit & les mépriſe; que lui importe? Les ſifflets de deux ou trois perſonnes ſenſées ne feront-ils pas étouffés par le bruit éclatant des applaudiſſemens innombrables qu'il reçoit de toutes parts.

Ceux qui publient ſous leur nom les ouvrages des autres ſont encore plus prudens; ils uſurpent ſans peine une gloire qui a coûté beaucoup de peines & de travaux à ceux à qui elle appartient. Ils ſavent bien que tôt ou tard on découvrira leur larcin; mais, en attendant, ils jouiſſent toujours du plaiſir d'être admirés. Il faut voir comme ils ſe rengorgent quand on leur donne des louanges, quand on les montre au doigt au milieu de la place publique,

& qu'on dit: *le voilà, cet homme admirable!* quand ils voient leurs livres dans la boutique d'un libraire & qu'ils lisent, à la tête de chaque page, leurs noms avec deux ou trois surnoms ordinairement étrangers, & qui ressemblent à des caractères magiques! Et tous ces noms que font-ils? Des noms, & rien de plus. De tant de millions d'hommes qui sont sur la terre, quelques-uns seulement en ont entendu parler; encore parmi ces quelques-uns n'y en a-t-il que très-peu qui en fassent cas: car les goûts des ignorans sont aussi différens que ceux des plus grands docteurs. Souvent ils forgent eux-mêmes ces surnoms, ou les tirent de quelque ancien auteur. L'un se donne le nom de Télémaque, l'autre celui de Stélène

ou de Laërce; celui-ci ſe fait appeller Polycrates, celui-là Traſimaque. C'eſt à peu près comme s'ils ſe faiſoient nommer caméléon ou citrouille, & qu'à l'exemple de quelques philoſophes, ils déſignaſſent leurs livres par les lettres de l'alphabet. Mais rien n'eſt plus plaiſant que de voir les louanges qu'ils ſe donnent mutuellement dans des lettres, dans des poëſies, dans des éloges; ce ſont des foux qui louent des foux, des ignorans qui admirent des ignorans. Vous ſurpaſſez Alcée, dit l'un; vous êtes plus habile que Callimaque, répond l'autre: ah! dit celui-ci, vous êtes plus éloquent que l'orateur de Rome; & vous, repart celui-là, mille fois plus ſavant que le divin Platon. D'autres fois ils ſe choiſiſſent quelqu'antagoniſte

fameux pour donner plus de relief à leur gloire. A la vue de leurs débats, le public incertain se partage en sentimens contraires:

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

jusqu'à ce qu'enfin l'un & l'autre champion satisfait de ses exploits, sorte de la lice d'un air vainqueur, & s'attribue lui-même la gloire du triomphe. Les gens sensés se moquent de toutes ces folies, & ils ont raison. Mais il n'en est pas moins vrai que tous ces auteurs sont heureux par mes bienfaits, & qu'ils préfèrent leurs triomphes à ceux des Scipions.

Tous ces prétendus sages que je vois rire de si bon cœur de toutes ces choses, & qui trouvent tant de plaisir à se

moquer de la folie des autres, croient-ils donc ne m'avoir aucune obligation? ils m'en ont de très-grandes, je vous assure; & s'ils osoient le nier, il faudroit qu'ils fussent les plus ingrats de tous les hommes.

Commençons par les Jurisconsultes; ils se croient les premiers de tous les





ſavans; & nul mortel ne s'admire autant qu'eux lorſque, tels que Syſiphe, ils roulent continuellement vers le haut d'une montagne un énorme rocher qui retombe dès qu'il eſt arrivé au ſommet; c'eſt-à-dire, lorſqu'ils entrelacent cinq ou ſix cens loix les unes avec les autres, ſans s'embaraſſer ſi elles ont rapport ou non aux affaires qu'ils traitent; lorſ- Comment qu'ils entaſſent gloſes ſur gloſes, citations ſur citations, & qu'ils font ainſi accroire au vulgaire que leur ſcience eſt une choſe très-difficile. Car ils ſont perſuadés que rien n'eſt plus admirable que ce qui coûte beaucoup de peine & de travail.

Mettons dans la même claſſe les Logiciens & les Sophiſtes, gens qui font plus de bruit que tous les chaudrons

de

de Dodone (*i*) & dont le moins babillard pourroit tenir tête aux vingt plus bavardes commères qu'on puiſſe trouver Gossips ſous le ciel; heureux, ſans doute, s'ils ne faiſoient que bavarder; mais ils ſe diſputent & ſe querellent avec opiniâtreté pour les choſes les plus vaines & les plus ridicules; & à force d'altercations, ils perdent ſouvent de vue la vérité qu'ils pourſuivoient. L'amour-propre les rend parfaitement heureux; armés de deux ou trois ſyllogiſmes, ils ne craignent point d'entrer en lice avec toutes ſortes de champions, & de

(*i*) Il y avoit à Dodone, dans le temple de Jupiter, un endroit où pluſieurs chaudrons d'airain étoient tellement diſpoſés, qu'en frappant ſur le premier, le ſon ſe communiquoit ſucceſſivement juſqu'au dernier; ce qu'on a pris pour le ſymbole des querelleurs, & de ceux qui parlent beaucoup ſans rien dire.



diſputer ſur quelque ſujet que ce puiſſe être ; euſſent-ils affaire à Stentor (*k*) même, jamais vous ne les verrez céder ; leur opiniâtreté les rend invincibles.

Paroiſſent maintenant Meſſieurs les Philoſophes, gens fort reſpectables aſſurément par la barbe & le manteau ;



(*k*) C'eſt un des héros d'Homère dont la voix égaloit celle de cinquante hommes.

gens qui ſe vantent d'être les ſeuls ſages de la terre, & qui regardent les autres hommes comme de vaines ombres qui s'agitent ſur la ſurface du globe. Quel plaiſir pour eux, lorſque dans leur délire philoſophique, ils créent dans l'univers une quantité innombrable de mondes divers; lorſqu'ils nous donnent la grandeur du ſoleil, de la lune, des étoiles & des autres globes avec autant d'exactitude que s'ils les euſſent meſurés à la toiſe ou au cordeau; lorſqu'ils nous expliquent les cauſes du tonnère, des vents, des éclipſes & des autres phénomènes inexplicables, parlant toujours avec autant de confiance que s'ils euſſent été les ſécrétaires de la nature lorſ- In God Almighty's Privy Council
qu'elle ordonna le monde, ou qu'ils ne fiſſent que d'arriver du conſeil des Dieux!

 
Mais cette nature infiniment au-dessus de toutes les petites idées de ces philosophes, se moque d'eux & de leurs conjectures. Une preuve assez évidente qu'ils n'ont aucune connoissance certaine, c'est qu'ils ont entr'eux, sur leurs différentes opinions, des disputes auxquelles on ne peut rien comprendre. Ils ne savent absolument rien, & ils se vantent de tout savoir. Ils ne se connoissent pas eux-mêmes; quelquefois la foiblesse de leur vue, ou la distraction de leur esprit qui bat souvent la campagne, les empêche de voir un fossé ou une pierre qui se trouve sous leurs pas. Cependant, à les entendre, ils voient à merveille les idées, les universaux, les formes substancielles, la matière première, les quiddités, les

eccéités, les entités; toutes choſes ſi petites, que je ne crois pas qu'un lynx pût jamais les appercevoir.

Mais avec quel mépris, ſur-tout, ne regardent-ils pas le profane vulgaire, lorſqu'ils entaſſent les uns ſur les autres des triangles, des cercles, des carrés, & une infinité d'autres figures mathé-





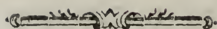
matiques entrelacées en forme de labyrinthe; lorſqu'ajoutant à ces figures des lettres rangées en ordre de bataille, combinées & recombinées de mille manières différentes, ils jettent des ténèbres ſur les choſes les plus claires, & les rendent incompréhenſibles aux ignorans qui les écoutent? Il y en a même pluſieurs parmi eux qui ſe vantent de lire l'avenir dans les aſtres, & qui promettent des choſes que le plus grand magicien n'oſeroit promettre: heureux foux, qui rencontrent des gens aſſez ſots pour les croire!

Quant aux Théologiens, je ferois peut-être bien de n'en rien dire, *il n'eſt pas prudent de toucher ni de remuer ce qui ſent mauvais.* Ce ſont des gens qui n'entendent pas raillerie, & qui





prennent feu pour une bagatelle; ils pourroient bien m'accabler tout d'un coup d'une grêle d'argumens pour me forcer à chanter la palinodie; ou me dénoncer par-tout comme hérétique,



si je refuse de le faire : car c'est là l'épouvantail dont ils se servent ordinairement pour faire peur à ceux qu'ils n'honorent pas de leur bienveillance. Quoiqu'il n'y ait peut-être personne au monde qui ait autant de répugnance qu'eux à reconnoître mes bienfaits, il n'en est pas moins vrai qu'ils y ont une assez bonne part. Transportés jusqu'au troisième ciel par les merveilleux effets de l'amour-propre, ils se regardent comme autant de petits Dieux ; & jettent, du haut de leur chimérique Olympe, un regard de pitié sur le reste des mortels qui ne sont à leurs yeux que de vils animaux rampans sur la surface de la terre. Environnés d'un bataillon de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions implicites & explicites ;

ils ſavent ſe ménager un ſi grand nombre d'échappatoires, qu'ils ſe débaraſſeroient même des filets dans lesquels Vulcain ſut retenir ſon infidèle épouſe & le Dieu vaillant des combats (*). Une



(*) Vulcain ayant découvert l'infidélité que lui faiſoit ſon épouſe avec le Dieu Mars, les prit tous deux dans des filets de fers imperceptibles, & les expoſa à la riſée des Dieux.



foule de diſtinctions qui vous tranchent d'un ſeul coup le nœud de la difficulté la plus inſoluble, une ſource intariſſable de mots nouveaux & de termes étonnans les tirent toujours d'affaire. Il faut les voir expliquer à leur fantaiſie les myſtères les plus inexplicables. Ils vous dévoilent les cauſes de la création du monde & de l'ordre merveilleux qu'on y voit régner; ils vous montrent par quels canaux le péché originel a paſſé juſqu'à la poſtérité des premiers parens; ils vous diſent le moment, la manière & les moyens de la formation du Chriſt dans le ſein de la Vierge; ils vous font toucher au doigt les accidens ſubſiſtant ſans ſubſtance dans le ſacrement de l'Euchariſtie. Mais ce ne ſont là que des queſtions vulgaires & rebatues : en voici

Inexhaustible

d'autres qui ſont réſervées à ceux qu'ils appellent les illuſtres & les illuminés. Ils ſe réveillent dès qu'il eſt queſtion d'agiter ces queſtions importantes : *Y a-t-il un inſtant dans la Génération divine? Doit-on reconnoître pluſieurs filiations dans le Chriſt? Cette propoſition: Dieu le Père hait ſon Fils eſt-elle poſſible? Dieu pouvoit-il ſe faire femme, diable, âne, citrouille, caillou, comme il s'eſt fait homme? s'il s'étoit fait citrouille, comment cette citrouille auroit-elle pu prêcher, faire des miracles, être crucifiée? Qu'eſt-ce que St. Pierre auroit conſacré, s'il eût dit la Meſſe lorſque le corps de Jéſus-Chriſt étoit encore attaché à la croix? Peut-on dire qu'alors Jéſus fût encore homme? Sera-t-il permis de boire & de manger après la réſurrection?* Pré-

voyance admirable de ces Meſſieurs qui ſongent déjà à ſe garantir de la faim & de la ſoif! Ils ont encore une foule de ſubtiles niaiſeries bien plus ſpirituelles que toutes celles-là. Ce ſont des notions, des relations, des formalités, des quiddités, des eccéités, toutes choſes qui ne peuvent être apperçues que par ceux qui ont d'aſſez bons yeux pour voir, au milieu des plus épaiſſes ténèbres, ce qui n'exiſte nulle part. Ce n'eſt pas tout encore; leur morale eſt farcie d'une multitude de ſentences ſi paradoxales, que les paradoxes des ſtoïciens ne ſont que de la drogue en comparaiſon. Ce n'eſt pas un ſi grand crime, vous diſent-ils par exemple, d'égorger mille hommes que de raccomoder une ſeule fois le ſoulier d'un pauvre un jour

de Dimanche. Il vaudroit mieux laiſſer périr l'univers & tout ce qu'il renferme, que de dire le moindre petit menſonge. Toutes ces ſubtilités déjà ſi ſubtiles ſe ſubtiliſent encore davantage en paſſant par tous les tours & détours de l'école; & il vous ſeroit plus aiſé de ſortir d'un labyrinthe, que d'échapper des filets des Réaux, des Nominaux, des Thomiſtes, des Albertiſtes, des Occaniſtes, des Scotiſtes, & enfin de toutes les ſectes théologiques dont je ne nomme ici que les principales. Ils ont tous un ſi grand fond d'érudition; ils poſſèdent une ſource ſi féconde de difficultés, que les Apôtres eux-mêmes, s'ils étoient obligés d'entrer en lice avec eux ſur toutes ces matières, auroient beſoin d'un eſprit tout différent de celui qu'ils ont reçu

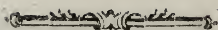
d'en-haut. St. Paul a montré qu'il avoit de la foi ; mais lorſqu'il dit que la foi eſt *la ſubſtance des objets que nous avons à eſpérer*, *& la preuve de tout ce qui ne tombe point ſous les ſens* ; ſa définition n'eſt pas aſſez doctorale. Ce St. Apôtre avoit une charité parfaite, mais la définition & la diviſion qu'il donne de cette vertu au chapitre 13. de ſa première Épître aux Corinthiens, péche contre les règles de la Logique. Les Apôtres conſacroient fort dévotement le pain de l'Euchariſtie, mais ſi on les eût interrogés ſur le terme *a quo* & le terme *ad quem* (*l*) ; ſur la Tranſubſtantiation ; ſur

(*l*) Que voulez-vous dire avec votre *a quo* & votre *ad quem*, dira peut-être une jolie femme en liſant cette traduction ? Pardon, Madame ! ce n'eſt pas ma faute ; je n'ai pas le bonheur d'avoir reçu la grâce ſuffiſante pour l'intelligence de ces expreſſions ſublimes. J'ai lu des traités de Théologie,

What is Faith? Believing that which is contrary to the Evidence of common Sense. Faith is called in to our assistance where belief according to the impressions of Common Sense fails. If we are told to believe that which is according to the dictates of Common Sense, & common reason, & which is at variance with possibility according to the ideas with which nature has endued us, we are desired to have Faith! There appears then to be just the same difference between Belief & Faith, as there is between Possibility & Impossibility.....

la manière dont le même corps peut exiſter en même tems dans pluſieurs endroits différens; ſur la différence qu'il y a entre le corps de Jéſus-Chriſt dans le ciel, le corps de Jéſus-Chriſt ſur la croix, & le corps de Jéſus-Chriſt dans le ſacrement de l'Euchariſtie; ſi on leur eût demandé dans quel inſtant ſe fait la tranſubſtantiation, & comment elle peut ſe faire dans un inſtant, puiſque les paroles par leſquelles ce miracle s'opère forment une quantité diſcrette dont les parties ſe ſuccèdent dans différens inſtans? ils n'auroient aſſurément jamais

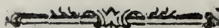
j'ai étudié les cahiers des plus habiles profeſſeurs, j'ai même eu la patience d'aſſiſter à des thèſes de Sorbonne, & malgré toutes les très-longues explications que les Théologiens donnent de ces deux mots, il m'a été impoſſible de les comprendre, & par conſéquent de les traduire. Je vous demande la même grâce pour: *opus operans* & *opus operatum* que vous trouverez bientôt.

pu répondre avec autant de ſubtilité que les ſcotiſtes, qui diſſertent ſur toutes ces choſes avec une fécondité merveilleuſe, & en donnent des définitions auſſi claires que le jour. Les Apôtres connoiſſoient perſonnellement la Mère de Jéſus, mais en eſt-il un parmi eux qui eût jamais prouvé avec autant d'évidence que nos Théologiens modernes, comment cette chaſte Mère a été préſervée de la tache du péché originel? St. Pierre a reçu les clefs, & il les a reçues de celui qui ſavoit bien à qui il les confioit; je doute pourtant que ce St. Apôtre ait jamais été aſſez ſubtil pour penſer que ces clefs pouvoient devenir les clefs de la ſcience entre les mains d'un ignorant. Les Apôtres baptiſoient de tous côtés, & cependant jamais

ils

ils n'ont parlé de la cauſe formelle, matérielle, efficiente & finale du baptême; jamais il n'eſt queſtion chez eux de caractère délébile & indélébile. Ils adoroient Dieu, ils l'adoroient en eſprit & en vérité, uniquement fondés ſur ce paſſage de l'Évangile: *Dieu eſt eſprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en eſprit & en vérité;* mais il n'y a pas d'apparence qu'il leur ait jamais été révélé qu'une figure barbouillée ſur un mur avec du charbon, lorſqu'elle a deux doigts étendus, les cheveux longs, & l'auréole brillante de trois rayons derrière la tête, mérite préciſément le même culte & la même adoration que la perſonne de Jéſus lui-même. Car peut-on ſavoir toutes ces belles choſes, à moins que d'avoir paſſé trente





ou quarante ans dans les ſublimes écoles d'Ariſtote ou de Scot? Les Apôtres vous parlent à chaque inſtant de la grâce, mais ils n'ont expliqué nulle part la différence qu'il y a entre la *grâce gratuite* & la *grâce gratifiante*: ils vous exhortent aux bonnes œuvres, mais ils ne mettent aucune différence entre *opus*

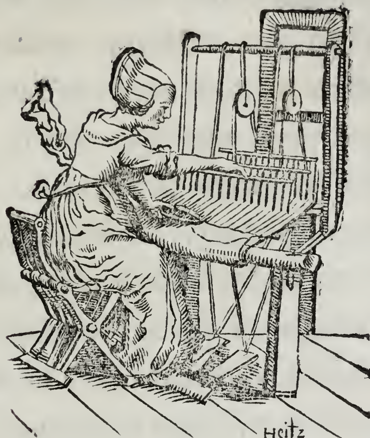
operans & *opus operatum* : ils vous prêchent par-tout la charité, mais ils ne diſtinguent point la *charité infuſe* de la *charité acquiſe;* ils ne vous diſent point ſi cette vertu eſt un accident ou une ſubſtance, une choſe créée ou une choſe incréée: ils déteſtent le péché, mais je veux mourir s'ils euſſent jamais pu donner une définition ſcientifique de ce que l'on appelle aujourd'hui péché, à moins qu'ils n'euſſent été inſpirés de l'eſprit des Scotiſtes. En effet, je ne puis jamais me figurer que St. Paul qui étoit le plus inſtruit de toute la troupe, auroit condamné tant de fois les queſtions, les diſcuſſions, les généalogies, &, comme il le dit lui-même, les diſputes de mots, s'il eût été exercé dans toutes les ſubtilités des Docteurs de nos jours; ſur-


tout puiſque les diſputes théologiques du tems des Apôtres n'étoient rien en comparaiſon de celles d'aujourd'hui ; car l'on voit nos vénérables maîtres ſurpaſſer en ſubtilités le ſophiſte Chryſippe, le plus ſubtil ergoteur de l'antiquité. Admirons cependant l'extrême modeſtie de nos Théologiens : s'ils trouvent par hazard dans les Apôtres quelque paſſage où ils ne voient pas aſſez d'exactitude & d'érudition ; ils ne le condamnent point de but en blanc, ils ſe contentent de l'expliquer à leur guiſe : modération bien louable qui vient en partie de leur reſpect pour l'antiquité, en partie de leur déférence pour la dignité d'Apôtre. En effet, il y auroit de l'injuſtice à exiger de ſi grandes choſes de ces premiers Diſciples de Jéſus, puiſque leur

divin Maître ne leur en a jamais dit un ſeul mot. S'ils trouvent les mêmes négligences & les mêmes fautes dans les Chryſoſtomes, dans les Baſiles, dans les Jérômes, ils ſe contentent alors d'écrire en marge *non tenetur* cela n'eſt pas reçu. Ces anciens Docteurs de l'Égliſe avoient à combattre les Philoſophes païens & les Juifs, gens d'un naturel fort opiniâtre; & ils l'ont fait plus par la ſainteté de leur vie & par leurs miracles que par des argumens: conduite fort raiſonnable pour ces tems-là, car ceux à qui ils avoient affaire n'étoient pas aſſez ſpirituels pour comprendre la moindre ſubtilité de Scot. Mais à préſent, quel eſt le païen, quel eſt l'hérétique qui ne mît auſſitôt bas les armes à la vue de tant de ſubtilités ſi pointues, à moins qu'il

ne fût aſſez ſtupide pour ne les pas comprendre, ou aſſez imprudent pour s'en moquer, ou enfin, qu'étant muni d'armes auſſi dangereuſes, il ne fût en état de rendre le combat égal. Dans ce dernier cas, ce ſeroit comme ſi l'on mettoit un magicien aux priſes avec un autre magicien, ou qu'on fît battre l'un contre l'autre deux hommes dont les armes ſeroient charmées : ce combat n'avanceroit pas plus que la toile de Pénélope. En vérité, je crois que les Chrétiens feroient très-bien, au lieu de ces troupes de ſoldats lourds & groſſiers qui n'ont pas fait de grandes merveilles dans les dernières Croiſades, d'envoyer contre les Turcs & les Sarraſins les Scotiſtes braillards, les Occaniſtes entêtés, les Albertiſtes invincibles, &

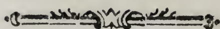


toute l'armée redoutable des Sophiſtes. Je crois qu'on verroit alors le plus plaiſant de tous les combats, & la plus ſingulière de toutes les victoires. Quel eſt l'homme aſſez froid pour ne pas s'enflammer à la vue de leurs pointilleuſes captious diſputes? quel eſt le mortel aſſez ſtupide pour ne pas être excité par leurs vifs aiguillons? quel ennemi pourroit



avoir d'aſſez bons yeux pour voir clair au milieu des ténèbres épaiſſes qu'ils répandent par-tout autour d'eux? Peut-être penſerez-vous que tout ce que je dis ici n'eſt qu'une plaiſanterie. Je n'en ſerois pas ſurpriſe, car je ſais qu'il y a, même parmi les Théologiens, des gens plus inſtruits, à qui ces diſputes frivoles & ridicules de l'école font ſoulever le cœur; il y en a qui regardent comme des ſacrilèges, & qui traitent d'impiétés horribles, tous ces diſcours pleins d'irrévérence ſur des myſtères impénétrables que les Chrétiens devroient ſe contenter d'adorer en ſilence; toutes ces diſputes profanes & ces ſubtilités païennes; toutes ces définitions préſomptueuſes; toutes ces paroles & ces ſentences froides, inſipides, & ſouvent mêmes

viles & dégoûtantes avec lesquelles on avilit tous les jours la majesté de la Théologie. Mais tout cela n'empêche pas nos subtils ergoteurs de s'admirer, de s'applaudire eux-mêmes, & de se croire les plus heureux de tous les hommes. Occupés jour & nuit à ces délicieuses niaiseries, il ne leur reste pas un instant de loisir pour parcourir une seule fois dans leur vie l'Évangile ou les Épîtres de St. Paul. Lorsqu'au milieu de leurs écoles, ils agitent toutes ces questions minutieuses; ils croient affermir aussi solidement l'Église universelle sur leurs frêles syllogismes, que les poëtes ont affermi le ciel sur les épaules d'Atlas, & ils sont persuadés qu'elle s'écrouleroit incontinent s'ils lui refusoient leurs merveilleux secours. Quel plaisir pour eux





lorſque l'Écriture-Sainte, telle qu'une cire molle, change & rechange de forme au gré de leurs deſirs! Quelle volupté lorſqu'ils exigent que vous receviez leurs déciſions avec autant de reſpect que les loix de Solon, & que vous les préfériez aux décrets des Sts. Pontifes, parce qu'el-

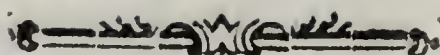
les ont été approuvées par quelques pédans qui leur reſſemblent! Quel triomphe, lorſque s'érigeant en cenſeurs du genre humain, ils forcent à chanter la palinodie tous ceux qui ont eu le malheur d'avancer quelque choſe qui s'écarte tant ſoit peu de leurs concluſions implicites ou explicites! C'eſt alors que vous les entendez crier avec autant d'aſſurance que ſi leurs paroles étoient des oracles: *Cette propoſition eſt ſcandaleuſe*, *celle-ci eſt téméraire*, *cette autre eſt mal-ſonnante*; de ſorte que ni le baptême, ni l'Évangile, ni St. Paul, ni St. Pierre, ni St. Jérôme, ni St. Auguſtin, ni même St. Thomas l'Archipéripatéticien ne ſauroient faire un chrétien, à moins que Meſſieurs les Bachéliers n'y conſentent; tant eſt grande la ſubtilité de leur juge-



ment ! Qui auroit pu s'imaginer, par exemple, qu'on n'eſt pas chrétien pour dire que ces deux propoſitions : *Marmitte tu bous & la Marmitte bout* (*m*), ſont également bonnes, ſi ces ſages docteurs ne nous l'euſſent appris ? Qui auroit délivré l'Égliſe de tant d'erreurs funeſtes ; ſi le grand ſceau de nos docteurs appoſé à leurs ſentences, n'eût appris au public l'exiſtence de toutes ces propoſitions qu'on n'auroit peut-être jamais lues ſans la condamnation qu'ils ont prononcée contr'elles ? Toutes ces belles choſes ne rendent-elles pas les Théologiens les plus heureux de tous les hommes ? Quel plaiſir n'éprouvent-ils pas

(*m*) Éraſme fait ici alluſion à ces deux propoſitions *Socrates tu cours & Socrates court* qu'un moine avoit dit être également bonnes & parfaites ; ce qui fut condamné par l'Univerſité d'Oxford.

encore lorſqu'ils font une deſcription ſi exacte de l'enfer & de tout ce qu'il renferme, qu'on diroit qu'ils y ont paſſé plusieurs années ! lorſque, créant à leur gré de nouveaux cieux, ils forgent ce vaſte & magnifique Empyrée, afin que les ames des bienheureux aient un endroit où elles puiſſent ſe promener à leur aiſe ; faire des feſtins & jouer à la paume ! Enfin la tête de ces grands docteurs eſt ſi pleine de toutes ces fadaiſes, que je crois en vérité que celle de Jupiter ne l'étoit pas davantage lorſque, voulant accoucher de Pallas qu'il avoit conçue dans ſon cerveau, il implora la hache de Vulcain pour l'en faire ſortir. Ne ſoyez donc plus ſurpris ſi, dans les diſputes publiques, leur tête eſt ſi bien empaquetée ; ſans cette précaution on





la verſoit bientôt ſe rompre & ſauter en mille éclats. Moi-même, je ne puis quelquefois m'empêcher de rire quand je les vois ſe croire vraiment Théolo-

giens, ſur-tout parce que le jargon dont ils ſe ſervent eſt parvenu au dernier degré de baſſeſſe & de barbarie; quand je les entends balbutier des phraſes ſi obſcures & ſi embaraſſées, qu'il n'y a que des gens comme eux qui puiſſent y comprendre quelque choſe. Car ils regardent comme quelque choſe de fort ſpirituel tout ce que le vulgaire ne peut pas comprendre. Ce ſeroit avilir, ſelon eux, la dignité de la Théologie que de la ſoumettre aux règles de la grammaire; & ils s'arrogent ainſi le droit de pécher à chaque inſtant contre la pureté du langage: admirable prérogative que ces vénérables docteurs partagent avec la plus vile canaille! Enfin, ils ſe croient preſque ſemblables aux Dieux, toutes les fois qu'on les ſalue



avec une eſpèce de vénération religieuſe, en les appellant en même tems *Meſſieurs nos Maîtres ;* titre dans lequel ils croient voir quelque choſe d'auſſi impoſant que dans le nom ineffable de Dieu pour lequel les juifs avoient tant de vénération. C'eſt pour cela qu'ils regardent comme un crime d'écrire ce titre redoutable NOTRE MAÎTRE autrement qu'avec des lettres majuſcules ; & qu'ils ſont même perſuadés que ſi quelqu'un s'aviſoit de changer, en latin, l'ordre de ces deux mots ; & de mettre *Noſter Magiſter* au lieu de *Magiſter noſter*, il commettroit, par ce renverſement ſacrilège, un crime de lèze-majeſté théologique.

Voici encore des gens que je rends preſqu'auſſi heureux que les Théologiens,

ce

ce ſont ceux qu'on appelle ordinairement Religieux ou Moines, quoique



ces deux noms ne leur conviennent nullement : puiſqu'il n'y a peut-être perſonne qui ait moins de religion que la plupart de ces prétendus religieux ; & qu'on rencontre par-tout ces prétendus moines ou ſolitaires. Y auroit-il rien ſur la terre de plus miſérable que cette eſpèce de gens, ſi je ne déguiſois, de mille manières différentes, à leurs


propres yeux, la turpitude & la bassesse de leur état? abhorrés par-tout comme des bêtes sinistres, leur rencontre seule est regardée comme un mauvais augure; & malgré cela ils s'admirent comme des gens extraordinaires. Persuadés que la piété suprême consiste dans l'ignorance la plus crasse, ils se font une gloire de ne pas même savoir lire. Lorsque, dans leurs églises, ils sont occupés à braire d'un air stupide les pseaumes qu'ils ne comprennent pas, ils sont très-persuadés que Dieu, les Anges & tous les Sts. du Paradis prennent beaucoup de plaisir à les entendre. Il y en a parmi eux qui, fiers de leur mal-propreté & de leur misère, vont de porte en porte, demander l'aumône avec une arrogance & une effronterie extrêmes.





Auberges, voitures, coches de terre, coches d'eau, on les rencontre par-tout; Passage Boats. par-tout ils vous affiègent, & vous arrachent à force d'importunités des aumônes dont ils privent les vrais pauvres. Tels font les illuftres perfonnages qui, par leur mal-propreté, leur ignorance, leur groffièreté & leur effronterie prétendent nous retracer la vie des Apôtres.



Eſt-il rien de plus plaiſant que toutes ces pratiques minutieuſes qui règlent toutes leurs actions avec une eſpèce d'exactitude mathématique, & dont le moindre violement eſt un crime qu'il faut expier ? Le nombre de nœuds qui attachent le ſoulier, la couleur & la largeur de la ceinture, la bigarure du froc, l'étoffe dont il doit être fait, la forme & l'ampleur préciſe du capuchon, le diamètre exact de la tonſure, le nombre d'heures deſtinées au ſommeil ; tout eſt déterminé, meſuré, fixé. Jugez des beaux effets que doit produire cette uniformité ſur des eſprits & des corps ſi différens entr'eux ! C'eſt pourtant à cauſe de toutes ces niaiſeries qu'ils font très-peu de cas des ſéculiers, & qu'ils ont même le plus grand mépris les uns pour

les autres. Une ceinture tant ſoit peu différente, un habit d'une couleur un peu plus ou un peu moins foncée, il n'en faut pas davantage pour élever les querelles les plus ſanglantes parmi des gens qui ſont profeſſion d'exercer la charité des Apôtres. Quelques-uns pouſſent l'eſprit de pénitence juſqu'à porter des habits de l'étoffe la plus commune & la plus groſſière, mais ils ont ſur leur peau les chemiſes les plus fines. D'autres, au contraire, portent les chemiſes par-deſſus, & les habits de laine par-deſſous. On en voit qui frémiſſent en voyant de l'argent, & qui toucheroient plutôt un ſerpent venimeux que la plus petite pièce de monnoie; mais les bons pères ne ſont pas ſi ſcrupuleux quand ils peuvent avoir du vin ou des filles.



Avec quel ſoin chaque troupe de moi-nes ne cherche-t-elle pas à ſe diſtinguer des autres ? Leur plus grand déſir n'eſt pas de reſſembler à Jéſus-Chriſt ; mais de ne pas ſe reſſembler entr'eux. C'eſt auſſi dans les ſurnoms qu'ils ſe ſont donnés, qu'ils mettent une partie de leur bonheur ; les uns ſont tout fiers d'être appellés Cordéliers ; & ces Cordéliers ſe diviſent en Récolets, Mineurs, Minimes, &c. Il y a outre cela des Béné-

dictins, des Bernardins, des Brigittains, des Auguſtins, des Guillelmites, des Jacobins; & ils ſe font gloire de tous ces noms, comme ſi c'étoit trop peu pour eux d'être appellés ſimplement Chrétiens. La plupart de ces gens-là



ont tant de confiance dans leurs cérémonies & leurs petites traditions humaines, qu'ils ſont perſuadés que ce n'eſt


pas trop d'un Paradis pour les récompenser d'une vie passée dans l'observation de toutes ces belles choses. Ils ne pensent pas que Jésus-Christ, méprisant toutes ces vaines pratiques, leur demandera s'ils ont observé le grand précepte de la charité sur lequel est fondée toute la loi qu'il a donnée aux hommes. L'un montrera sa bedaine farcie de toutes sortes de poissons; l'autre étalera une multitude infinie de pseaumes qu'il a récités; l'autre fera une longue énumération de tous ses jeûnes, & racontera combien de fois son ventre a été près de crever pour n'avoir fait qu'un seul repas dans toute une journée; celui-ci produira un énorme tas de cérémonies & de pratiques superstitieuses; celui-là se fera une gloire de ce que pendant

Guts

ſoixante ans, il n'a jamais touché d'argent ſans avoir auparavant garni ſes doigts d'une double enveloppe; un autre montrera ſon froc ſi mal-propre & ſi gras, que le dernier des matelots, rougiroit de le porter; un autre ſe vantera d'avoir vécu plus de cinquante ans toujours attaché au même cloître comme une éponge à ſon rocher; ceux-ci repréſenteront qu'ils ſe ſont enroués à force de chanter; ceux-là que la ſolitude les a rendus ſtupides, ou que le ſilence leur a engourdi la langue. Mais Jéſus-Chriſt interrompant enfin cette ſuite inépuiſable de vanteries, dira: Quelle eſt donc cette nouvelle eſpèce de Juifs? je n'ai donné qu'une Loi aux hommes, c'eſt la ſeule que je reconnoiſſe; & c'eſt la ſeule dont ces gens-là ne me parlent



point. Ce n'eſt pas à des frocs, à des oraiſons, à des abſtinences, à des diétes continuelles que j'ai promis autrefois le Royaume de mon Père; mais à l'exercice de tous les devoirs de la charité: & je m'expliquai alors clairement & ſans parabole. Je ne connois point des gens qui connoiſſent ſi bien le mérite de leurs bonnes œuvres, & qui veulent paroître plus ſaints que moi. Qu'ils aillent chercher un autre Paradis que le mien, qu'ils en demandent un à ceux dont ils ont ſuivi les vaines traditions préférablement à ma Loi! Lorſqu'ils entendront cette ſentence, & qu'ils verront qu'on leur préfère des matelots & des charetiers, de quel air croyez-vous qu'ils ſe regarderont les uns les autres? Mais, en attendant, ils jouiſſent

toujours du bonheur que leur procurent les douces eſpérances que je leur inſpire.

Quoique les différentes ſectes de Moines faſſent des corps à part, entièrement ſéparés des Républiques, perſonne n'eſt pourtant aſſez hardi pour les mépriſer. Les Mendians ſur-tout ſont des gens qu'on ne ſauroit trop ménager; car la confeſſion leur découvre tous les ſecrets des familles. Il eſt vrai qu'ils croiroient faire un grand crime en les révélant, mais ce ſcrupule leur paſſe aiſément lorſqu'au milieu d'une fête bacchique, ils veulent égayer la converſation par quelque conte plaiſant, ils ne craignent point alors de vous déſigner par les circonſtances & les détails les moins équivoques : la ſeule grace qu'ils vous font, c'eſt de ne vous



point nommer. Si par hazard quelqu'un s'aviſe d'irriter ces guêpes dangereuſes, il faut voir comme ils ſe vengent dans leurs ſermons, comme ils déſignent leur ennemi par des mots couverts, mais ſi clairs en même tems, qu'il faudroit être ſtupide pour ne pas les comprendre! Enfin ces vils Cerbères ne ceſſent point d'aboyer, juſqu'à ce qu'on leur ait jeté quelque bon morceau dans la gueule.



Dites-moi, je vous prie, eſt-il un comédien, eſt-il un charlatan de place publique que vous entendiez avec autant de plaiſir qu'un moine en chaire? Comment ne pas éclater de rire en voyant l'application plaiſante & l'uſage ridicule qu'ils font des préceptes de l'Éloquence? Grands Dieux! quelles geſticulations! quelles inflexions de voix comiques & ridicules! quels clapiſſemens! quelles vanteries! avec quelle ſoupleſſe ne ſe démontent-ils pas à chaque inſtant le viſage? avec quelle force ne pouſſent-ils pas des cris qui font retentir les voûtes? Cette belle Éloquence eſt chez eux un grand ſecret, qui paſſe myſtérieuſement de frère en frère. Il ne m'appartient pas, aſſurément, d'être initiée dans des myſtères

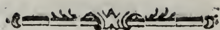


de cette importance, je vous dirai donc ſeulement le réſultat de mes foibles conjectures. D'abord ils commencent ordinairement leurs ſermons par une invocation, & en cela ils imitent les poëtes; puis dans un long & pompeux exorde, ils vous parleront du fleuve du Nil dans un diſcours ſur la charité; ils commenceront ſous les auſpices de Bel ce fameux dragon de Babilone, une explication du myſtère de la croix; ils vous entretiendront des douze ſignes du Zodiaque, pour vous préparer à entendre un ſermon ſur le jeûne; ou enfin ils diſſerteront pendant long-tems ſur la quadrature du cercle pour vous parler enſuite de la foi. J'ai entendu moi-même un de ces illuſtres foux, je me trompe, je voulois dire un de ces

illuſtres Docteurs ; il alloit expliquer le myſtère de la Sainte-Trinité devant un auditoire très-célèbre ; mais pour montrer que ſa ſcience n'étoit point une ſcience vulgaire, & pour ſatisfaire en même tems les oreilles théologiques, il s'y prit d'une manière tout à fait nouvelle. Il parla d'abord des lettres de l'alphabet, des ſyllabes qui compoſent les mots, & des mots qui compoſent le diſcours ; puis il dit comment le nom doit s'accorder avec le verbe, le ſubſtantif avec l'adjectif. La plupart des auditeurs étoient dans l'étonnement, quelques-uns même marmottoient déjà tout bas ce vers d'Horace

Quorſum hæc tam putida tendunt?

Quel peut être le but de pareilles ſottiſes?



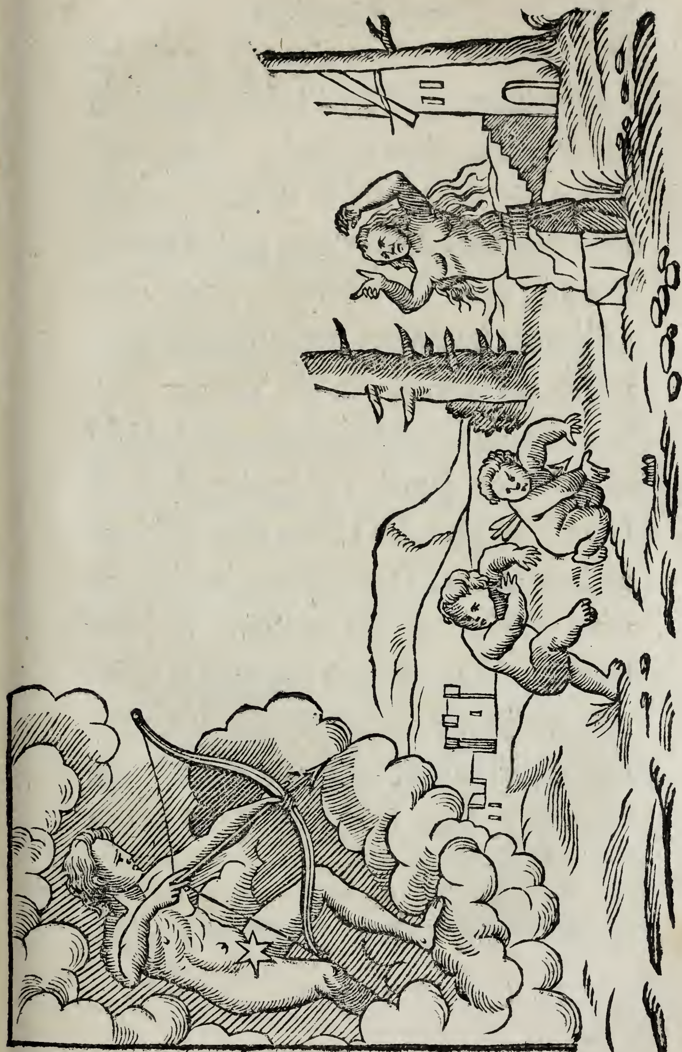
Enfin il parvint à montrer que les principes de la Grammaire ſont une image ſi fidèle de tout le myſtère de la Sainte-Trinité, que le plus grand Géomètre avec toutes ſes figures ne parviendroit jamais à le repréſenter avec plus de clarté & d'évidence. Il avoit ſué ſang & eau pendant huit grands mois pour compoſer ce chef-d'œuvre archithéologique, & maintenant encore, il eſt plus aveugle qu'une taupe; parce que, dans les efforts de genie qu'il avoit été obligé de faire, ſon eſprit avoit attiré à ſoi toute la ſubtilité de ſa vue. Au reſte, il n'eſt point du tout fâché d'être aveugle; il croit que la perte de ſa vue ne paye pas trop cher la gloire immortelle qu'il s'eſt acquiſe.

J'en

J'en ai entendu un autre tout auſſi plaiſant; c'étoit un vieillard octogénaire, Théologien depuis les pieds juſqu'à la tête, mais ſi Théologien qu'on l'eût pris pour Scot reſſuſcité. Expliquant un jour le myſtère du nom de Jéſus, il démontra avec une ſubtilité merveilleuſe que tout ce qu'on peut dire de ce divin ſauveur eſt caché dans les lettres de ſon nom. Car, dit-il, le nom de Jéſus en latin n'a que trois cas; ce qui déſigne clairement les trois perſonnes de la Ste. Trinité. Obſervez de plus que le nominatif ſe termine en *S*, *JeſuS*, l'accuſatif en *M*, *JeſuM*; & l'ablatif en *U*, *JeſU*. Or ces trois terminaiſons *S. M. U.* renferment un myſtère ineffable; car, étant les premières lettres des trois mots latins *Summum*, *Medium*, *& Ultimum*,

elles ſignifient clairement que Jéſus eſt le principe, le centre, & la fin de toutés choſes. Il reſtoit encore un myſtère bien plus difficile à expliquer que tous ceux-là, mais notre Docteur s'en acquita d'une manière tout à fait mathématique. Il partagea le mot Jéſus en deux parties égales; de manière que la lettre *S* reſtoit toute ſeule au milieu: cette lettre *S*, diſoit-il enſuite, que nous retranchons du nom de Jéſus ſe nomme *Syn*, chez les Hébreux; or *Syn* eſt un mot écoſſois qui, à ce que je crois, ſignifie *Péché*: cela nous montre donc clair comme le jour que c'eſt Jéſus qui a ôté le péché du monde. Tous les auditeurs, & ſur-tout les Théologiens, attentifs à un exorde ſi merveilleux, étoient ravis en admiration: peu s'en



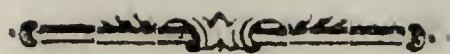
fallut qu'ils ne fuſſent changés en pierre, comme autrefois Niobé lorſqu'Appollon tua ſes enfans ſous ſes yeux. Pour moi, je me vis ſur le point de faire ce que fit le Priape de figuier dont parle Horace, lorſque, pour ſon malheur, il fut obligé d'être témoin des enchantemens nocturnes de Canidie & de Sagane (*n*). Et, en vérité, ce n'étoit pas ſans raiſon: car a-t-on jamais ouï parler chez les Grecs, ni chez les Latins d'un diſcours de cette eſpèce? Demoſthènes & Cicéron nous offrent-ils des exemples de cette ſubtilité? On blâmoit ces grands hommes quand ils commençoient leurs diſcours par un exorde qui n'avoit pas rapport à leur ſujet; on ne ſongeoit

(*n*) Horace fait dire au Dieu des Jardins qu'il fut ſi effrayé des cérémonies magiques de ces deux magiciennes, qu'il lâcha un vent par derrière.

pas alors que rien n'eſt ſi commun que ces ſortes d'exordes, & que la nature les inſpire au plus ruſtique de tous les bouviers.

Nos ſages Docteurs ſont bien plus éclairés, ils croient que ces ſortes de préambules, comme ils les appellent, ſont des chef-d'œuvres d'éloquence, lorſqu'on n'y peut rien appercevoir qui les lie tant ſoit peu au reſte du diſcours; & que l'auditeur, plein d'étonnement & d'admiration, ſe demande à lui-même: *Où veut-il donc en venir?*

En troiſième lieu, ils vous rapportent en forme de narration quelque paſſage de l'Évangile, qu'ils expliquent à la hâte & comme en paſſant, ſans ſonger que c'eſt uniquement dans cette explication que devroit conſiſter tout leur diſ-

cours. Quatrièmement ils changent tout-à-coup de personnage, & agitent une question théologique qui quelquefois ne convient point du tout au sujet principal ; & voilà ce qu'ils appellent encore une merveille de l'art. C'est ici que nos Moines affectant enfin l'orgueil théologique, font retentir à nos oreilles les titres magnifiques qu'ils donnent à leurs Docteurs : ce sont des Docteurs solennels, des Docteurs subtils, des Docteurs subtilissimes, des Docteurs séraphiques, des Docteurs saints, des Docteurs irréfragables. C'est ici qu'ils nous accablent d'une foule de syllogismes, de majeures, de mineures, de conclusions, de corollaires & de toutes les autres impertinences scholastiques dont ils se servent pour éblouir le vulgaire ignorant.

Arrivés enfin au cinquième acte de la Comédie, où doit briller tout le talent de l'artiste, ils vous rapportent quelque conte absurde & ridicule tiré du *Miroir historial* ou des *Gestes des Romains*; le tournent, le retournent, l'interprètent *allégoriquement*, *tropologiquement*, *anagogiquement*, & finissent ainsi leur Discours: chimère mille fois plus monstrueuse que celle qu'Horace a décrite au commencement de son art poétique.



Ce n'eſt pas tout, ils ont entendu dire je ne ſais où, que le commencement d'un Diſcours doit être prononcé tranquillement, & ſans trop élever la voix; d'après cela, ils prononcent ſi bas les premières phraſes de leur exorde, qu'à peine peuvent-ils l'entendre eux-mêmes: comme ſi c'étoit une précaution fort eſſentielle de parler de manière à n'être entendu de perſonne! On leur a dit auſſi que les exclamations ſont quelquefois d'un grand ſecours pour remuer les paſſions; & au moment où vous vous y attendez le moins, ils élèvent tout-à-coup la voix, & crient comme des forcenés, dans des endroits où cela n'étoit pas néceſſaire: deſorte qu'à les entendre ainſi crier ſans raiſon, on les prendroit pour des extravagants. Ils

ſavent encore que le Diſcours doit s'échauffer inſenſiblement & par degrés; auſſi ne manquent-ils jamais, après avoir récité au hazard le commencement de chaque partie de leur ſermon, de prendre tout d'un coup un ton véhément, même pour dire les choſes les plus froides & les plus inſipides ; & de finir comme s'ils alloient rendre l'ame. Enfin on leur a appris que les Rhéteurs ſparlent de la plaiſanterie; & ils veulent auſſi égayer leurs ſermons par quelques traits plaiſants. Mais, en vérité, ils plaiſantent toujours ſi à propos & avec tant de grâces, qu'on diroit des ânes qui veulent jouer de la lyre. Ils ſe mêlent auſſi quelquefois de vouloir mordre, mais ils chatouillent plutôt qu'ils ne bleſſent, & jamais ils ne flattent





mieux leur auditoire que quand ils affectent de dire librement la vérité, & de se récrier contre les mœurs. En un mot, à les voir & à les entendre débiter leurs sermons, on jureroit que les charlatans, qui les surpassent pourtant de beaucoup, ont été leurs Maîtres. Quoique du reste l'éloquence des uns & des autres soit si parfaitement semblable, que tout le monde conviendra qu'il faut nécessairement, ou que les

Moines l'ayent apprise des Charlatans, ou que les Charlatans, l'ayent apprise des Moines.

Malgré tout cela, ils ne laissent pourtant pas de trouver des admirateurs, & c'est à moi qu'ils en ont l'obligation. Il y a des gens qui, toutes les fois qu'ils assistent à leurs sermons, croyent entendre des Cicérons & des Démosthènes. Tels sont surtout les Marchands & les femmes. Aussi les Moines s'appliquent-ils uniquement à leur plaire, car ils savent qu'en flattant les Marchands ils tirent toujours d'eux quelque petite partie d'un bien mal acquis. Quant aux femmes, elles ont une infinité de raisons pour aimer les Moines; mais la principale, sans doute, c'est qu'elles épanchent ordinairement dans le sein de ces bons



pères tous les mécontentemens ſecrets qu'elles reçoivent de la part de leurs maris. Vous ſentez, ſans doute, que ces gens-là devroient m'avoir de grandes obligations ; puiſque, n'ayant d'autre mérite que d'exercer une eſpèce de tirannie ſur le peuple, par leurs pratiques ſuperſtitieuſes, leurs cérémonies ridicules, & leurs criailleries continuelles ; ils ſe croyent pourtant auſſi grands que les Pauls & les Antoines.

Mais laiſſons-là cette multitude de Comédiens, qui montrent autant d'ingratitude en diſſimulant mes bienfaits, que de perverſité en affectant tous les dehors d'une piété ſimulée. Produiſons un peu ſur la ſcène les Rois & les Princes qui m'honorent preſque tous de la meilleure foi du monde, & parlons

ouvertement de ces gens qui ſuivent ouvertement mes loix. Si les ſouverains avoient une demi-once de bon ſens, leur condition ne ſeroit-elle pas la plus triſte & la plus malheureuſe de toutes les conditions ? Se trouveroit-il un ſeul homme qui penſât qu'une couronne mérite d'être achetée par le parjure ou le parricide, s'il avoit conſidéré quel fardeau accablant s'eſt impoſé celui qui veut remplir exactement tous les devoirs d'un bon prince. En effet un homme qui s'eſt chargé de gouverner une nation, a renoncé à ſes propres intérêts, pour conſacrer toute ſa vie à ceux de la République. Occupé ſans ceſſe du bonheur de ſon peuple, il doit montrer une ſoumiſſion ſcrupuleuſe pour les loix, lui qui réunit dans ſa perſonne la puiſſance

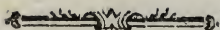
législatrice & la puiſſance *exécutrice* ; il doit répondre de l'intégrité des Miniſtres & des Magiſtrats ; ſonger, qu'étant expoſé lui ſeul aux yeux de tous ; il peut, par la ſageſſe de ſa conduite, reſſembler à un aſtre bienfaiſant, dont les douces influences répandent le bonheur ſur la terre ; ou, tel qu'une Comète funeſte, ſemer par-tout la déſolation & la mort. Il doit ſavoir que les vices des particuliers ſe remarquent à peine dans la foule, & que les effets n'en ſont pas ſi funeſtes ; mais qu'un prince, par ſon élévation, eſt placé de manière, que la moindre faute contre ſon devoir devient une ſource empoiſonnée qui roule avec impétuoſité le malheur au milieu de ſes ſujets. La naiſſance, les plaiſirs, la liberté, la flatterie, le luxe & mille autres

choſes attachées à la condition des rois les détournent ordinairement de leur devoir ; quel courage ne doit donc pas avoir celui qui a réſolu d'y reſter attaché ? avec quelle attention ne doit-il pas veiller ſur lui-même pour n'être pas ſéduit par ces ſyrènes enchantereſſes qui cherchent ſans ceſſe à l'en éloigner ? Et, ſans parler des embûches, des haines, & des autres dangers qui menacent continuellement les jours d'un bon prince ; ne doit-il pas ſonger qu'il rendra bientôt au Roi des rois un compte exact de toute ſa conduite : compte d'autant plus terrible que l'Empire qui lui aura été confié ſera plus étendu ? Oui, ſi les Princes faiſoient toutes ces réflexions, & ils les feroient s'ils étoient ſages, je ne crois pas qu'ils puſſent goûter dans

toute leur vie un ſeul inſtant de repos & de plaiſir. Mais j'ai ſoin d'écarter d'eux toutes ces inquiétudes chagrinantes ; & c'eſt moi qui leur inſpire de ſe repoſer ſur les Dieux des ſoins de leur Empire. Plongés dans la molleſſe & les plaiſirs, ils éloignent tout ce qui peut faire naître dans leur ame la moindre apparence de ſoins & d'inquiétudes, & n'admettent dans leur familiarité que ceux qui ſavent les flatter ſans ceſſe par des diſcours agréables. Ils croient remplir à merveille tous les devoirs de la royauté, en allant tous les jours à la chaſſe, en entretenant de ſuperbes chevaux, en vendant à leur profit les charges & les emplois, en imaginant tous les jours de nouveaux moyens pour diminuer & faire paſſer dans leurs coffres les biens de leurs

ſujets. Il eſt vrai, qu'en ceci, ils n'agiſſent pas ſans quelque précaution ; ils trouvent mille prétextes pour autoriſer leurs vexations, & donner l'apparence de la juſtice aux choſes du monde les plus injuſtes ; & ils ne manquent jamais de flatter un peu le peuple qu'ils dépouillent, afin de ſe ménager ſon affection, du moins en quelque manière.

Figurez-vous maintenant un de ces Princes tel qu'on en voit quelquefois ; ſans connoiſſance des loix ; ſans amour pour le bien public ; uniquement occupé de ſes propres intérêts, plongé dans toutes ſortes de voluptés ; ennemi de la liberté, de la vérité & des ſciences ; rapportant tout à ſes paſſions & à ſon utilité particulière, & ne ſongeant à rien moins qu'au ſalut de la République :



mettez enſuite à cet homme un colier d'or, ſymbole de toutes les vertus réunies; ornez ſa tête d'une couronne reſplendiſſante de pierres précieuſes, deſtinée à lui rappeller qu'il doit briller au milieu de tous les hommes par l'éclat de toutes les vertus héroïques; mettez dans ſes mains un ſceptre, ſymbole ſacré de la Juſtice & de l'intégrité incor-



ruptible ; enfin revêtez-le de la pourpre qui déſigne l'amour ardent qu'un ſouverain doit avoir pour ſon peuple : qu'un tel Prince compare enſuite ſa conduite avec toutes ces marques de dignité ; & je ſuis bien trompée s'il n'a honte de porter tous ces ornemens, & s'il ne craint que quelque railleur pénétrant ne tourne en ridicule tout cet accoutrement théatral.

Que dirai-je maintenant des Courtiſans, de ces gens qui, étant pour la plupart les plus bas, les plus vils, les plus rampans & les plus ſots de tous les eſclaves, veulent ſe faire paſſer pour les plus merveilleux de tous les êtres ? Rendons-leur pourtant juſtice : il y a un point ſur lequel ils ſont les plus modeſtes de tous les hommes : c'eſt



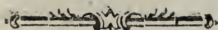
que, ſe contentant de porter ſur eux l'or, la pourpre, les pierreries, &c. ils abandonnent aux autres le ſoin d'exercer les vertus que repréſentent tous ces ſymboles. Ils croyent qu'on ne peut rien ajouter à leur félicité, quand ils peuvent dire : *le Roi mon Maître* ; quand ils ſavent tourner un compliment d'une manière laconique, & diſtribuer à propos les titres pompeux de *Majeſté*, d'*Al-*



tesse, d'*Excellence* &c. quand ils font parvenus à ne plus rougir de rien, & qu'ils possèdent en perfection l'art de flatter avec grâce. Car voilà toutes les sciences qui conviennent aux courtisans & aux gens de qualité. Du reste, si vous examinez leur vie un peu plus en détail, vous trouverez des gens aussi crédules & aussi stupides que les Phéaciens (*o*), aussi débauchés que les amans de Pénélope (*p*). D'abord ils dorment jusqu'à midi; à leur réveil, un prestolet domestique qui n'attendoit que cet instant, leur marmotte bien vîte une Messe, qu'ils entendent en robe de chambre.

(*o*) Peuples de l'isle de Corcyre qui, selon Homère, étoient si crédules & si stupides, qu'Ulysse leur fit accroire tous les prodiges qu'il voulut leur débiter.

(*p*) Homère nous représente les amans de Pénélope occupés sans cesse à faire bonne chère, à chanter, à danser & à faire l'amour.



Après cela vient le déjeuner qui eſt bientôt ſuivi du dîner ; puis les cartes, les dés, les échecs, les comédiens, les bouffons, les filles de joie, les plaiſanteries, les turlupinades, & quelque bonne collation de tems en tems rempliſſent toute l'après-dînée. L'heure du ſouper arrive, on ſe met à table, on en ſort, & Dieu ſait ſi l'on va ſe coucher ſans faire de fréquens réveillons. Voilà comme ils paſſent, ſans la moindre inquiétude, les heures, les jours, les mois, les années, & la vie entière. Il m'arrive quelquefois à moi-même, quand je ſuis à la Cour, d'être excédée de la vanité ridicule de tous ces Courtiſans : ici l'on voit une troupe de Nymphes, qui, ſe croyant autant de Divinités, meſurent leur mérite & leurs grâces à la longueur

de la queue qu'elles traînent après elles ; là un Seigneur empreſſé fend la foule à grands coups de coude, afin qu'on le remarque auprès du Prince ; un autre ſe rengorge avec un air de ſatisfaction, parce qu'il porte au cou une chaîne d'or très-peſante, fier de montrer en même tems par-là & ſa force & ſon opülence.

Mais les Princes ne ſont pas les ſeuls qui mènent cette vie agréable : les Papes, les Cardinaux & les Évêques font depuis long-tems tous leurs efforts pour les imiter ; & l'on peut dire qu'ils ſont venus à bout de les ſurpaſſer. La belle vie que mèneroit un Évêque, s'il alloit s'amuſer à ſonger que ce rochet d'une blancheur éclatante dont il eſt revêtu l'avertit de mener une conduite irréprochable ; que cette mitre à deux cornes





qui lui couvre la tête, & dont les deux ſommets ſont attachés par un ſeul nœud, ſignifie qu'il doit réunir en lui la ſcience de l'ancien & du nouveau Teſtament; que les gants qu'il a aux mains, montrent qu'elles doivent être pures & exemptes de la contagion du monde,

dans l'adminiſtration des ſacremens; que ſa croſſe eſt le ſymbole du ſoin continuel qu'il doit avoir du troupeau qui lui a été confié ; ſa croix le ſigne de la victoire qu'il doit avoir remportée ſur toutes ſes paſſions ! Toutes ces réflexions & mille autres de cette eſpèce, n'accableroient-elles pas le pauvre prélat d'inquiétudes & de chagrins? Les Évêques de nos jours ne ſont pas ſi ſots: ils ſongent à ſe *paître* eux-mêmes; & laiſſent à Jéſus, aux Vicaires & aux Moines mendiants le ſoin de paître leur troupeau : oubliant aiſément que le mot *évêque* ſignifie *travail*, *ſollicitude*, *vigilance;* mais s'en reſſouvenant très-bien lorſqu'il eſt queſtion d'attraper de l'argent.

Les Cardinaux ſeroient dans le même cas s'ils conſidéroient qu'étant les ſuc-

ceſſeurs des Apôtres, ils ſont obligés à vivre comme ils ont vécu ; s'ils ſe per-



ſuadoient qu'ils ne ſont que les diſpenſateurs, & non les maîtres des biens eccléſiaſtiques, & qu'ils rendront bientôt un compte exact de l'emploi qu'ils en auront fait. Enfin ſi raiſonnant un peu ſur leurs ornemens pontificaux, leurs Éminences ſe diſoient à elles-mêmes : Que ſignifie la blancheur de ce rochet, ſinon une innocence parfaite & une pureté de mœurs à toute épreuve ? que veulent dire cette ſoutane de pourpre & cet ample manteau de même couleur, qui s'étend en longs plis aux pieds de mon Éminence, couvre toute ſa mule lorſqu'elle eſt en voyage, & qui, en cas de beſoin couvriroit bien encore un chameau ? La première ne déſigne-t-elle pas une charité ardente envers Dieu ; & le ſecond cette charité envers le



prochain, qui s'étend au loin pour être utile à tous, c'eſt-à-dire pour enſeigner, pour exhorter, pour reprendre, pour corriger; pour appaiſer la fureur des guerres, réſiſter aux mauvais Princes (*q*), ſacrifier avec plaiſir ſes richeſſes & ſa vie même pour le bien de l'Égliſe. Que dis-je, ſes richeſſes? Les ſucceſſeurs des pauvres Apôtres devroient-ils en avoir? Un Prélat qui ſeroit perſuadé de toutes ces vérités, n'ambitionneroit plus la dangereuſe dignité de Cardinal, la quitteroit avec plaiſir après y avoir été élevé, ou mèneroit une vie pleine de

(*q*) On n'eſt plus ſi perſuadé maintenant que les Cardinaux ſont obligés de réſiſter aux mauvais princes: on penſe au contraire que la ſoumiſſion & le reſpect aux puiſſances conviennent très-bien à ces ſucceſſeurs des Apôtres. Leurs Éminences ſont devenues un peu plus modeſtes depuis Éraſme. Eſpérons tout du tems.

ſoins, d'inquiétudes & de travaux; en un mot une vie apoſtolique.

Les Papes qui ſont les Vicaires de Jéſus-Chriſt ſur la terre, ne mèneroient-ils pas auſſi la vie la plus triſte & la plus déſagréable, s'ils alloient entreprendre de marcher ſur les traces de ce divin Sauveur; s'ils s'efforçoient d'imiter ſa pauvreté, ſes travaux, ſa doctrine, ſes ſouffrances & ſon mépris pour les choſes d'ici bas: s'ils ſongeoient que le mot *Pape* ſignifie *Père;* & que le titre de *très-Saint* dont on les honore, les avertit de s'en rendre dignes? Après toutes ces réflexions, quel eſt l'homme qui voudroit ſacrifier tout ſon bien pour acheter une place ſi difficile à remplir; ou employer le fer, le poiſon & toutes ſortes de violences pour la conſerver



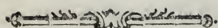


après l'avoir acquiſe? De quelle foule d'agrémens & de commodités de toute

eſpèce, ne ſe priveroient pas tout-à-coup les Papes, s'ils alloient s'aviſer un jour d'avoir de la ſageſſe? Que dis-je, de la ſageſſe? s'ils avoient ſeulement un grain de ce ſel dont parle Jéſus-Chriſt? A tant de richeſſes, d'honneurs, de puiſſance, de victoires, de charges, de dignités, d'emplois, d'impôts, de grâces, d'indulgences, de chevaux, de mulets, de gardes & de voluptés de toute eſpèce; on verroit ſuccéder triſtement les veilles, les jeûnes, les larmes, les prières, les ſermons, les études, les ſoupirs & mille autres miſères ſemblables. Et comptez-vous pour rien tant d'écrivains, de copiſtes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de ſecrétaires, de muletiers, de palfreniers, de banquiers, de maque.., je dirois bien pis, ſi je ne craignois


d'offenſer les oreilles chaſtes ; comptez-vous, dis-je, pour rien que toute cette multitude de gens qui eſt ſi onéreuſe... je me trompe, je voulois dire ſi honorable pour le St. Siège, ſeroit réduite à mourir de faim ? Mais ce qui ſeroit encore bien plus inhumain, bien plus horrible, bien plus abominable, ce ſeroit de vouloir réduire les princes de l'Égliſe eux-mêmes, ces véritables lumières du monde, au bâton & à la beſace. Ne craignons point ce malheur pour nos très-ſaints Pères : ils laiſſent à St. Pierre & à St. Paul, qui ont du tems de reſte, les peines & les travaux de la Papauté ; & gardent pour eux les honneurs & les plaiſirs qui environnent aujourd'hui le Saint Siège apoſtolique.

Or



Or c'eſt moi qui fais que les Sts. Pontifes ſont ceux de tous les hommes qui mènent la vie la plus molle & la plus voluptueuſe, & qui ont le moins d'inquiétudes & de chagrins; c'eſt moi qui leur perſuade que Jéſus-Chriſt a lieu d'être content d'eux, lorſque revêtus de leurs habits myſtiques & pour ainſi dire dramatiques, ils jouent le rôle de Paſteurs de l'Égliſe, en faiſant une multitude de petites cérémonies, en diſtribuant les titres de Bienheureux, de Révérends, de Saints; enfin en répandant ſur la terre toutes ſortes de bénédictions & de malédictions. Voudriez-vous qu'un Pape faſſe des miracles comme dans le vieux tems, & nous ramène cette mode uſée; qu'il ſe fatigue à inſtruire le peuple; qu'il explique

l'Écriture ſainte comme un pédant ; qu'il prie comme un homme qui n'auroit que cela à faire ; qu'il ait la foibleſſe de pleurer comme une femme ou comme un miſérable, & la baſſeſſe de vivre dans la miſère comme un gueux ? Voudriez-vous qu'un homme qui daigne à peine admettre les plus grands rois à l'honneur de baiſer ſa pantoufle, ait la baſſeſſe de céder à quelqu'un ? Voudriez-vous enfin qu'il aille s'expoſer de gaieté de cœur à une mort déſagréable, & ſe faire crucifier comme un ſcélérat ? Fi donc ! cela ſeroit indigne. Les Papes d'à-préſent ont ſoin de rejetter bien loin toutes ces miſères, & ils ne gardent que ces armes & ces douces bénédictions dont parle ſaint Paul. Auſſi n'en ſont-ils point avares. Il faut voir avec

quelle bonté ils diſtribuent les interdits, les ſuſpenſions, les aggravations, les anathèmes, & ces peintures où les excommuniés ſont tourmentés par les diables (*r*); il faut voir avec quelle



charité ils lancent cette excommunication terrible qui vous envoie dans un

(*r*) Eſpèce de tableaux ridicules qu'on expoſe à Rome pour faire peur à la canaille.

inſtant les pauvres ames cent lieues plus loin que l'Enfer : foudre épouvantable que ces très-ſaints Pères en Jéſus-Chriſt, ces Vicaires bénins du Sauveur du monde, ne lancent jamais avec plus de fureur, que contre ces téméraires qui par l'inſtigation du Diable, tâchent de rogner le patrimoine de St. Pierre. Quoique cet Apôtre diſe dans l'Évangile à ſon divin Maître : *Nous avons tout abandonné pour te ſuivre* ; les Papes prétendent pourtant qu'il a un patrimoine qui conſiſte en terres, en villes, en impôts, en Principautés ; & lorſqu'animés d'un zèle vraiment chrétien, ils emploient le fer & le feu pour diſputer ce cher patrimoine ; lorſque leurs bras paternels & ſacrés font couler de toutes parts le ſang des Chré-

tiens ; c'eſt alors que, fiers d'avoir terraſſé ces malheureux qu'ils appellent les ennemis de l'Égliſe, ils ſe vantent de combattre pour elle, & de défendre cette épouſe de Jéſus-Chriſt avec un courage tout-à-fait apoſtolique. Mais en vérité ils ne ſongent pas que les plus funeſtes ennemis de l'Égliſe, ſont les mauvais Papes qui, par leur ſilence, font que Jéſus-Chriſt eſt oublié, qui trafiquent honteuſement de ſes grâces, corrompent ſa doctrine par des interprétations forcées, & la détruiſent entièrement par l'exemple contagieux de leurs déréglemens abominables. Parce que l'Égliſe de Jéſus-Chriſt a été établie par le ſang, confirmée par le ſang, augmentée par le ſang ; ils croient qu'il faut auſſi verſer du ſang pour la gouverner

& la défendre; comme si Jésus-Christ n'existoit plus, ou qu'il ne fût plus en état de protéger les siens comme il l'a toujours fait. Ils savent que la guerre est une chose si cruelle, qu'elle convient plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes; si furieuse que les Furies elles-mêmes, selon les Poëtes, l'ont vomie sur la terre; si funeste qu'elle traîne après elle les désordres les plus affreux; si injuste qu'elle n'est ordinairement excitée que par les plus infames brigands; si impie qu'elle est entièrement contraire à Jésus-Christ; & cependant ces vicaires d'un Dieu de paix, négligent toute autre occupation pour s'adonner entièrement à cet art abominable. On voit quelquefois des vieillards décrépits (s) affec-

(s) On croit qu'Érasme veut désigner ici le Pape



ter dans ces guerres une vigueur de jeune homme, prodiguer des ſommes immenſes pour les ſoutenir; s'expoſer avec une ardeur infatigable à tous les travaux qu'elles exigent, bouleverſer ſans ſcrupule les loix, la religion, la paix, & devenir enfin les fléaux du genre humain. Croiroit-on qu'il ſe trouve des flatteurs adroits qui oſent donner à cette fureur évidente les beaux noms de zèle, de piété & de courage; & qui emploient toute la ſubtilité de leur eſprit pour prouver que celui qui tire l'épée & la plonge dans le ſein de ſon frère, peut conſerver néanmoins, dans ſon cœur, cette charité parfaite envers le prochain, que Jéſus-Chriſt a tant recommandée à

Jules II qui, comme on ſait, ſe plaiſoit plus à donner une bataille qu'à faire une proceſſion.



ses disciples ? Je doute encore si ce sont les Papes qui ont donné cet exemple à certains Évêques allemands, ou s'ils l'ont reçu d'eux. Quoi qu'il en soit, ceux-ci n'y font pas tant de façons : ils ne portent point sur eux toutes ces décorations épiscopales ; ils ne s'amusent point aux bénédictions & aux autres cérémonies de cette espèce ; mais ils s'habillent & se conduisent en vrais satrapes, croyant même qu'il est honteux & indigne d'un Évêque de rendre à Dieu son ame forte & courageuse, ailleurs que sur le champ de bataille.

Les Prêtres du commun qui croiroient faire un crime de ne pas suivre en tout les traces de leurs pieux supérieurs, ne manquent pas de les imiter aussi sur cet

article. Il faut voir avec quel courage avec quelle férocité militaire ils combattent pour ſoutenir leurs droits de dixme ! Comme ils emploient les épées, les piques, les bâtons, les pierres, en un





mot toutes ſortes d'armes contre les téméraires qui oſent les leur conteſter ! Comme ils ſont attentifs & pénétrants quand il s'agit de tirer des livres des anciens quelque paſſage propre à effrayer le vulgaire ignorant, & à lui perſuader qu'il doit payer bien plus que la dixme ! Il ne leur vient point en téte qu'on lit auſſi par-tout les ſecours & les ſervices que le peuple qui les nourrit a droit d'attendre d'eux. Ils ne ſongent pas que la tonſure qu'ils ont à la tête eſt faite pour les avertir que le Prêtre doit avoir rejetté loin de ſoi toutes les paſſions humaines, pour s'occuper uniquement des choſes céleſtes. Non, non; ces bons Eccléſiaſtiques ſe vantent d'avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont marmoté leur bréviaire, & ſi bien marmoté, que je

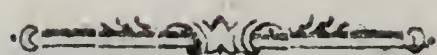
ſerois en vérité bien ſurpris qu'aucune Divinité puiſſe jamais ni les entendre ni les comprendre, puiſqu'ils ne s'entendent & ne ſe comprennent preſque pas eux-mêmes, quand ils le récitent tout haut. Les Prêtres ne diffèrent point des gens du monde quand il s'agit de veiller à leurs intérêts & de les défendre ; mais dès qu'il eſt queſtion de remplir quelque devoir pénible, ils ont la prudence de s'en décharger ſur les autres, & de ſe les renvoyer comme une balle. Il en eſt des devoirs de la religion à-peu-près comme du gouvernement d'un État ; le Souverain s'en repoſe ſur ſes Miniſtres ; les Miniſtres ſur leurs Commis : de même auſſi les prêtres laiſſent par modeſtie l'exercice de la piété au peuple ; le peuple s'en repoſe ſur ceux qu'il ap-



pelle Eccléſiaſtiques, croyant apparemment qu'il n'a rien de commun avec l'Égliſe & que les vœux du Baptême ne l'y attachent point : les Prêtres qui ſe diſent ſéculiers, comme s'ils ſe faiſoient gloire d'appartenir au ſiècle, & point du tout à Jéſus-Chriſt, renvoyent la balle aux réguliers ; les réguliers aux moines ; les moines non-réformés aux réformés ; tous enſemble la rejettent aux frères mendiants ; les mendiants la font paſſer aux chartreux, de ſorte que c'eſt dans les couvens de ces bons Pères que la Piété eſt cachée, & ſi bien cachée, qu'on ne peut preſque jamais l'y voir. De même auſſi les ſouverains Pontifes ſi actifs lorſqu'il eſt queſtion de recueillir la riche moiſſon de leurs revenus ; laiſſent aux Évêques tous les travaux un

peu trop Apoſtoliques ; les Évêques s'en déchargent ſur les Curés, les Curés ſur leurs Vicaires, les Vicaires ſur les frères mendiants ; & ceux-ci renvoient le ſoin de garder les brebis à ceux qui ſavent ſi bien les tondre.

Mais il n'eſt pas queſtion d'examiner la vie des Prélats & des Prêtres, car on diroit peut-être que ceci a plus l'air d'être la ſatyre des autres, que mon propre Éloge ; & l'on pourroit s'imaginer qu'en donnant des louanges aux mauvais Princes j'ai voulu faire la critique des bons. Ce n'eſt point là mon intention ; tout ce que j'en ai dit n'a été que pour montrer clairement que nul mortel ne peut vivre agréablement ſur la terre à moins qu'il ne ſoit initié à mes myſtères, & que je ne répande


ſur lui mes précieuſes faveurs. Et comment les hommes pourroient-ils vivre heureux ſans moi, puiſque la Fortune, cette Déeſſe qui décide de leur ſort, eſt



tellement d'accord avec moi, qu'elle a toujours été l'ennemie irréconciliable

des Sages, & qu'elle prodigue au contraire ſes faveurs aux Foux, même pendant leur ſommeil? Vous avez ſans doute entendu parler de Timothée (*t*), ce Général athénien qui a donné occaſion au proverbe : *Le bien lui vient en dormant.* Vous ſavez auſſi ces autres proverbes : *Il eſt né coiffé; Aux innocens les mains plaines.* Eh bien! tout cela ne convient qu'à des foux; au-lieu que c'eſt d'un Sage qu'on dit ordinairement; *Il ne trouve que des pierres pour ſe caſſer le cou; Il eſt né ſous une mauvaiſe étoile.* Mais trève de proverbes, car on pourroit me ſoupçonner de les avoir pillé

(*t*) Ce Général paſſoit pour être ſi heureux, que les Peintres l'ont repréſenté dormant, pendant que la Fortune lui apportoit des Villes qu'elle venoit de prendre dans des filets. On dit qu'ayant attribué ſon bonheur à ſon mérite, il tomba dans la dernière infortune.



dans mon cher Érasme (*u*). Je disois donc que la Fortune aime les insensés, les gens hardis & téméraires, ceux qui disent comme César en passant le Rubicon : *Le sort en est jetté.* La sagesse rend les hommes timides ; aussi voit-on ordinairement tous ces sages sans cesse

aux

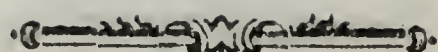
(*u*) Érasme a fait un ample recueil de Proverbes.

aux prises avec la pauvreté, la faim & la douleur; vivre obscurs, méprisés & détestés de tout le monde. Les foux, au contraire, nagent dans l'opulence, gouvernent les Empires, en un mot ils jouissent du sort le plus heureux & le plus florissant. En effet, si vous faites consister votre bonheur à plaire




aux Souverains, & à être admis parmi la troupe brillante des Princes & des Courtisans ; à quoi vous servira la sagesse? Tous ces Dieux de la terre la détestent, & ne la souffrent point parmi eux. Voulez-vous devenir riche ? le beau profit que vous ferez dans le commerce, si, fidèle aux loix de la sagesse, vous n'osez commettre un faux serment ou un parjure ; si vous rougissez d'être surpris en mensonge ; si vous allez vous embarrasser la tête de tous les scrupules inquiétans que les sages ont formés sur le vol & sur l'usure ! Ambitionnez-vous les dignités & les richesses de l'Église ? Eh, mes amis ! un pâtre, un âne les attraperoit plutôt qu'un homme d'esprit & de bon sens. Voulez-vous vivre dans l'Empire des voluptés & des plaisirs ? les

femmes qui le gouvernent en grande partie ſont entièrement dévouées aux foux, & fuient un ſage comme une bête horrible & venimeuſe. Enfin quiconque ſe propoſe de vivre dans les divertiſſemens & la joie, commence d'abord par écarter avec ſoin la ſageſſe, & un ſage feroit le dernier homme du monde qu'on voudroit admettre dans une partie de plaiſir. En un mot allez par-tout où vous voudrez; chez les Papes, chez les Princes, chez les Juges, chez les Magiſtrats, chez les amis, chez les ennemis, chez les grands, chez les petits, par-tout vous verrez qu'on n'a rien ſans argent comptant; & comme les ſages mépriſent l'argent, il n'eſt pas étonnant que tout le monde les évite.



Quoique mon Éloge soit une matière dont on ne trouve point la fin, ce discours doit pourtant en avoir une. Je finirai donc. Mais je voudrois bien auparavant montrer en peu de mots, que plusieurs grands hommes m'ont célébrée dans leurs écrits & par leurs actions; car sans cela je craindrois que quelqu'un de vous ne me regardât comme une sotte qui n'est belle qu'à ses propres yeux, & que les Jurisconsultes ne me fissent un crime de ne point citer. Suivons donc leur exemple, & citons comme eux à tort & à travers. D'abord tout le monde est persuadé de la vérité de cette maxime si connue: *Quand on n'a pas une chose; c'est très-bien fait de faire semblant de l'avoir;* c'est pour cela qu'on enseigne de bonne

heure aux enfants que : *c'eſt une grande ſageſſe de ſavoir être fou à propos.* Jugez maintenant vous-même quelle doit être l'excellence de la Folie, puiſque les ſavans ont cru que ſon ombre & ſon apparence ſeule méritoit tant de louanges. Horace ce gros cochon d'Épicure, dit la choſe plus franchement lorſqu'il

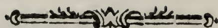




conseille de *mêler la folie avec la sagesse*; il ajoute à la vérité que cette folie doit être *courte*, mais ce correctif n'est pas ce qui lui fait le plus d'honneur. Il dit aussi dans un autre endroit : *Il est doux d'extravaguer à propos.* Et ailleurs qu'il *aime mieux passer pour un homme en délire & sans nul talent, que d'être sage & enrager tout son saoul.* Homère qui donne tant de louanges à Télémaque, l'appelle souvent étourdi ; & les Poëtes grecs dans leurs tragédies, donnoient souvent cette épithète aux enfans & aux jeunes gens, & la regardoient comme un bon augure. Et cette Iliade si célèbre qu'est-ce autre chose que le récit des fureurs & des folies des peuples & des rois ? Cicéron a fait aussi de moi l'éloge le plus complet quand il a dit :

Le monde eſt plein de foux ; car tout le monde ſait que plus un bien eſt général plus il eſt excellent.

Mais comme toutes ces autorités profanes ne ſont peut-être pas d'un grand poids pour des Chrétiens, j'appuierai, ou pour parler en termes de l'art, j'établirai ſi l'on veut, mon éloge ſur le témoignage de l'Écriture-Sainte. D'abord j'en demanderai humblement la permiſſion à Meſſieurs les Théologiens ; puis, comme il s'agit ici d'une choſe très-difficile, & qu'il ſeroit peut-être mal-honnête d'invoquer de nouveau les Muſes, & de les faire venir encore une fois de ſi loin pour un ſujet qui ne les regarde guères ; je crois qu'il eſt à propos, avant que de faire la théologienne & de m'engager dans les ſentiers épineux de l'École, d'invo-



quer l'eſprit de Scot, cet eſprit mille fois plus hériſſé qu'un hériſſon; de le prier de quitter un inſtant ſa chère Sorbonne pour paſſer dans mon ſein, per-



mis à lui d'y retourner quand j'aurai fini, ou de s'en aller s'il veut à tous les Diables. Que ne puis-je prendre auſſi une autre figure, & paroître à vos yeux ſous le brillant harnois d'un Docteur de Sorbonne!

Mais à propos, en m'entendant dégoiſer tant de Théologie, n'allez pas m'accuſer d'avoir pillé les écrits de nos *vénérables Maîtres.* Songez, je vous prie, qu'ayant une liaiſon ſi intime & ſi ancienne avec les Théologiens, il n'eſt pas ſurprenant que j'aye attrapé un peu de leur ſcience, puiſque Priape ce Dieu de figuier, remarqua & retint quelques mots grecs qu'il avoit entendu lire à ſon maître (*x*), & que le coq de Lucien, que vous connoiſſez ſans doute, à force de vivre avec des hommes, apprit à parler comme eux.

Mais revenons à notre ſujet, & commençons avec confiance. Il eſt écrit

(*x*) Eraſme fait ici alluſion à l'Épigramme 68 des Priapées, qui commence ainſi : *Ruſticus indoctè ſi quid dixiſſe videbor*, &c.


dans l'Ecclésiaste, chapitre 1.er *Le nombre des foux est infini.* Or ce nombre



infini comprend tous les hommes, excepté quelques-uns ; & ces quelques-uns, je doute qu'on les ait jamais vus. Jérémie s'explique plus clairement encore chapitre 10, lorsqu'il dit : *Tous les hommes sont devenus foux à force de sagesse.* Il attribue la sagesse à Dieu seul, & laisse la folie à tous les hommes. Il dit aussi un peu plus haut : *Que*

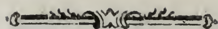
l'homme ne se glorifie point dans sa sagesse! Et pourquoi ne voulez-vous pas, ô bon Jérémie! que l'homme se glorifie dans sa sagesse? C'est, répond ce Prophète, parce qu'il n'en a point. Je reviens à l'Ecclésiaste; lorsqu'il s'écrie: *Vanité des vanités, & tout est vanité;* croyez-vous qu'il ait voulu dire autre chose que ce que nous avons dit, c'est-à-dire que toute la vie humaine n'est qu'une illusion produite par la folie. Et par-là il a très-bien confirmé ce que Cicéron a dit à ma louange, & qu'on ne peut trop répéter: *Le monde est plein de foux.* Ce sage Ecclésiaste dit encore dans un autre endroit: *Le fou change comme la lune, le sage est stable comme le soleil;* voulant montrer par-là que tous les hommes sont foux, & que le



titre de ſage n'appartient qu'à Dieu ſeul. Car par la Lune les interprêtes entendent la nature humaine ; & par le Soleil, Dieu qui eſt la ſource de toute lumière. Jéſus dit la même choſe dans l'Évangile, lorſqu'il aſſure qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe être appellé *bon.* Car s'il eſt vrai que celui qui n'eſt pas ſage eſt fou ; s'il eſt vrai d'ailleurs, comme le diſent les Stoïciens, que bon & ſage ſignifient la même choſe ; il eſt clair que Jéſus-Chriſt a voulu dire par-là que tous les hommes ſont foux. Salomon dit encore, chap. 15 : *La Folie eſt pour le fou une ſource de joie.* Avouant clairement par-là que ſans la Folie il n'y a nul agrément dans la vie. C'eſt ce qu'il veut dire encore par ces paroles : *Plus on ajoute à nos connoiſſances, plus on*



rend notre condition triſte, & dans une ame où il y a beaucoup de bon ſens, il y a auſſi bien des ſujets de mécontentement. Il répete la même choſe en d'autres termes, au chap. 7, en diſant: *La triſteſſe loge dans le cœur des ſages, & la joie dans le cœur des foux.* Ce ne fut



pas aſſez pour lui de poſſéder la ſageſſe ; il voulut auſſi apprendre à me connoître, & ſi vous ne voulez pas m'en croire, écoutez ce qu'il dit au chapitre 1.er *Je me ſuis appliqué à connoître non-ſeulement la Prudence & la Doctrine, mais encore les erreurs & la Folie.* Et vous obſerverez, s'il vous plaît, qu'il a eu ſoin de placer la Folie la dernière afin de lui faire plus d'honneur, car vous ſavez fort bien que dans l'Égliſe, les premiers en dignité marchent toujours les derniers, ſelon le précepte de l'Évangile.

Le même auteur, quel qu'il ſoit, montre encore évidemment au chap. 44, que la Folie vaut mieux que la Sageſſe. Mais je veux faire ici avec vous, comme font, dans Platon, ceux qui diſputent avec Socrate ; & je vous jure que vous

ne ſaurez pas un mot du paſſage en queſtion que je ne vous aye engagé dans des réponſes qui favoriſent l'induction que j'ai envie de faire.

Je vous demande donc : ſont-ce les choſes rares & précieuſes, ou les choſes viles & communes qu'il convient de cacher avec le plus de ſoin ? Vous ne dites mot ? Vous avez beau faire, ſi vous ne voulez pas répondre, il y a un proverbe grec qui répondra pour vous. Voici ce qu'il ſignifie : *On laiſſe ſa cruche auprès de la porte.* Et afin que perſonne ne ſoit aſſez impie pour rejetter cette ſentence, ſachez tous qu'elle eſt rapportée par Ariſtote, le grand Dieu des Théologiens. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ſoit aſſez ſot pour laiſſer ſon argent & ſes bijoux dans la rue ? En

vérité, je n'en crois rien. Vous les ſerrez dans les lieux les plus ſecrets de vos maiſons ; dans les recoins les plus cachés de vos coffres forts, & vous laiſſez les ordures à la vue de tout le monde. Or ſi l'on cache avec ſoin les choſes précieuſes, & qu'on laiſſe à la merci d'un chacun celles dont on ne fait aucun cas ; n'eſt-il pas clair que notre Auteur veut dire que la Folie eſt plus précieuſe que la Sageſſe, puiſqu'il ordonne de cacher l'une, & qu'il défend de cacher l'autre. Or écoutez maintenant ſes propres paroles : *L'homme qui cache ſa folie vaut mieux que celui qui cache ſa ſageſſe.* De plus l'Écriture-Sainte attribue aux foux une modeſtie que le ſage ne poſsède point, puiſqu'il croit que perſonne n'eſt digne de lui être comparé.

Car



Car c'eſt ainſi que j'entends ce paſſage de l'Eccléſiaſte, chap. 10: *Quand le Fou ſe promène, il croit que tous ceux qu'il rencontre ſont foux comme lui.* Quelle modeſtie! quelle candeur! de ne pas ſe croire au-deſſus des autres hommes, & de conſentir à partager avec eux les louanges magnifiques qu'on croit toujours mériter! Le même auteur, quoiqu'il fût un grand roi, n'eut pas honte de porter le nom de fou; il dit même expreſſément au chapitre 30: *Je ſuis le plus fou de tous les hommes.* St. Paul le Docteur des Gentils ſe donne ſans façon le nom de fou en écrivant aux Corinthiens: *Je le dis comme fou, & je le ſuis plus qu'eux;* croyant apparemment qu'il y a de la honte à ſe laiſſer ſurpaſſer en folie. Mais j'entends déjà crier

tous ces petits Docteurs en grec qui avec leurs nouvelles obſervations, s'efforcent de nous éblouir, & de nous faire croire que les Théologiens ſont des ignorants. Si mon cher Éraſme n'eſt pas le premier, il eſt du moins le ſecond de ces nouveaux Docteurs ; je le nomme ſouvent parce que c'eſt le meilleur de mes amis, & que je veux lui faire honneur. Quelle citation extravagante ! diſent-ils ; & qu'elle eſt bien digne de la Folie ! La penſée de l'Apôtre eſt toute différente de celle que lui prêtent vos rêveries ; car ſon but n'eſt pas de montrer par ces paroles qu'il eſt plus fou que tous les autres ; mais après avoir dit : *Ils ſont Miniſtres de Chriſt, & moi auſſi ;* il ajoute : *je le ſuis plus qu'eux ;* ſentant bien qu'il étoit non-ſeulement égal aux

autres Apôtres dans le Miniſtère de l'Évangile, mais qu'il étoit même un peu au-deſſus d'eux; & pour ne pas ſcandaliſer ceux qui auroient pu trouver un peu trop de préſomption dans cet aveu, il s'excuſe en diſant qu'en cela il parle comme un fou: voulant leur faire entendre par-là que les foux ont le droit de dire la vérité ſans offenſer perſonne.

Que ces Meſſieurs diſputent tant qu'ils voudront, ſur l'interprétation de ce paſſage, moi, je m'en tiens à celle de ces grands, gros & gras Théologiens que tout le monde ſuit, & avec leſquels la plupart des Docteurs aimeroient en vérité mieux adopter une erreur, que de croire une vérité ſur la parole des premiers, qu'ils regardent tous comme autant de perroquets avec leur



hébreu, leur grec & leur latin. Or écoutez comme un de ces glorieux Docteurs, je ne vous dirai pas ſon nom (*y*), car nos petits Théologiens à érudition ne manqueroient pas de le tourner en ridicule, & de dire avec le proverbe

(*y*) Il s'appelloit Nicolas de la Lire.

grec : *C'est un âne qui veut jouer de la lyre*; écoutez dis-je, la manière tout-à-fait théologique & doctorale, dont un de ces grands Docteurs rapporte ce passage : *Je le dis avec moins de sagesse, je le suis plus qu'eux.* Il en fait un nouveau chapitre; puis, ce qui exigeoit un



grand fonds de Dialectique, il y ajoute un Paragraphe en l'expliquant ainſi : Je vais vous rapporter ſes propres paroles *matérialiter* & *formaliter* (z). „ *Je le dis moins ſagement*, c'eſt-à-dire : ſi je vous parois fou en m'égalant aux faux Apôtres ; je vous paroîtrai encore bien plus fou de me préférer à eux. " Il eſt vrai qu'un peu plus bas, notre Docteur ſaute tout d'un coup à une autre matière comme un homme qui ne ſait plus ce qu'il dit.

(z) Diſtinction théologique qui eſt d'un grand ſecours dans l'École & avec laquelle on peut prouver tout ce qu'on veut. Si vous diſiez, par exemple à un Théologien : *Il fait jour en plein midi*, & qu'il eût ſes raiſons pour ne pas vous accorder cette propoſition, il vous répondroit *diſtinguo : Il fait jour materialiter*, *concedo ; formaliter nego*. Puis, après avoir bavardé pendant un quart d'heure ſur ces deux mots ; il conclueroit enfin que vous ne voyez goutte.

Mais pourquoi prendre tant de peine pour m'autoriſer d'un exemple ? Ne ſait-on pas bien que les Théologiens ont le droit d'étendre le ciel, c'eſt-à-dire l'Écriture-Sainte, comme une peau ? N'y a-t-il pas des paſſages de l'Écriture qui ſe contrediſent dans les Écrits de St. Paul, & qui ne ſe contrediſent plus quand on les lit dans l'endroit d'où ils ſont tirés ? Écoutez ce que St. Jérôme, ce grand Docteur qui ſavoit cinq langues, raconte de cet Apôtre. St. Paul, dit-il, ayant découvert par hazard dans Athènes un autel qui portoit cette inſcription : DIIS ASIÆ, EUROPÆ ET AFRICÆ ; DIIS IGNOTIS, ET PEREGRINIS. *Aux Dieux de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique ; aux Dieux inconnus & étrangers ;* il jugea qu'il pouvoit s'en ſervir au


profit de la Religion chrétienne; omettant donc tout ce qui auroit pu nuire à son dessein, il ne prit que les derniers mots de l'inscription, DIIS IGNOTIS : *aux Dieux inconnus.* Il les changea adroitement en DEO IGNOTO, *au Dieu inconnu*, & prouva par-là aux Athéniens qu'ils avoient élevé un autel à Jésus qu'il prétendoit être ce Dieu inconnu. C'est sans doute à l'exemple de ce grand Apôtre que les Théologiens arrachent quelquefois quatre ou cinq mots d'un endroit, quatre ou cinq mots d'un autre, les changent même selon leur intérêt, & les citent ensuite avec confiance, quoique souvent ce qui précède & ce qui suit n'ait aucun rapport au sens qu'ils leur donnent, ou qu'il y soit même directement contraire. Les Théologiens sont

ſi heureux dans ces citations imperti-nentes que les Juriſconſultes eux-mêmes en ont ſouvent été jaloux.

En effet peut-on douter que tout ne leur réuſſiſſe, quand on voit ce Docteur que je n'ai pas voulu nommer à cauſe du proverbe grec, donner à un paſſage de St. Luc un ſens qui eſt auſſi contraire à l'eſprit de l'Évangile que l'eau eſt con-traire au feu. Dans le tems d'un grand danger, tems auquel tous les bons Clients ſe raſſemblent autour de leur patron pour le ſecourir de tout leur pouvoir; Jéſus-Chriſt voulant guérir ſes diſciples de la confiance qu'ils avoient dans ces ſecours humains, leur demanda s'ils avoient jamais manqué de quelque choſe, quoiqu'il ne leur eût donné en partant ni ſouliers pour les garantir des



épines & des pierres, ni provisions, ni bourse pour les nourrir en chemin. Les Apôtres ayant répondu qu'ils avoient toujours eu le nécessaire, Jésus leur dit: *A présent celui qui a un sac petit ou grand qu'il le laisse là; & celui qui n'a point d'épée qu'il vende sa robe ou sa chemise pour en acheter une.* Or comme toute la Doctrine de Jésus-Christ n'est fondée que sur la douceur, la tolérance, & le mépris de la vie; tout le monde ne voit-il pas clairement ce que ce Divin Sauveur a voulu dire dans ce passage? Il vouloit si bien persuader à ses Apôtres le détachement des choses temporelles; qu'il leur défendoit non-seulement les souliers & l'argent, mais qu'il leur ordonnoit même de se défaire de leur chemise; leur montrant par-là qu'ils de-

voient renoncer à toutes les chofes de la terre pour fe livrer tout entiers à la prédication de l'Évangile. Il leur recommande d'acheter feulement une épée, non une épée telle que la portent les affaffins & les parricides ; mais cette épée fpirituelle qui pénètre jufque dans les replis les plus cachés du cœur, pour y couper toutes les paffions humaines, & n'y laiffer règner que la piété. Or écoutez maintenant quelle tournure notre habile Docteur donne à ces paroles : il entend par l'épée le droit de fe défendre contre la perfécution ; par le fac, une bonne provifion de vivres. Il croyoit apparemment ce bon Docteur, que Jéfus-Chrift avoit changé de fentiment, & que craignant alors de voir partir fes Apôtres en trop modefte équi-


page, il commençoit à leur chanter la palinodie. S'imaginoit-il donc que ce Divin Sauveur ne ſe reſſouvenoit plus de leur avoir dit: *Vous ſerez heureux ſi vous ſouffrez patiemment les opprobres, les outrages & les ſupplices.* Leur défendant par-là de réſiſter à la perſécution; & leur rappellant que c'eſt à la douceur & non à la férocité qu'il a promis ſon royaume. Enfin comment pouvoit-il penſer que celui qui avoit renvoyé ſes Apôtres à l'exemple des lis & des moineaux, eût alors tant à cœur de leur voir l'épée au côté, qu'il leur recommandât de vendre même leur chemiſe pour en acheter une, comme s'il eût mieux aimé les voir partir tout nus que ſans épée? Mais comme il entend par l'épée tout ce qui peut ſervir à

repousser la force, il comprend aussi sous le nom de bourse tout ce qui peut satisfaire aux besoins de la vie. Aussi cet interprête de l'esprit de Dieu arme-t-il les Apôtres de lances, d'épées, d'arcs, de fléches, & il les fait partir en cet



équipage pour aller prêcher un Dieu crucifié. Il ne manque pas non plus de bissacs, de paquets & de bourses bien garnies, afin de ne les pas exposer au désagrément de sortir d'une auberge sans avoir dîné. Ce grand homme n'a pas fait attention que cette épée qu'il fait acheter si cher aux Apôtres a été condamnée par Jésus-Christ qui les a blâmés de l'avoir tirée, & qui leur a ordonné de la remettre dans le fourreau ; il n'a pas songé qu'on n'a jamais ouï dire que les Apôtres aient employé l'épée & le bouclier pour résister aux Payens ; ce qu'ils auroient fait sans doute, si c'eût été là l'intention de leur maître. Un autre Docteur que je ne nommerai point à cause du profond respect que je lui porte, & à qui l'on ne pourroit pas faire

l'application du proverbe grec, expliquant un jour ce paſſage d'Habacuc: *Turbabuntur pelles terræ Madian*; *Les tentes de la terre de Madian ſeront en confuſion*, prétend que le mot *pelles*, qui ſignifie proprement des peaux, mais qui veut dire ici *tentes*; parce que les tentes des Madianites étoient faites de peaux; prétend, dis-je, que ce mot *pelles* doit s'entendre de la peau de St. Barthelemy qui fut écorché vif.

Mais voici une choſe que j'ai entendue de mes propres oreilles. J'aſſiſtois l'autre jour à une thèſe de Théologie, comme cela m'arrive très-ſouvent; quelqu'un ayant demandé par quels paſſages de l'Écriture on prouvoit qu'il vaut mieux brûler les hérétiques que de les convaincre par des bons raiſonnemens?

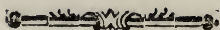




Un vieillard refrogné qui portoit ſur ſa figure tout l'orgueil & toute la préſomption théologique, répondit en criant de toutes ſes forces, c'eſt St. Paul qui l'a commandé expreſſément quand il

il a dit : *Hereticum hominem poſt unam & alteram correptionem devita.* (*a*). Comme il répétoit toujours le même paſſage, la plupart des auditeurs ſe regardoient avec étonnement ſans pouvoir deviner ce qu'il vouloit dire. Enfin il s'expliqua ainſi : Le mot *devita* n'eſt-il pas compoſé de la prépoſition *de* qui marque retranchement, & du nom ſubſtantif *vita* qui veut dire *vie ?* il ſignifie par conſéquent *retrancher de la vie*, *ôter de la vie* ; & voilà le vrai ſens du paſſage : *Si l'hérétique ne ſe corrige pas après l'avoir averti une ou deux fois ; il faut lui ôter la vie.* Quelques auditeurs ſe mirent à rire, d'autres admirèrent cette belle explication & la

(*a*) Le vrai ſens de ces paroles eſt : *Évitez l'hérétique après l'avoir repris une & deux fois.*


trouvèrent vraiment théologique. Enfin comme il s'en trouva quelques-uns qui ne parurent pas ſe rendre à la force de ce raiſonnement ; notre ſubtil Docteur accoucha d'un ſyllogiſme qui rendit la choſe inconteſtable. Écoutez bien, dit-il, ce que je vais vous dire ; il eſt écrit : *Maleficum ne patiaris vivere ; Ne laiſſe point vivre le mal-faiſant ; Atqui* tout hérétique eſt malfaiſant ; *Ergo* il faut brûler les hérétiques. À ce merveilleux *Ergo* tous les auditeurs mirent pavillon bas devant l'eſprit ſublime du Théologien, & ſe rangèrent à ſon avis. Il n'y en eut pas un ſeul qui ſongeât que ce paſſage ne regardoit que les ſorciers, les enchanteurs & les magiciens qu'on déſignoit autrefois ſous le nom général de malfaiſans, *malefici* ; & qu'en admet-

tant le raiſonnement de notre Docteur, il faudroit auſſi brûler les fornicateurs & les ivrognes.

Mais je ſuis bien folle de continuer à rapporter ici des choſes dont on pourroit remplir plus de volumes que Chryſippe & Dydime (*b*) n'en ont écrit dans toute leur vie. Je voulois ſeulement vous faire obſerver que puiſque tous ces divins maîtres ont pu faire impunément tant de citations & d'explications impertinentes ; on peut bien me pardonner, à moi, qui ne ſuis qu'une pauvre théologienne indigne, de n'avoir pas cité avec toute l'exactitude poſſible.

(*b*) Le premier étoit un Philoſophe & le ſecond un Grammairien. Ils ont écrit l'un & l'autre une multitude infinie de volumes, qu'on n'a peut-être jamais lus que dans quelques couvents de Bénédictins.



Revenons à St. Paul : il dit en parlant de lui-même : *Vous ſupportez volontiers les foux . . . Recevez-moi comme un fou.* Et dans un autre endroit : *Je ne parle pas ſelon Dieu, mais comme ſi j'étois fou . . . Nous ſommes foux, nous autres pour Jéſus-Chriſt.* Vous voyez quelles louanges me donne un ſi grand homme ! Il va même juſqu'à recommander ouvertement la Folie comme une choſe très-utile & très-néceſſaire quand il dit : *Celui d'entre vous qui ſe croit ſage, qu'il embraſſe la Folie pour trouver la Sageſſe.* Jéſus-Chriſt appelle foux les deux Diſciples qu'il rencontra en chemin. Mais ce qui paroîtra peut-être bien plus étonnant, c'eſt que cet Apôtre divin attribue la folie à Dieu même : *La Folie de Dieu,* dit-il, *vaut mieux que toute la ſageſſe*

des hommes. Or ſelon Origène, on ne peut pas rapporter cela à l'opinion des hommes ; non plus que cet autre paſſage : *Le myſtère de la croix eſt une Folie pour ceux qui périſſent.* Mais pourquoi me fatiguer à rapporter tant de témoignages, Jéſus-Chriſt ne dit-il pas nettement dans les Pſeaumes en parlant à ſon Père : *Tu connois ma Folie.*

A raiſonner en bonne politique, on ſent bien que Dieu a d'excellentes raiſons pour aimer les foux. En effet, je crois, qu'en cela, la Cour divine reſſemble aſſez aux Cours des Princes de la terre, où l'on préfère les ignorants & les imbécilles à ceux qui ont trop d'eſprit & de prudence, parce qu'on regarde ces derniers comme des gens ſuſpects & dangereux. Auſſi voyons-

nous que César se défioit de Brutus & de Cassius, & ne craignoit point le



voluptueux Antoine ; que Néron ne pouvoit souffrir Sénèque ; & que Denis le Tyran trouva bientôt Platon insupportable. C'est aussi par la même raison que Jésus-Christ déteste & condamne les philosophes qui mettent toute leur confiance dans leur prétendue sagesse.

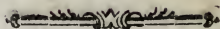
St. Paul prouve clairement ce que j'avance, lorſqu'il dit : *Dieu a choiſi dans le monde ce qu'il y a de fou . . . Dieu a jugé à propos de ſauver le monde par la Folie*, ſans doute, parce qu'il ne pouvoit pas le ſauver par la ſageſſe. Ce qu'il indique aſſez lui-même lorſqu'il dit par la bouche du Prophète Iſaïe : *Je perdrai la ſageſſe des ſages, & je réprouverai la prudence des prudents.* Et dans un autre endroit, lorſqu'il rend grâces à ſon Père d'avoir caché le Myſtère du ſalut aux ſages, & de l'avoir révélé aux petits, c'eſt-à-dire aux foux. C'eſt dans le même ſens qu'il faut entendre l'indignation avec laquelle Jéſus-Chriſt ſe déchaîne ſans ceſſe contre les Scribes, les Phariſiens & les Docteurs de la loi ; & la bonté avec laquelle il

protège le vulgaire ignorant. *Malheur à vous, Scribes & Pharisiens!* s'écrie-t-il; n'est-ce pas comme s'il disoit malheur à vous sages de la terre! Et ce Divin Sauveur qui traitoit ainsi les Sages, se plaisoit sur-tout dans la compagnie des enfans, des femmes & des pêcheurs.

Cet amour du Sauveur pour la simplicité se remarque jusques dans le choix qu'il fit des animaux. Parmi tant d'espèces différentes qui vivent sur la terre, il préféra sur-tout celles dont le naturel est le plus éloigné de la finesse du renard. C'est un âne qui eut l'honneur de le porter lors de son entrée triomphante dans Jérusalem, lui qui pouvoit s'il eût voulu, presser impunément les flancs du lion le plus féroce; c'est sous la forme d'une colombe, & non sous

la figure d'un aigle ou d'un milan, que le St. Esprit est descendu sur la terre; & l'Écriture-Sainte fait en plusieurs endroits une mention honorable des cerfs, des poulains & des agneaux. D'ailleurs, Jésus-Christ ne donne-t-il pas le nom de brebis à ceux qu'il a destinés à la vie éternelle. Or la brebis est le plus sot de tous les animaux; s'il en faut croire Aristote, son nom étoit une injure chez les Grecs, & on le donnoit par dérision aux stupides & aux imbécilles. C'est pourtant de ce troupeau de brebis que Jésus se dit le pasteur. Que dis-je, il aime qu'on lui donne à lui-même le nom d'agneau, car c'est sous ce titre que St. Jean l'annonce au peuple, en disant: *Ecce Agnus Dei; Voilà l'Agneau de Dieu.* Et l'Apocalypse nous repré-



fente auſſi ce Divin Sauveur ſous la figure de cet animal.



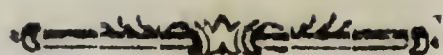
Tant de témoignages réunis ne prouvent-ils pas que tous les hommes ſont foux, ſans en excepter même les plus ſaints. Jéſus-Chriſt lui-même, quoiqu'il

ſoit la ſageſſe du Père, s'eſt fait en quelque façon fou, pour guérir la folie des hommes; puiſqu'il s'eſt uni à la nature humaine, en un mot puiſqu'il s'eſt fait homme. Ce Divin Sauveur s'eſt chargé de la Folie de même qu'il s'eſt chargé du péché, pour y remédier & le détruire. Et par quels moyens veut-il le détruire ? Par la folie de la croix, par des Apôtres idiots & groſſiers, à qui il recommande ſans ceſſe cette Folie, & qu'il tâche d'éloigner de la Sageſſe, en leur propoſant pour exemple les enfans, les lis, la moutarde & les moineaux : toutes choſes qui n'ont ni raiſon ni bon ſens, & qui ſe laiſſent aller bonnement & ſans inquiétude aux impulſions de la nature. De plus, quand il leur défend de préparer


leurs réponſes avant que de comparoître devant les Princes & les Magiſtrats; quand il leur ordonne de ne point s'inquiéter de l'avenir : ne leur enſeigne-t-il pas par-là de ne point mettre leur confiance dans leur ſageſſe, mais de ſe repoſer entièrement ſur lui du ſoin de toutes choſes ? N'eſt-ce pas auſſi par la même raiſon que le ſouverain Créateur défendit aux premiers parents de goûter du fruit de l'arbre de la ſcience, prévoyant bien que cette ſcience fatale empoiſonneroit un jour tout leur bonheur ? Saint Paul étoit bien perſuadé de cette vérité, lorſque condamnant auſſi la ſcience, il la déclare pernicieuſe & propre à enfler le cœur. Et c'eſt je crois d'après l'idée de ce grand Apôtre, que ſaint Bernard appelle *Montagne*




U. i.



de la Science la Montagne où s'arrêtoit Lucifer.

Mais voici une autre preuve qui ne paroîtra peut-être pas tout-à-fait méprisable. Il faut que la Folie jouisse d'une grande faveur dans le ciel, puisqu'on lui remet tous les jours des fautes, qu'on ne pardonneroit jamais à un sage. Aussi quand la Sagesse a fait faire quelque sottise à un homme, il l'attribue aussitôt à la Folie, & se met à l'abri du châtiment sous la protection de cette bonne Déesse. C'est ainsi qu'Aaron, dans le livre des Nombres, implore la grâce de sa femme, en disant: *Daignez, Seigneur, ne pas nous imputer une faute que nous avons commise par pure Folie:* C'est ainsi que Saül s'excuse auprès de David : *Il paroît bien*, dit-il, *que j'ai*

agi en fou : C'est ainsi que David lui-même tâche d'appaiser le Seigneur irrité,



en s'écriant : *Seigneur, je vous prie d'effacer cette iniquité du compte de votre serviteur ; car c'est la Folie qui m'a fait agir :*



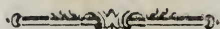
perſuadé que ſa Folie & ſon ignorance étoient les ſeules choſes qui puſſent lui faire trouver grâce devant le Seigneur.

Voici un témoignage qui eſt bien d'un autre poids. Lorſque Jéſus, ſur la croix, priant pour ſes ennemis, diſoit : *Mon Père, pardonnez-leur ;* il ne les excuſe qu'en attribuant leur faute à leur ignorance : *Pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne ſavent ce qu'ils font.* Saint Paul attribue à la même cauſe le pardon de ſes péchés : *Dieu m'a fait miſéricorde*, écrit-il à Timothée, *parce que mon incrédulité étoit l'effet de l'ignorance.* N'eſt-ce pas comme s'il diſoit : parce que ce n'étoit pas la malice, mais la Folie ſeule qui me faiſoit agir ? Et ce *parce que* ne montre-t-il pas clairement qu'il croyoit n'avoir obtenu

miſéricorde,

miféricorde, que par le crédit & la protection de la Folie ? Il y a encore un paffage du Prophète-Roi, dont je ne me fouviens qu'à préfent, & qui fert merveilleufement à confirmer la chofe : *Daignez*, dit-il, *daignez Seigneur oublier les égaremens de ma jeuneffe & mes ignorances.* Obfervez, s'il vous plaît, qu'il apporte deux chofes pour excufe : la Jeuneffe, dont je fuis ordinairement la fidèle compagne ; & l'Ignorance, qui eft une de mes meilleures amies : & il a foin de nous défigner cette Ignorance par un terme qui femble la multiplier, *mes ignorances ;* afin de faire mieux fentir toute l'étendue de fa Folie.

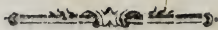
Mais, fans entrer plus avant dans des détails infinis ; apprenez en un mot que la Religion Chrétienne paroît tout-à-fait



conforme à une certaine espèce de Folie ; & directement opposée à la sagesse. En voulez-vous des preuves ? en voici : D'abord ne remarquez-vous pas que les enfants, les femmes & les imbécilles trouvent bien plus de plaisir que les autres aux cérémonies de la Religion : & que poussés par le seul instinct de la nature, ils s'approchent toujours le plus qu'ils peuvent de l'autel ? En second lieu, quels furent les fondateurs du Christianisme ? Des gens d'une simplicité extrême, ennemis mortels des lettres & des sciences. Enfin il n'est point sur la terre de foux qui paroissent plus foux que ceux dont le cœur est embrasé de l'amour de la piété. Ils répandent leur argent avec profusion ; ils souffrent patiemment les injures ; ils se laissent

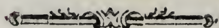


tromper ; ils aiment également leurs amis & leurs ennemis ; ils ont la volupté en horreur ; ils ſe repaiſſent de jeûnes, de larmes, de travaux & d'outrages ; ils mépriſent la vie ; ne déſirent que la mort ; en un mot, ils paroiſſent avoir tellement renoncé à toute eſpèce de ſens commun, qu'on croiroit volontiers que leurs ames exiſtent hors de



leurs corps. N'eſt-ce pas là ce qui s'appelle être fou ? & faut-il s'étonner après cela qu'on ait pris quelquefois les Apôtres pour des ivrognes ; & que le juge Feſtus ait cru que St. Paul étoit un extravagant ? Mais puiſque je me ſuis mêlée de raiſonner, je vais continuer & vous montrer que cette félicité même des Chrétiens, qu'ils tâchent de mériter par tant de peines & de travaux ; n'eſt autre choſe qu'une eſpèce d'extravagance & de folie. N'allez pas vous ſcandaliſer tout d'un coup, & me condamner ſur les ſimples apparences ; prenez ſeulement la peine d'examiner avec moi la choſe. D'abord, un principe qui eſt pour ainſi dire commun aux Chrétiens & aux Platoniciens ; c'eſt que, dans cette vie, l'ame plongée dans le

bourbier de la matière, y eſt retenue par les liens du corps; & que c'eſt cette dépendance de la matière qui l'empêche de voir la vérité & d'en jouir. C'eſt d'après cela que Platon a défini la Philoſophie, la Méditation de la Mort; parce que l'une & l'autre élève l'ame au-deſſus des choſes viſibles & matérielles. Or un homme paſſe pour être dans ſon bon ſens, tant que ſon ame agit régulièrement ſur les organes de ſon corps: mais lorſque cette ame, ayant rompu ſes liens, cherche à ſe mettre en liberté, & à s'échapper de ſa priſon; on dit alors qu'il eſt fou. S'il arrive par hazard que cet état ſoit cauſé par quelque maladie, ou pour le dérangement des organes, tout le monde l'appelle folie: quoiqu'il arrive pourtant



que les gens qui ſont atteints de cette Folie, prédiſent l'avenir, ſavent les langues & les ſciences ſans les avoir appriſes, & offrent dans toute leur perſonne quelque choſe de vraiment divin; ce qui vient ſans doute de ce que l'ame un peu dégagée des liens du corps commence à exercer ſes facultés naturelles; comme on le voit auſſi dans les mourants qui, paroiſſant quelquefois inſpirés d'un ſouffle divin, diſent des choſes merveilleuſes. Mais lorſque c'eſt l'amour de la piété qui élève ainſi l'ame au-deſſus des choſes matérielles, cette Folie qui n'eſt peut-être pas préciſément de la même eſpèce que la première, lui reſſemble cependant beaucoup, puiſque la plus grande partie du genre humain, en voyant le petit nombre de ceux qui

en ſont atteints, mener une vie tout-à-fait oppoſée à celle des autres hommes, leur donne ſans difficulté le titre de foux. Deſorte que les uns & les autres réaliſent en quelque façon la fiction ingénieuſe de l'antre de Platon. Ce Philoſophe ſuppoſoit un antre où les hommes enchaînés ne voyent que des ombres & des apparences; un d'eux s'échappe, voit des choſes réelles, & revenant enſuite retrouver ſes camarades: Que vous êtes malheureux! leur dit-il, vous ne voyez que de vaines ombres, & vous êtes dans une grande erreur en croyant qu'il n'exiſte rien de plus. C'eſt hors de votre caverne qu'il exiſte des objets réels, & je viens de les voir. Pendant que ce ſage s'épuiſe à déplorer ainſi l'erreur & la folie de



ces prétendus malheureux ; ceux-ci, à leur tour, le regardent comme un fou, se moquent de lui & le chassent. Voilà l'image des gens du monde & des dévots. Les premiers occupés tout entiers à jouir des objets sensibles, sont portés à croire qu'il n'en existe point d'autres ; les dévots au contraire, méprisent tout ce qui a rapport à la matière, élèvent leur ame à la contemplation des choses invisibles & spirituelles. Les uns pensent d'abord à amasser des richesses ; puis à satisfaire aux besoins de leur corps, & songent après cela à leur ame ; si toutefois ils croient qu'ils en ont une : car la plupart en doutent, parce qu'ils ne la voient pas. Les autres, se conduisent d'une manière toute opposée : ils s'appliquent d'abord de tout



leur pouvoir à remplir leurs devoirs envers Dieu qui eſt le plus ſimple de tous les Etres ; ils ſongent enſuite à leur ame ; parce que l'ame eſt celle de toutes les créatures qui a le plus de rapport avec la Divinité ; mais ils négligent entièrement de prendre ſoin de leur corps, ils mépriſent l'argent comme de la boue, prennent la fuite dès qu'ils en voient ;



ou s'ils ſont quelquefois obligés d'en toucher, ce n'eſt jamais qu'avec une répugnance & un dégoût extrêmes: car, comme il eſt dit dans l'Évangile, ils ont comme s'ils n'avoient pas; ils poſsèdent comme s'ils ne poſſédoient pas. Enfin cette différence qui ſe trouve entre les mondains & les dévots, s'étend ſur toutes les actions de leur vie. D'abord quoique toutes les facultés de l'ame dépendent des organes du corps, il y en a pourtant quelques-unes, telles que les ſenſations de l'ouïe, de la vue, du toucher, du goût & de l'odorat, qui ſont plus étroitement unies avec la matière; & d'autres telles que la mémoire, l'intellect & la volonté, qui paroiſſent l'être beaucoup moins: & l'ame dépend elle-même plus ou moins

de la matière, en exerçant plus ou moins les unes ou les autres. Or les Dévots en faisant tous leurs efforts pour s'élever au-dessus de la matière, deviennent comme stupides & insensibles aux impressions des corps. Chez les mondains, c'est tout le contraire : la matière les affecte beaucoup, & l'esprit fort peu.



Auſſi dit-on que quelques ſaints perſonnages ont bu, ſans s'en appercevoir, de l'huile pour du vin. Parmi les paſſions, il y en a auſſi qui ſont pour ainſi dire tout-à-fait corporelles, telles que l'amour, la faim, la ſoif, le ſommeil, la colère, l'orgueil, l'envie. Les Dévots font une guerre continuelle à toutes ces paſſions ; & les mondains croient, au contraire, qu'on ne ſauroit vivre ſans elle. Enfin il y a d'autres paſſions qui tiennent le milieu entre l'eſprit & le corps, & qui paroiſſent nous être inſpirées par la nature : telles ſont l'amour de la patrie, la tendreſſe des pères pour leurs enfants, la piété des enfants pour leurs pères, les ſentimens de l'amitié. Les profanes mondains accordent quelque choſe à toutes ces paſſions-là ; mais les

dévots font tout ce qu'ils peuvent pour les arracher auſſi de leur cœur, ou du moins ils n'en conſervent que ce qu'elles ont de plus ſpirituel. Un dévot, par exemple, n'aime pas ſon père, parce qu'il eſt ſon père; car à ce titre il n'a reçu de lui que ſon corps, & c'eſt à Dieu, qui eſt ſon véritable père, qu'il a obligation de ce corps: mais il l'aime parce qu'il eſt homme de bien, parce qu'il voit briller en lui l'image de cette intelligence ſuprême qu'il regarde comme le ſouverain bien, & hors de laquelle il n'exiſte rien qui ſoit digne d'être l'objet de ſon amour & de ſes deſirs. Voilà ce qui ſert de règle au dévots dans tous les autres devoirs de la vie, & s'il y a quelques objets viſibles qu'ils ne mépriſent pas tout-à-fait, ils les croyent du moins



bien au-deſſous des choſes ſpirituelles & inviſibles. Ils diſtinguent une matière & un eſprit juſque dans les ſacremens & les autres devoirs de la piété. Ils ne croyent pas, par exemple, comme les gens du monde que le jeûne conſiſte ſeulement à ne point manger de viande, & à aller ſe coucher ſans ſouper ; mais ils diſent que l'eſprit du jeûne conſiſte à travailler en même-tems à mortifier ſes paſſions ; à faire tous ſes efforts pour être moins ſujet à la colère, moins enflé de vanité & d'orgueil : afin que l'ame moins accablée par le poids de la matière, puiſſe s'élancer avec plus de force à la connoiſſance & à la jouiſſance des choſes céleſtes. Ils penſent de même ſur l'Euchariſtie : ſi les cérémonies de la Meſſe, diſent-ils ne ſont pas tout-à-fait mépri-

ſables, au moins ne ſont elles pas fort utiles; elles peuvent même être nuiſiſibles, ſans l'eſprit, c'eſt-à-dire ſans ce qui eſt repréſenté par les ſignes ſenſibles. Or c'eſt la mort de Jéſus-Chriſt qui eſt repréſentée par ces ſignes; & les Chrétiens doivent imiter cette mort, en domptant, en faiſant mourir, en enſeveliſſant leurs paſſions; afin de reſſuſciter à une nouvelle vie, & que, s'uniſſant à Jéſus en même-tems qu'ils s'uniſſent entr'eux, ils ne faſſent plus qu'un ſeul corps dont ce divin ſauveur ſoit le chef. Telle eſt auſſi la vie, telle eſt la méditation continuelle des dévots. Les mondains penſent bien différemment: ils croyent que la Meſſe conſiſte à être bien près de l'autel, à entendre le ſon des mots que prononce le Prêtre, & à



regarder toutes les petites cérémonies qu'il fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Enfin ce n'est pas seulement dans les exemples que je viens de rapporter, mais c'est dans sa vie toute entière, que le dévot s'éloigne des choses matérielles & sensibles, pour s'élever vers les choses éternelles, spirituelles & invisibles. Or puisque les dévots & les mondains se conduisent en tout d'une manière si opposée ; il est naturel qu'ils se regardent mutuellement comme des foux. Pour moi je crois que ce sont les dévots qui méritent le mieux ce titre ; & vous en conviendrez vous-mêmes, quand je vous aurai prouvé, comme je vous l'ai promis, que le souverain bien auquel ils aspirent n'est qu'une pure folie. D'abord vous saurez que Platon

avoit

avoit dans l'esprit quelque chose d'à-peu-près semblable : lorsqu'il a dit que la folie des amants est la plus douce de toutes les folies. En effet, celui qui aime avec ardeur, ne vit plus en lui-même, il vit dans l'objet qu'il aime ; & plus il s'éloigne de lui-même pour s'attacher à cet objet, plus il sent augmenter sa joie & son bonheur. Or un homme n'est-il pas fou lorsque son esprit, s'élevant au-dessus de la matière, semble sortir de son corps pour aller battre la campagne ? si je me trompe, que veulent donc dire toutes ces façons de parler si communes : *Il est tout hors de lui ; Rentrez en vous-même ; Il est rentré en lui-même.* Enfin plus l'amour est parfait plus la folie est grande, & le bonheur sensible. Voyez donc maintenant en quoi consiste cette félicité céleste après

laquelle les dévots ſoupirent avec tant d'ardeur ? L'eſprit vainqueur de la matière abſorbera le corps & l'identifiera à ſa nature. Ce qui ne lui ſera pas fort difficile, ſur-tout ſi ce pauvre corps a été bien préparé à cette transformation, par les jeûnes, les macérations, & les autres mortifications pieuſes. Cet eſprit ſera enſuite abſorbé lui-même par l'eſprit ſuprême qui eſt infiniment plus fort & plus puiſſant que lui. De ſorte que l'homme tout entier hors de lui-même, ſera heureux par cette heureuſe abſence, & goûtera la volupté ineffable que lui procurera la préſence de ce ſouverain bien qui attire à ſoi tous les êtres. Quoique cette félicité ne doive commencer à être parfaite, qu'à l'inſtant de la réunion glorieuſe des corps avec les ames ; cependant, comme la vie des dévots n'eſt



qu'une image & une méditation continuelle de cette vie céleste, ils éprouvent déjà sur la terre un avant-goût de cette récompense délicieuse. Ce n'est à la vérité


qu'une très-petite goutte de cette ſource immenſe de félicité éternelle, mais cette petite goutte telle qu'elle eſt ſurpaſſe pourtant infiniment tous les plaiſirs des ſens, toutes les voluptés humaines réunies enſemble. Tant les plaiſirs ſpirituels ſurpaſſent les plaiſirs du corps! tant les biens inviſibles ſont au-deſſus des biens viſibles! Tel eſt le bonheur que le Prophète a promis aux ſaints lorſqu'il a dit: *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais ſenti les délices que le ſeigneur a préparés à ceux qui l'aiment.* Telle eſt auſſi cette partie de Folie que les juſtes éprouvent déjà ſur la terre, Folie heureuſe, qui, loin de leur être enlevée lorſqu'ils paſſeront dans l'autre vie; ſera au contraire perfectionnée, & deviendra cette Folie ineffable qu'on appelle la félicité éter-

nelle. Cette petite goutte de Folie que les justes savourent déjà sur la terre ne se remarque-t-elle pas visiblement dans le petit nombre de saints qui ont le bonheur de la posséder ? Ils disent des choses qui n'ont ni liaison entre elles, ni rapport avec le langage ordinaire des hommes ; leur bouche forme des sons dépourvus de sens ; & leur physionomie se change en un instant de mille manières différentes : tantôt vifs & gais, tantôt tristes & abbatus, ils pleurent, ils rient, ils soupirent d'un moment à l'autre : en un mot ils sont tout-à-fait hors d'eux-mêmes. Revenus à eux, ils ne savent plus d'où ils viennent ; ils ignorent s'ils étoient, ou s'ils n'étoient pas dans leurs corps ; s'ils veilloient ou s'ils dormoient ; ils ont oublié ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils

ont fait; ou s'il leur en reſté encore une idée, elle reſſemble à l'impreſſion confuſe que laiſſe dans la mémoire une illuſion paſſagère ou un ſonge agréable que le réveil vient de diſſiper. Tout ce qu'ils peuvent aſſurer, c'eſt qu'ils ont été très-heureux pendant tout le tems de cette aliénation voluptueuſe; auſſi ſe déſolent-ils d'être rentrés dans leur malheureux bon ſens; & le plus ardent de tous leurs vœux, eſt de pouvoir vivre éternellement au milieu des tranſports délicieux de cette heureuſe Folie. Voilà en quoi conſiſte ce léger avant-goût de la félicité éternelle.

Mais, à propos, j'oublie que je vous ai promis de finir. Au reſte, ſi vous trouvez que j'aye un peu trop babillé, ou qu'il me ſoit échappé quelqu'extravagance un peu trop forte; ſouvenez-vous,

je vous prie que c'eſt la Folie, ſouvenez-vous que c'eſt une femme qui vient de vous parler. Mais rappellez-vous auſſi ce proverbe grec : *Un fou dit quelquefois de bonnes choſes* : à moins pourtant que vous ne penſiez que les femmes ſont une exception à cette règle générale.

Je vois bien que vous attendez une peroraiſon ; mais en vérité vous vous trompez bien fort, ſi vous croyez que j'aye gardé dans ma mémoire tout le verbiage que je viens de vous débiter. Les Grecs diſoient autrefois : *Je hais un convive qui a trop bonne mémoire* ; & moi je vous dis à préſent : Je hais un auditeur qui ſe ſouvient de tout. Adieu donc, illuſtres & chers amis de la Folie, applaudiſſez-moi, portez-vous bien & divertiſſez-vous.



FIN.

